

ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

GUIDE DE THASOS

Préface de Georges DAUX

ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

EN DÉPÔT

AUX ÉDITIONS E. DE BOCCARD

1, rue de Médicis, PARIS-VI^e

1967

A la mémoire de Charles PICARD

Adolphe REINACH

Charles AVEZOU

PRÉFACE

Après celui de Délos, après celui des fouilles françaises en Crète, voici le troisième guide publié par l'École d'Athènes. Poste avancé de l'hellénisme dès l'aube du VII^e siècle avant J.-C., le site de Thasos a retenu depuis plus d'un siècle l'attention des archéologues français, et l'École y fouille systématiquement depuis 1911. Les résultats obtenus ont été exposés dans des articles et dans les Chroniques du Bulletin de correspondance hellénique, ainsi que dans huit fascicules de la collection des Études thasiennes. La bibliographie critique placée à la fin de ce volume donne presque tous les noms de ceux qui ont participé à l'exploration de l'île et à l'interprétation des documents.

Le présent Guide, d'intention pratique et scientifique (1) à la fois, est un résumé, qui devrait intéresser un large public. Un premier projet a été élaboré par quelques-uns des fouilleurs (2); l'ensemble a été refondu, remanié et mis au point par François Salviat; il en est le véritable rédacteur, mais, pour préserver l'origine collective de l'ouvrage, a tenu à rester dans l'anonymat. Il me revient donc de lui exprimer la reconnaissance de l'École, car il a veillé aux moindres détails de forme et d'illustration; surtout il a fait profiter ces pages de sa parfaite connaissance des choses thasiennes; qu'il s'agît d'architecture ou d'épigraphie, de topographie, de céramique, de sculpture, il était également compétent pour les présenter. La numismatique est le seul

(1) Scientifique, car il comporte une mise à jour, rapide et tactée en règle générale, de tous les problèmes abordés. D'autres, qui sont encore mal définis ou dont la solution n'apparaît pas, ont été laissés de côté.

(2) Ce sont, par ordre alphabétique : P. Bernard, Fr. Croissant, Ch. Delvoye, P. Devambez, M^{lle} Chr. Dunant, Y. Gorlan, M^{me} L. Kahil, R. Martin, J. Pouilloux, Cl. Rolley, G. Roux, Fr. Salviat, J. Servais, M^{lle} N. Weill, la contribution de chacun étant en rapport avec l'orientation de ses propres recherches.

domaine où nous nous en soyons remis entièrement à un spécialiste : qui aurait pu, mieux que Georges Le Rider, assumer la tâche délicate de ce chapitre? (1).

Les temps ont bien changé depuis le printemps 1921, quand, benjamin des promotions d'après la première guerre mondiale, j'ouvris à Thasos le chantier du théâtre, modestement : je disposais de 1 à 3 ouvriers, suivant les jours. Imagine-t-on ce que pouvait être l'exaltation d'un jeune helléniste dans cette solitude de rêve? Et quel dépaysement ! L'île était alors primitive et inconfortable à souhait. Elle a, depuis un demi-siècle, tenu ses promesses archéologiques — ce livre en témoigne (2) —, mais elle connaît aussi une fortune touristique qui en change profondément le caractère.

Je ne saurais terminer sans adresser à notre vieil et cher ami thasien, Auguste Théologitis, ancien ministre, l'expression de notre gratitude affectueuse ; il a été pour notre École, depuis presque un demi-siècle, un « proxène » efficace et attentif (3).

Georges DAUX.

(1) J'ai relu la totalité du manuscrit (en partie sur les lieux, à Thasos) et j'ai suivi de près les étapes de l'impression. Ma tâche a été légère et mes interventions rares ; néanmoins je revendique ma part de responsabilité dans les imperfections que des lecteurs attentifs pourront relever ici ou là. — Il m'a paru juste de dédier ce petit volume à la mémoire de Charles Picard (1883-1965), pionnier des équipes thasiennes de l'École, et de ses deux camarades, morts à la guerre, Adolphe Reinach (1887-1914) et Charles Avezou (1887-1915).

(2) Il a été précédé en 1958 par un excellent petit volume, en grec moderne et de conception différente, dû à Dém. Lazaridis, éphore des antiquités, auquel l'École française avait ouvert sa photothèque.

(3) Voir *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 86 (1962), pp. 933-935, à propos de l'inauguration (23 Août 1961) de la « Rue de l'École française d'Athènes ».

THASOS : PRÉSENTATION

Vue à vol d'oiseau, l'île de Thasos émerge de la mer Égée comme un galet rond, à proximité du continent thrace dont la sépare seulement un détroit de 8 kilomètres (voir la carte fig. 1). Plus petite que Rhodes (1400 km²) ou Mytilène (1614 km²), plus grande que Samothrace sa voisine (180 km²), elle est, avec ses 398 km² de superficie, une île déjà importante à l'échelle de l'archipel grec, et capable de subvenir aux besoins d'une population nombreuse.

Une chaîne des montagnes, dont les cinq principaux sommets se situent à plus de mille mètres d'altitude, divise l'île du Sud-Est au Nord-Ouest en deux parties inégales. Abrupt, creusé de ravins profonds, le versant Nord-Est descend rapidement vers les calanques de la côte rocheuse et découpée, composant avec la montagne et la mer des paysages d'une rare beauté. Le versant Sud-Ouest, moins tourmenté, moins escarpé, s'abaisse par degrés de 1203 mètres au Mont Hypsarion, le point culminant, jusqu'à la mer que ferment à l'horizon les hauteurs de la Chalcidique terminées par la pyramide du Mont Athos.

Le sol de l'île est essentiellement constitué de gneiss gris-vert veiné parfois de filets micacés, et d'un beau marbre blanc à gros cristaux qui fournit dès l'antiquité aux artistes de Thasos, sculpteurs et architectes, un matériau de premier ordre. On en voit encore les carrières en divers points de l'île, en particulier dans la presqu'île d'Alikí sur la côte Sud (ci-après p. 84).

Le sous-sol recèle des richesses métalliques qui n'échappèrent point au flair des Phéniciens, commerçants avisés. Hérodote visita au v^e siècle avant J.-C. les mines d'or découvertes par eux et exploitées de son temps :

« J'ai vu personnellement ces mines, et, parmi elles, les plus étonnantes sont celles qu'ont découvertes les Phéniciens qui, en compagnie de Thasos, colonisèrent l'île qui a pris aujourd'hui le nom de Thasos, fils de Phoinix. Ces mines phéniciennes sont, à Thasos, entre la région appelée Ainyra et Koinyra, vis-à-vis de Samothrace ; c'est une haute montagne bouleversée par les travaux d'exploitation » (VI, 47).

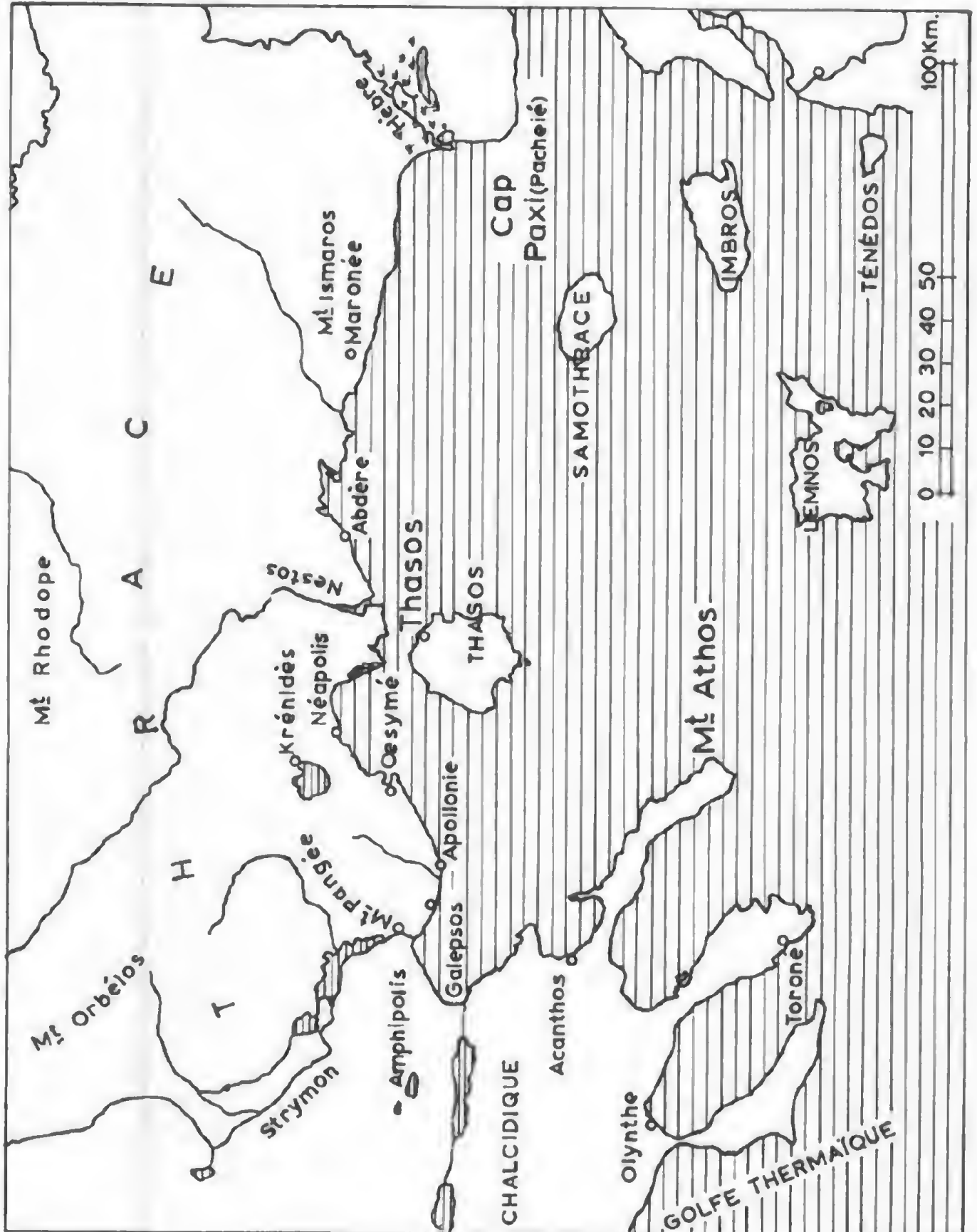


Fig. 1 - Situation de Thasos dans l'Égée du Nord et dans les montagnes environnantes.

L'emplacement de ces mines d'or se situe sur le versant Est du Mont Phanos, près de Kinyra : « En parcourant cette région, écrit le géographe français de Coiney en 1922, nous avons remarqué un nombre considérable de galeries abandonnées, dont l'entrée est souvent bouchée par les bergers au moyen de branchages et de pierres pour empêcher les troupeaux de s'y égarer. » Les Thasiens exploitèrent aussi d'autres mines, dont les traces subsistent dans la partie Ouest de l'île. De nos jours, diverses sociétés continuent à extraire du sol le fer (région de Liménaria) et des métaux rares.

A ces richesses minérales s'ajoutent celles d'une végétation dont tous les voyageurs ont noté la luxuriance et la variété. Bien pourvue d'eau, favorisée par un climat relativement tempéré, l'île est couverte de belles forêts qui ont été depuis l'antiquité l'une de ses principales ressources, d'autant plus appréciées qu'elles sont plus rares en Grèce. Les essences résineuses, les chênes, fournirent au cours de l'histoire aux chantiers navals et aux architectes un bois recherché. Les platanes abondent, mêlés aux pins, et aussi les châtaigniers, les arbres de Judée aux fleurs lumineuses, et toute la végétation odorante du maquis : chêne-kermès, arbousier, gattilier, myrte, romarin, genévrier, origan, sauge, thym. Les fleurs y sont variées et chaque été les abeilles, transportées par bateau dans l'île avec leurs ruches, trouvent de quoi assurer leur subsistance durant les mois de grande chaleur. Dans les plaines côtières et sur les versants bien exposés, on cultive l'olivier et, plus rarement, la vigne, dont le vin jadis fameux était exporté dans tout le bassin méditerranéen. Les vergers foisonnent d'arbres, pommiers, poiriers, pêcheurs ou abricotiers.

Ces ressources, jointes à celles d'une mer poissonneuse, n'auraient peut-être pas suffi à donner à Thasos l'importance qui fut la sienne dans l'histoire, si ce « lourd navire ancré au large du continent thrace » n'avait joui d'une position géographique exceptionnelle à proximité d'une côte à la fois convoitée et redoutée. Habitée par des populations de barbares belliqueux, n'offrant que de rares mouillages, la Thrace était inhospitalière aux aventuriers qu'attiraient ses richesses, forêts pour la charpente et les constructions navales, minerais précieux du Mont Pangée, vastes terres à céréales. De Thasos, au contraire, si proche de la côte qu'au temps de la marine à voile on allait en six ou sept heures, par vent favorable, de Liménas à Cavala, en deux heures à la rame de Liménas à Kéramoti, il était possible de tirer profit du continent sans s'exposer à ses dangers.

Au Nord de l'île, la baie de Liménas offre aux marins, aujourd'hui comme autrefois, un refuge contre les vents saisonniers souvent redoutables, et même contre les vents du Nord et du Nord-Est, *vorias* et *mellem*. C'est là que s'établirent au VII^e siècle av. J.-C. les premiers colons

gers. Le bourg de Liménas, qui a repris le nom antique de Thasos, est très favorablement situé sur le côté Sud du détroit où baigne l'îlot de Thasopoula, entre le cap Pachys à l'Ouest et la pointe rocheuse d'Évraio-castro à l'Est, en bordure d'une plaine fertile et face au continent. Écrasées par la masse du Saint-Élie, dont le sommet chauve émerge, à 1108 mètres, d'une couverture touffue de forêts, les deux acropoles de Thasos semblent minuscules. Mais leurs 80 mètres d'altitude suffisent pour dégager largement la vue sur la mer, depuis Samothrace, dont le cône apparaît parfois, par temps clair, loin vers l'Est, jusqu'à la silhouette du Pangée à l'Ouest. Sur le site même de la ville antique se sont installées les maisons de la ville moderne ; elle s'est heureusement développée surtout au Sud-Ouest, abandonnant à son calme le quartier de l'agora et du port antiques, où subsistent quelques demeures pittoresques aux toits de schiste. Les bateaux qui transportent les voyageurs à Liménas en moins de deux heures depuis Cavala, en trois quarts d'heure depuis Kéramoti, abordent à la jetée de l'Ouest, devant la place animée. Seuls les caïques de pêche, remorquant leur file de petites barques à grosses lampes (barques dites en grec du ^{xx}e siècle gri-gri), utilisent encore le vieux port où se miraient jadis les navires de guerre ; et l'on voit seulement sur les quais, à l'ombre des platanes, non loin du Musée et des marbres de l'agora, des groupes de pêcheurs assis par terre, raccommodant leurs filets bruns.

UN TÉMOIGNAGE : HIPPOCRATE ET LE CLIMAT DE THASOS

A la fin du ^{ve} siècle av. J.-C., le grand médecin Hippocrate séjourna à Thasos trois années, et, une quatrième, partagea son activité entre diverses cités grecques du Nord, Thasos et Abdère entre autres. Ses observations furent consignées dans les livres I et III du traité des *Épidémies*. Pour chaque période annuelle, d'un automne à l'automne suivant, Hippocrate a noté les conditions climatiques et le régime des vents. Voici (dans la traduction Littré) les passages qui concernent la première et la troisième année thasienne ; leur opposition illustre les variations du climat de l'île, généralement doux, parfois plus contrasté, avec des hivers assez rudes.

« Dans l'île de Thasos, durant l'automne, vers l'équinoxe et pendant que les Pléiades furent sur l'horizon (20 septembre-10 novembre environ), pluies abondantes, doucement continues, avec les vents du midi ; hiver austral, petits vents du Nord, sécheresse ; en somme tout l'hiver eut une apparence de printemps. Le printemps, à son tour, eut des vents du midi, des fraîcheurs et de petites pluies. L'été fut en général nuageux et sans eau, les vents étiens

ne soufflèrent que peu, avec peu de force et sans régularité. Toutes les circonstances atmosphériques ayant été australes et avec sécheresse, un intervalle où la constitution fut contraire et boréale, au début du printemps, fit naître quelques causers... » (Épidémies I, Littré II, 599).

« A Thasos, un peu avant le lever d'Arcturus (c'est-à-dire un peu avant l'équinoxe d'automne) et pendant que cette constellation était sur l'horizon, il y eut de grandes et fréquentes pluies avec des vents du Nord. Vers l'équinoxe et jusqu'au coucher des Pléiades (50 jours après l'équinoxe), petites pluies avec vent du midi; hiver avec vents du Nord; sécheresse; froids; vents forts; neiges. Vers l'équinoxe du printemps, orages très violents; printemps avec vents du Nord; sécheresses; petites pluies; froids. Vers le solstice d'été, quelques petites pluies, et température très fraîche, jusque vers l'approche de la Canicule. Après la Canicule, jusqu'au lever d'Arcturus, été chaud, chaleurs fortes, non par intervalles, mais continues et intenses. Il n'y eut point d'eau, les vents éoliens soufflèrent. Vers le lever d'Arcturus, pluies avec le vent du midi jusqu'à l'équinoxe. » (Épidémies I, Littré II, 639).

PANORAMA HISTORIQUE

L'ARCHAÏSME.

Thasos n'entre vraiment dans l'histoire qu'au début du VII^e siècle, avec la colonisation grecque. Mais il est impossible que l'île, si proche, soit restée déserte alors qu'une occupation humaine continue est attestée sur le continent à partir de l'époque néolithique et de l'Age du Bronze ancien (3^e et 2^e millénaires av. J.-C. ; sites de Galepsos, d'Acropotamos et de Dikili Tach : gisement de Macri). La tradition littéraire nous assure que dans l'île, qui s'appelait alors Odonis, vivaient au début du premier millénaire des Thraces de la tribu des Sintes. En 1960 et 1961 on a retrouvé, dans les couches profondes du sol, des vestiges d'habitations qui pourraient correspondre à une phase légèrement antérieure à l'installation des colons : on a recueilli des vases à décor subgéométrique, semblables à ceux que l'on trouve à Troie, à Lesbos, à Samothrace, à Lemnos, associés à des céramiques moins fines, de type macédonien (cruches « à col coupé »). A cette époque, l'île fut donc ouverte à des courants commerciaux venant à la fois de l'Égée du Nord-Est et du continent proche. Hérodote rappelle d'autre part que les mines d'or thasiennes furent exploitées d'abord par les Phéniciens (texte cité ci-dessus, p. 1) : les toponymes d'Ainyra et de Koinyra, de souche sémitique, et peut-être le culte privilégié d'Héraclès, conservent le souvenir de leur passage.

C'est au début du VII^e siècle — vers 680 — que des colons venus de Paros, l'une des Cyclades, vinrent s'établir à Thasos. Le chef de l'expédition était Télésiclès ; il fut encouragé par un oracle du dieu de Delphes :

♦ *Annonce aux Pariens, Télésiclès, que je l'ordonne de fonder dans l'île brumeuse une ville que l'on voit de loin* ♦.

Télésiclès était le père d'Archiloque, soldat et poète, le plus ancien des lyriques grecs, qui participa lui aussi aux premières expéditions. Il ne nous reste de son œuvre que des membres épars ; nous y retrouvons pourtant quelques reflets de cette épopée vécue, familièrement contée. Un vers dit l'attrait de l'île pour les aventuriers faméliques :

« *La misère de toute la Grèce est avec nous accourue se rassembler à Thasos* » (frgt. 97 L. B.).

Dangers de la mer, naufrages ; mais voici la terre promise :

« *L'île, comme le dos d'un âne, se dressait, de forêts sauvages recouverte* » (frgt. 17 L. B.).

Vie de combats, aux prises avec les « *chiens de Thrace* » ; mais la vie militaire a des compensations :

« *A la pointe de ma lance ma galette bien pétrie ;
A la pointe de ma lance, mon vin de l'Ismaros
Je le bois appuyé sur ma lance* » (frgt. 7 L. B.).

Les Pariens ont conquis l'acropole thasienne et l'île ; en même temps, ils dominaient la région côtière du continent et y installaient leurs comptoirs. Dès le VII^e siècle, en effet, les trouvailles archéologiques montrent cette expansion : alors furent fondés les comptoirs de la côte, Galepsos, Oesymé, Néapolis, dans la région proche du Pangée ; Strymé plus à l'Est, malgré la résistance des colons de Chios établis à Maronée. L'un des premiers artisans de ces conquêtes fut Glaucos, fils de Leptine, le général « *fier de ses boucles* » que raille amicalement Archiloque. Les fouilles ont ramené au jour sur l'agora de Thasos (voir p. 30), identifié par une inscription en caractères très archaïques (vers 650) le monument funéraire de Glaucos (fig. 3).

La cité nouvelle connut vite la prospérité. Les sanctuaires s'emplirent de monuments et d'offrandes. C'est alors que l'histoire artistique est la plus attachante : arts du feu, petite plastique, sculpture (voir p. 108) et aussi architecture produisent des œuvres d'exceptionnelle qualité.

Thasos est très ouverte aux influences extérieures. Les trouvailles de céramique, de bronzes et d'ivoires, illustrent ses rapports avec les Cyclades, Rhodes et l'Ionie, avec Corinthe, et, au VI^e siècle, avec Athènes (voir p. 156). Au VI^e siècle la dispersion des monnaies d'argent au Satyre et à la Nymphe (voir p. 186) montre l'ampleur des relations commerciales. Les liens avec Paros restent très étroits : le calendrier, les cultes, les institutions reproduisent ceux de la cité mère. Un même personnage, Akératos, fils de Phrasiéridès, armateur (voir p. 79), se glorifie dans une dédicace à Héraclès d'avoir été archonte dans les deux endroits (vers 520 av. J.-C.) :

« *Akératos m'a consacré à Héraclès, lui qui fut le seul à exercer le pouvoir (ou l'archontat) à la fois à Thasos et à Paros, lui qui accomplit bien des missions pour la cité à travers les nations du monde, en témoignage de sa valeur éternelle* » (IG XII Suppl. 412).



Fig. 2. — Plat au cavalier, trouvé à l'acropole.

A la fin de l'archaïsme, la cité est assez riche pour construire un rempart de gneiss et de marbre, aux portes ornées de bas-reliefs, enfermant sur plus de quatre kilomètres de circuit l'espace urbain.

LES GUERRES MÉDIQUES.

En 491, lorsque Darius roi de Perse et son général Mardonios envahissent la Thrace, ils imposent aux Thasiens de démanteler leur rempart et de payer le tribut. La cité se soumet sans résistance :

« Darius fil... tenir par messenger aux Thasiens, que leurs voisins avaient accusés de machiner une révolte, l'ordre d'abattre leurs murailles et de conduire leurs vaisseaux à Abdère. Les Thasiens... qui jouissaient d'import-

leurs revenus, employaient en effet leurs ressources à construire des vaisseaux longs et à élever autour de leur ville une muraille plus forte. Leurs revenus leur venaient de leurs établissements du continent et des mines : les mines d'or de Scaplé-Hylé fournissaient ordinairement quatre-vingts talents ; celles de Thasos même une somme moins considérable, mais assez importante pour que, sans payer d'impôts sur les fruits de la terre, les Thasiens tirassent ordinairement du continent et des mines un revenu annuel de deux cents talents, et, quand le produit fut le plus élevé, de trois cents... Obéissant à l'ordre du Roi, les Thasiens abattirent leurs murailles et amenèrent à Abdère tous leurs vaisseaux » (Hérodote, VI, 46 et 47).

En 480, quand Xerxès et son armée, ayant franchi l'Hellespont, longeaient la côte thrace pour gagner la Grèce, les Thasiens donnèrent en leur honneur un repas qui coûta à la cité une somme supérieure à la valeur d'une année de ses revenus :

« Chez les Thasiens, après qu'ils eurent, au nom de leurs villes du continent, reçu l'armée de Xerxès et offert un banquet, Antipatros fils d'Orgeus, citoyen des plus distingués qu'on avait choisi à cet effet, établit que pour ce banquet quatre cents talents d'argent avaient été dépensés » (Hérodote, VII, 117).

La succession des victoires qui, de Salamine (septembre 480) à Sestos (478), éloigne les Perses de l'Égée, ramène promptement les Thasiens aux côtés des cités grecques.

THASOS ET ATHÈNES DE 477 À 463.

Au printemps 477, ils sont alliés d'Athènes et apportent à la Ligue de Délos la force de trente vaisseaux. Attitude significative : il est en effet vital pour la cité de conserver ses franchises commerciales, donc de composer avec la puissance qui domine en mer Égée. Mais l'inutilité d'un tel ralliement apparut bientôt. Les trésors de monnaies d'argent découverts en Égypte comme en Sicile montrent partout le remplacement des pièces de Thasos par celles d'Athènes. Très vite, les ambitions de Cimón menacent la suprématie de Thasos jusque dans le Pangée : des colons athéniens s'installent à Énnéahodoi, près de l'embouchure du Strymon.

Les Thasiens réagissent en faisant défection (465 av. J.-C.) ; battus sur mer, ils poursuivent la lutte avec désespoir, essaient d'obtenir l'appui de Sparte, et pendant deux ans tiennent tête malgré les rigueurs du siège :

« A leur troisième année de siège, ils traitèrent avec les Athéniens : ils abattaient leur rempart, livraient leur flotte ; une taxation fixait les sommes qu'ils étaient dans l'obligation d'acquitter aussitôt et de verser régulièrement

par la suite ; ils renonçaient au continent et aux mines * (Thucydide, I, 101, 3).

Privée de ses revenus principaux, sans force navale, Thasos n'est plus qu'une cité de second ordre, dans la dépendance rigoureuse d'Athènes.

THASOS ET ATHÈNES DE 463 À 411.

État-sujet dans la confédération qu'Athènes se hâte de transformer en empire, Thasos vaincue et ruinée ne paie plus que trois talents de tribut annuel. Cependant, dès 446, elle figure à nouveau parmi les contribuables importants : elle doit verser trente talents.

Redressement certain, dont nous ne sommes pas en mesure de dégager les causes et les étapes. En gros l'on peut dire que les Thasiens, acceptant la protection militaire et navale d'Athènes, poursuivent une politique de collaboration ; si elle ne rendit peut-être pas à la cité ses prérogatives sur les territoires du continent, elle lui permet en tout cas de percevoir à nouveau des droits sur le commerce maritime à l'intérieur de la zone comprise entre le mont Athos et l'embouchure de l'Hébros (Maritza).

Cependant, à mesure que sa puissance chancelait, Athènes se montrait plus exigeante. Lorsque, en 411, y éclate la révolution des Quatre Cents, une faction oligarchique sépare Thasos de l'empire athénien. Fortifiée à la hâte, la cité reconstruit sa flotte de guerre, accueille l'escadre péloponnésienne croisant alors dans les parages. C'est le début d'une période de troubles qui, pendant plus de dix ans, compromirent gravement la prospérité de Thasos.

LA FIN DU V^e SIÈCLE ET LES RÉVOLUTIONS.

Amis et ennemis d'Athènes s'affrontent sans merci. Maîtres de la place, les seconds, alliés de Sparte, promettent des récompenses aux délateurs qui dénonceront les complots contre leur gouvernement, et confisquent les biens de leurs adversaires. Tels sont les termes d'une loi inscrite sur un bloc de marbre que nous a rendu la fouille de l'agora :

** Toute personne qui dénoncera un mouvement insurrectionnel fomenté contre Thasos et dont les dires s'avéreront exacts, touchera de la cité 1000 statères ; si le dénonciateur est un esclave, il aura en outre la liberté ; s'il y a plus d'un dénonciateur, trois cents (citoyens) jugeront en cour de justice ; si le dénonciateur est un membre du complot, il touchera la prime, et on ne pourra engager contre lui à ce sujet aucune action ni sacrée ni profane que cautionnerait un serment ; il ne tombera pas non plus sous le coup de l'impré-*

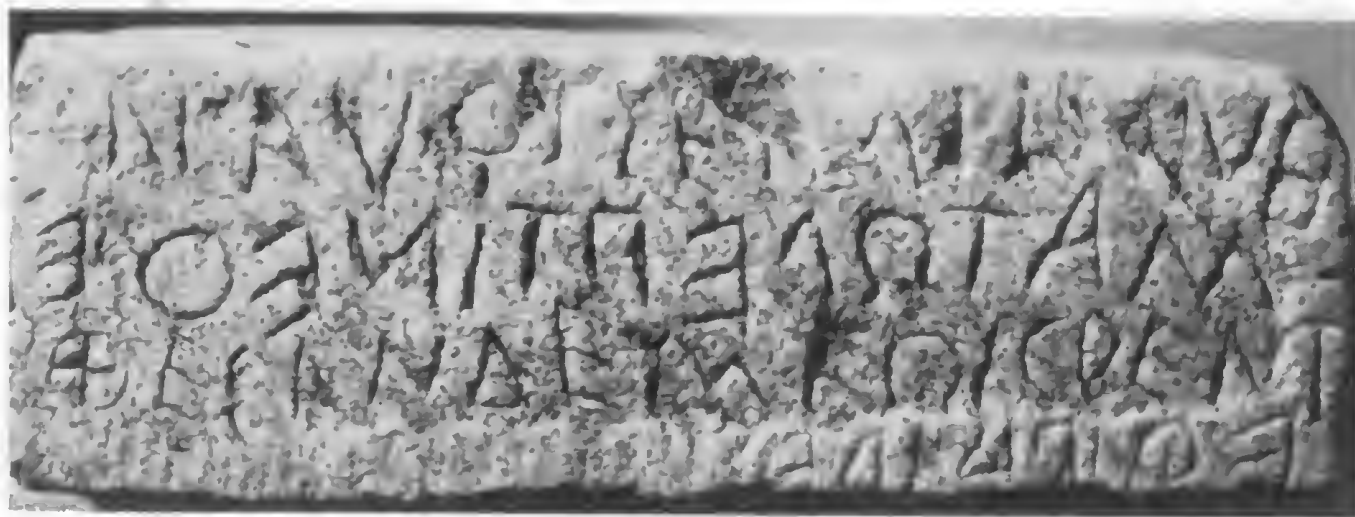


Fig. 3. — Inscription funéraire de Glaucos.

calion, sauf un seul : l'initiateur du complot. Date d'entrée en vigueur : le 21 Apalourion, sous l'archontat d'Acryptos, Aleximachos et Dexiadès » (ET III, 18).

Une autre loi, gravée sur le même marbre, confirme ces mesures et organise la délation dans les colonies thasiennes elles-mêmes. Les rebelles se réfugièrent à Néapolis, animèrent la sécession des colonies, luttèrent avec vigueur aux côtés des Athéniens et finirent par rentrer dans leur patrie après un siège très dur que conduisit l'Athénien Thrasybule à partir du printemps 407. Quelques années plus tard, la puissance athénienne s'effondrait à Aigos Potamos. Lysandre, le Spartiate vainqueur, s'empara de Thasos ; sous prétexte d'amnistie, il réunit les citoyens dans le sanctuaire d'Héraclès et en profita pour faire massacrer les « atticisants » (Polyen, *Stratagèmes*, I, 45, 4). Un petit nombre seulement purent s'échapper, auxquels Athènes offrit asile.

LA RECONSTRUCTION DU IV^e SIÈCLE.

Dans la cité si douloureusement éprouvée, la réconciliation se fit au début du IV^e siècle : à l'intérieur on offrit l'amnistie aux bannis de tous les régimes ; à l'extérieur, sous l'égide de l'Apollon de Delphes, par l'entremise de Paros, la cité fondatrice, on s'efforça d'effacer toute trace de malentendu avec Néapolis. On réorganisa le « continent thasien », lié économiquement, sinon politiquement, avec la cité insulaire. Enfin on donna à la ville le cadre architectural et administratif qu'elle devait longtemps conserver.

A l'intérieur du rempart à nouveau complété, à l'arrière du port à nouveau encombré de navires (cf. p. 22), on aménagea l'agora, centre de la vie politique et commerçante. Auprès du sanctuaire de Zeus Agoraios Thasios, dieu de la concorde civique, on construisit les édifices adaptés aux besoins nouveaux (voir ci-après, p. 93). Les archives furent remises en ordre, récapitulées jusqu'aux origines de la cité : les listes des magistrats principaux (archontes et théores) sont alors gravées sur les parois de marbre des édifices publics. Ces fastes et les autres inscriptions retrouvées permettent de dresser le tableau des institutions vers 300 av. J.-C. (voir p. 165). L'ensemble du système, la présence de gynéconomes (magistrats chargés de la surveillance des femmes) et de polémarques (ancienne magistrature militaire) révèle une démocratie modérée où l'influence de Platon s'exerça peut-être.

LE IV^e SIÈCLE ET L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE.

Ainsi réorganisée, la cité évite le retour des épreuves passées en donnant des gages aux maîtres de l'heure. Un moment plus étroitement unie à Paros, elle entre après 377 dans l'alliance athénienne. Les Thasiens utilisent alors l'appui d'Athènes pour asseoir leur influence sur le continent : en 361, le stratège athénien Timomachos les aide à écarter les Maronitains de Strymné ; en 360, l'orateur Kallistratos, banni d'Athènes, fonde avec eux Krénidès près du Pangée. Thasos garde ensuite une indépendance nominale dans l'orbite de la Macédoine victorieuse, qu'elle laisse s'installer à Krénidès rebaptisée Philippes (356).

La dispersion des monnaies thasiennes dans les Balkans, sur le bassin du bas et du moyen Danube atteste à l'époque hellénistique l'importance économique de la cité. Les découvertes d'Histria (Roumanie) en sont un autre témoignage. Les rois barbares utilisèrent longtemps les monnaies thasiennes ; ils en frappèrent des imitations nombreuses ; c'est seulement à la fin du 1^{er} siècle av. J.-C. que commence à prédominer le denier romain.

Cette puissance économique s'accompagne encore d'une certaine autonomie politique : la cité put dicter ses conditions, à la fin du 3^e siècle av. J.-C., au roi de Macédoine Philippe V. Celui-ci ne dut qu'à la ruse de s'emparer de la place (202 av. J.-C.).

THASOS ET LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

Profitant de l'effacement de la Macédoine, Thasos se fait l'auxiliaire fidèle de Rome. Quand le roi Mithridate ébranla si fortement l'ordre romain qu'on put le croire anéanti, elle resta dans cette obéissance au

prix d'un siège douloureux. Cette constance fut récompensée : en 80, Lucius Sylla fit prendre une décision du Sénat qui conférait à la cité privilèges et immunité et lui rendait des territoires sur le continent. Ses mérites sont évoqués en ces termes :

« Les [Thasiens avaient décidé] de s'engager tous par serment à périr, eux, leurs enfants, leurs femmes, à résister aux forces de l'ennemi, à lutter au besoin jusqu'au dernier souffle pour la défense de nos intérêts, plutôt que de sembler s'éloigner en aucune occasion de l'amitié du peuple romain. Voyant que cette détermination était pour eux le moyen de sortir saufs du siège, et que, les ennemis s'étant pour ce motif même engagés plus durement contre eux, ils s'étaient jetés dans de très grands malheurs et dommages, et qu'ils supportaient de nombreux dangers... » (ET V, 174. Texte incomplet).

De riches Thasiens jouent alors un rôle dans la politique régionale et se comportent en intermédiaires influents entre les magistrats établis à Salonique et les cités grecques de l'Égée.

Les soubresauts qui marquèrent la fin de la République romaine eurent cependant des répercussions dans l'île. L'affrontement final des républicains, Brutus et Cassius, avec les conjurés, Antoine et Octave, se produisit tout près de là, à Philippes. De bon ou de mauvais gré, Thasos était utilisée par les républicains comme base et centre de ravitaillement. Vainqueur en automne 42, Antoine usa contre elle de représailles. Mais cette disgrâce ne devait pas durer : Auguste et sa famille rendirent à la cité ses anciens privilèges. Elle n'était plus pourtant qu'une cité dans l'empire ; l'histoire de sa vie politique est désormais celle de sa correspondance avec Rome et les empereurs.

L'évolution sociale se poursuit : comme ailleurs dans le monde grec, la direction des affaires et la fortune se concentrent dans les mains d'un petit nombre de familles ; les femmes jouent un rôle de plus en plus important, assumant les prêtrises, restaurant à leurs frais les sanctuaires (voir p. 40).

THASOS SOUS L'EMPIRE.

Le culte de l'empereur et de la famille impériale s'implante et se développe dans le monde grec ; le gouvernement de Rome essaie de renouveler l'aristocratie en créant l'ordre nouveau des « Amis de César, amis de leur Patrie », titre qu'à partir du 1^{er} siècle ap. J.-C., portent la plupart des magistrats de Thasos.

A la fin du 11^e siècle ap. J.-C., les institutions comportent une *gêrousia*, assemblée aristocratique restreinte. Les grands prêtres des Augustes,

s'emploient à des constructions, des consécérations, des représentations où ils font montre de leur richesse. Ils introduisent les combats de gladiateurs et les « classes » et, à la fin du II^e siècle ap. J.-C., on modifie le théâtre pour accueillir ces nouveaux divertissements (voir p. 54).

Thasos tire parti de sa soumission aux autorités : quand la province de Thrace fut fondée en 44 ap. J.-C., elle réussit à se faire dispenser de la fourniture de soldats, et elle obtint de ne pas assumer trop lourdement les charges de la poste impériale sur le continent. L'empereur Vespasien lui donna raison contre la colonie romaine de Philippes au terme d'un long conflit pour un héritage de grands domaines sur la côte :

« L. Vinuleius Palaicius, procureur de César, Vespasien, Auguste, aux magistrats, au conseil et au peuple de Thasos, salut. Je vous ai rendu justice à l'égard de la colonie ; vous avez reçu l'argent qui vous était dû ; je vous dégage enfin des charges de poste à l'avenir sans sur la traversée de votre territoire. Les décisions que L. Antonius, personnage très éminent, avait prises dans le passé, je ne pouvais les rapporter ; je vous ai accordé un soldat pour les bornes ; quand je serai là en personne, je les placerai ; et vous ne serez lésés en aucune façon, car j'ai un très vif désir de rendre service à tout le monde... et plus particulièrement à vous » (ET V, 186).

Thasos, florissante sous Hadrien, reste très vivante jusqu'au IV^e siècle ap. J.-C., comme en témoignent les œuvres de sculpture et de nombreuses consécérations. Avec l'avènement du christianisme, les basiliques se multiplient sur cette terre proche de Philippes où l'apôtre Paul commença sa prédication européenne. A l'époque byzantine, Thasos est le siège d'un évêché.

LES SIÈCLES BYZANTINS.

L'histoire de la cité, à cette époque, nous échappe presque entièrement. L'île fut-elle atteinte par les Vandales de Genséric qui, selon Procope, ravagèrent en 467/468 le continent grec et les îles voisines ? On pourrait attribuer à cette époque la destruction de la basilique de l'agora. Thasos paraît surtout avoir subi l'effet ruineux des invasions slaves qui, en vagues successives, ravagent l'empire du VII^e au IX^e siècle. La cité a perdu son autonomie administrative : elle est rattachée à l'éparchie de Thrace dans le thème de Thrace.

Sa position géographique vaut à Thasos d'attirer à elle les conquérants successifs : en octobre 829 les Arabes de Crète anéantirent la flotte byzantine dans les eaux thasiennes, rançonnant ensuite la région alentour. En juillet 904 Léon de Tripoli fit relâche dans l'île en descendant de

l'Hellespont vers Salonique qu'il convoitait. Il y mit à profit les ressources forestières, préparant à loisir les machines de siège qui lui permirent de prendre la capitale de la Macédoine.

Nous ne savons rien de la situation de Thasos après les événements de la quatrième Croisade ; sans doute fut-elle rattachée au royaume de Salonique qui échut à Boniface de Montferrat (1204). Sous Michel VIII Paléologue, elle était rentrée dans l'obédience byzantine, subissant le sort de toutes les îles de l'Égée qu'accablaient piraterie et rivalités, où Grecs et Génois s'opposaient aux Vénitiens. En 1307 (1308) un aventurier génois, Tedisio Zaccaria, s'empara de Thasos, qu'il prit apparemment pour base de ses raids. Domination éphémère : malgré une courageuse résistance, il céda en 1313 devant une attaque des Byzantins.

La sécurité de l'Égée était de plus en plus compromise : un peu plus tard dans le xiv^e siècle le pirate turc Alexis de Bélékomé, venu de Bithynie, pilla Thasos. En 1357 deux frères, Jean et Alexis, seigneurs byzantins, avec l'accord de l'empereur Jean V, reprirent l'île aux Turcs et l'ajoutèrent aux domaines qu'ils s'étaient taillés sur le continent. Après la mort d'Alexis, Jean, mal soutenu par Byzance, cherche à se ménager l'appui de Venise, qui lui octroie le droit de cité le 10 janvier 1374. Il n'en perdit pas moins ses possessions continentales. Lorsque, dix ans plus tard, il rédige son testament au couvent du Pantocrator, à l'Athos, ses dispositions ne concernent plus que Thasos. Le document nous apprend qu'il avait entouré le « port de marbre » d'un ouvrage fortifié sur lequel se dressait une tour : ce sont sans doute la tour carrée démolie en 1934, dont la fondation subsiste sur la place en avant du Musée, et la fortification dont les vestiges ont reparu dans l'agora. La fille de Jean et son mari Raoul restèrent en possession de l'île jusqu'en juin 1394. A en croire une inscription lue par un voyageur, le Père Bracommier, en 1707, ils auraient fait reconstruire la forteresse de l'acropole.

LES GATTILUSI ET CYRIAQUE D'ANCÔNE.

En 1414, Manuel II Paléologue reprit la place après un siège qui dura de juillet à septembre ; il en fit don au Génois Jacopo Gattilusi, déjà maître de Lesbos où sa famille régnait depuis 1355. Ces Génois, fortement hellénisés, entretenaient à travers l'Égée un commerce important. Thasos retrouva alors sa vocation ; elle redevint un centre commercial en liaison avec Gênes et même avec Bruges. En 1428, Dorino I Gattilusi succéda à son frère Jacopo, mort sans enfant ; il délégua le gouvernement de l'île à Uberto Grimaldi, serviteur fidèle des Gattilusi, qui fit réparer en 1434 la fortification de l'acropole. En 1444, Dorino donna Thasos à son jeune

fil, Francesco III qui gagna sa nouvelle résidence accompagné de son précepteur. Du 11 au 19 novembre de la même année, puis du 2 décembre au début de 1445, Francesco y accueillit le voyageur Cyriaque d'Ancône, venant d'Ainos et de Maronée. Sous les Gattilusi, Thasos connut la prospérité ; les fortifications de l'aéropole furent munies de tours plus puissantes ; le jeune prince, pour embellir le port, fit placer à l'entrée des statues de marbre, vestiges antiques, qui nous sont connues par des dessins de Cyriaque ; il s'entoura d'une cour érudite. Sa mort, intervenue en 1449, interrompit cette renaissance. Son frère Dorino II, malade, confia le pouvoir à l'aîné de ses fils, Domenico. En septembre 1455, pour sauvegarder ses droits sur Lesbos, ce dernier dut abandonner Thasos au sultan.

THASOS ET L'EMPIRE OTTOMAN (1455-1813).

À l'appel du Pape Callixte III, une croisade fut lancée pour reconquérir les îles tombées au pouvoir du sultan. Mais une rivalité opposait Vénitiens et Génois : plus que de libérer les Chrétiens, le but des Vénitiens, qui dirigeaient la flotte, était de s'emparer des fiefs égéens des Gattilusi. Leurs navires gagnèrent Thasos. La garnison turque, qui tenait la forteresse du port, opposa une résistance qui ne put être réduite que par un siège ; la forteresse, attaquée de nuit, fut prise d'assaut et l'île se soumit aux Vénitiens (début 1457).

Mais la flotte occidentale ne pouvait tenir longtemps devant les forces navales du sultan, plus rapprochées de leurs bases. En octobre 1459, le capitain pacha Zagan Pacha reconquit Thasos et Samothrace. Exécutant les ordres de Mahomet II, il déporta la majorité des habitants à Constantinople : l'île fut laissée presque déserte.

Sa destinée n'était pourtant pas encore fixée. Cédée à Démétrios Paléologue, pour prix d'une trahison, en 1460, Thasos lui échappa à la fin de l'été 1466 : l'amiral vénitien Capello s'en empara en même temps que de Samothrace et d'Imbros. On ne sait si dans cette guerre, terminée par le traité signé à Constantinople en janvier 1479, l'occupation vénitienne à Thasos fut continuée. En tout cas, à partir de 1479 et jusqu'en 1770, l'île reste possession turque.

Fief particulier de l'amiral de la flotte, qui verse à ce titre une redevance de 450.000 *aspra* au trésor impérial, administrativement rattachée au beylicat de Cavala, Thasos est gouvernée par un voïvode dépendant du bey. L'île se repeuple, les Turcs installent des colonies à Théologo et au Mégalo Kasaviti. Au XVII^e siècle, Francesco Piacenza fait une description éblouie des richesses thasiennes : or, argent, marbre, bois, vigne, faisaient selon lui la fortune de cette île où il paraît bien n'être jamais allé : propa-

gande pour ramener l'attention des Vénitiens vers une région qu'ils avaient jadis dominée. Plus digne de foi, le R. P. Braconnier, qui visita Thasos en 1707, évalue à sept ou huit mille âmes sa population ; chaque année, l'île rapportait 30.000 livres au capitán pacha, grâce à l'exploitation du bois, de l'huile et de la cire.

Les temps de plus grande misère restaient encore à venir. La fin du xvii^e siècle et le xviii^e siècle marquent une recrudescence de la piraterie dans l'Égée. Fuyant les côtes, les villages s'établirent à l'intérieur, dans des positions abritées, tandis que des guettes (*vigliaria*) restaient seules pour surveiller la côte et donner l'alarme. Aux malheurs du temps s'ajouta une vexation nouvelle. A partir de 1760, Thasos, louée au premier grand écuyer, dut payer capitation et impôts par l'entremise d'un *hodjabachi* grec, qui pressurait ses compatriotes, leur faisant verser plusieurs fois le montant des sommes qu'il devait lui-même au trésor du Sultan.

Le soulèvement grec de 1770 trouva les Thasiens prêts à s'insurger. Quand la flotte russe eut vaincu le capitán pacha à Tchesmé, une délégation thasienne se joignit aux autres insulaires pour féliciter les vainqueurs. Le 20 août 1770, un détachement russe abordait à Thasos, dont les forêts devaient fournir le bois nécessaire à équiper une flotte. Des coupes massives firent disparaître les fûtaies les plus faciles d'accès. En 1774 le départ des Russes fit retomber Thasos sous la domination du Sultan. Pirateries, vexations des *hodjabachis*, corvées imposées pour l'abattage des bois ramenèrent la misère. Quand, à la fin du xviii^e siècle, Cousinéry passa à Thasos, il ne trouva plus qu'une population de 2.500 habitants, vivant dans la hantise des pirates.

THASOS POSSESSION ÉGYPTIENNE (1813-1902).

En mars 1813, pour récompenser Méhémet Ali, vice-roi d'Égypte, le Sultan lui concéda, à titre personnel, Thasos et ses revenus (sauf ceux de la capitation). Né à Cavala, Méhémet Ali avait été mis en nourrice dans un village de l'île ; inculpé de meurtre, il y avait plus tard trouvé refuge. Il était ainsi bien disposé à l'égard des Thasiens et permit le développement dans l'île d'un régime de libertés communales très particulier, qui dura jusqu'en 1874. A la tête de chaque commune, le président de la communauté des anciens, ou *tchorbachi*, assumait les responsabilités en face des autorités égyptiennes. Les *tchorbachis* de tous les villages se réunissaient pour élire un *bachtchorbachi*, président de l'île entière. Choisi dans les familles de notables, ce président fut jusqu'en 1839 ou 1840 le président de Théologo, et, à partir de cette date, celui de Panaghia, qui devint alors chef-lieu de l'île.

La Révolution de 1821 fut pour Thasos un bref intermède. Les Grecs insurgés abordèrent à Thasos au cours de l'été 1821. Le président de l'île prit la tête du mouvement insurrectionnel. Les Turcs qui restaient dans l'île, battus à Potos, se réfugièrent à Kasaviti et gagnèrent Cavala ; ils ne devaient plus revenir. Mais les Thasiens furent vite effrayés par l'action des pirates grecs. A la fin de 1821 ils conclurent une convention avec le pacha de Salonique : les Grecs de l'Athos et de Thasos déposeraient les armes ; les Turcs ne pénétreraient pas en armes sur leurs territoires. Cette soumission volontaire attira vers l'île l'attention des marins de Psara qui, voyant échouer leur soulèvement, attaquèrent sans relâche les côtes de Thessalie et de Macédoine.

Malgré le régime privilégié dont elle put jouir entre 1813 et 1874, Thasos n'avait pas pu redresser sa situation économique. Le déboisement s'accroissait ; la crainte, la faiblesse réduisaient les habitants à la passivité. Au moment même où l'administration égyptienne se préoccupait de sauvegarder les forêts, des troubles éclatèrent pour la désignation du président, et l'Égypte en vint à supprimer les libertés tacitement consenties (1874). La tension s'accroît en 1895, quand le gouvernement du Caire eut concédé à une compagnie anglaise le droit d'exploiter les forêts ; les Thasiens se révoltèrent, empêchant les agents de la compagnie de débarquer, rejetant leurs bagages à la mer. Le Khédive abolit tous les privilèges. Des émeutes sanglantes éclatèrent ; le sultan y trouva prétexte pour reprendre la concession faite autrefois à Méhémet Ali (1902).

THASOS SOUS LES TURCS (1902-1912).

Rattachée à nouveau à l'administration de Cavala, Thasos retomba dans le régime commun de l'empire ottoman. Le 17 juillet 1912, l'amiral Paul Koundouriotis libérait l'île et la rendait enfin à la communauté hellénique. Le 10 août 1913, le traité de Bucarest confirma cette appartenance.

THASOS DEPUIS 1912.

Le 16 mai 1916, un détachement de la flotte française de l'armée d'Orient établissait à Thasos une base. A l'armistice, l'île fut remise à Éleuthérios Vénizelos, président du gouvernement provisoire de la défense nationale qui siégeait à Salonique.

Entre les deux guerres mondiales, les événements marquants furent l'arrivée de réfugiés grecs venus d'Asie mineure et de Thrace après la

crise de 1922, et l'expropriation, sur l'initiative du député Auguste Théologitis, des biens fonciers appartenant aux monastères de l'Athos, qui furent répartis entre les paysans de l'île. Les réfugiés furent officiellement établis dans les deux centres côtiers de Liménas et de Linénaria qui, à la faveur de cet afflux de population et des nouvelles conditions de vie, n'ont cessé de se développer aux dépens des anciens chefs-lieux de Théologo et de Panaghia.

Aujourd'hui, la construction d'hôtels et de routes, la mise en service de bateaux plus rapides et de bacs qui assurent le passage des automobiles et des camions modifient d'année en année le visage de l'île : l'économie y est devenue pour une bonne part touristique.

LES VOYAGEURS ET LES FOUILLES.

De nombreux voyageurs ont passé à Thasos, du Moyen Age à la fin du xix^e siècle, et nous ont laissé des relations de leurs visites. Le premier fut Cyriaque d'Ancône, reçu par les Gattilusi (1444-1445, v. *supra* p. 17) ; au xvi^e siècle, le Français P. Belon y séjourna trois jours ; les ruines et la végétation de l'île l'enthousiasmèrent. Au début du xvi^e siècle, on trouve également des renseignements sur Thasos chez Benedetto Bordone et Thomaso Porcacchi. Au xvii^e siècle se place le voyage de Francesco Piacenza (voir *supra* p. 17 ; son ouvrage *L'Egeo redivivo* fut écrit en 1688).

Au xix^e siècle, les voyageurs commencèrent à s'intéresser de plus près aux antiquités ; 1828 : Prokesch von Osten ; 1856 : Perrot (*Mémoires sur l'île de Thasos*) ; 1858 : Conze ; et surtout, à partir de 1863, Emmanuel Miller, érudit français venu dans l'île reposer ses yeux fatigués par le déchiffrement des manuscrits du Mont Athos, qui fit les premiers sondages à Liménas et à Alikí (1863-1864). Avant les débuts de l'exploration française, il faut signaler encore le passage de S. Reinach (1882), de G. Mendel (1883), de Fredrich (1907), de W. Déonna, de Baker-Penoyre, et les fouilles de Bent (1886, Liménas et Alikí) et de Macridy-Bey (1910, Liménas). Il faut rappeler surtout l'intérêt éclairé qu'à la fin du xix^e siècle, un médecin de Panaghia, le docteur Christidis collectionneur et correspondant de S. Reinach, porta aux antiquités de l'île ; plusieurs documents importants, aujourd'hui perdus sont connus grâce à lui ; il recevait aimablement « dans un intérieur tout à fait original d'alchimiste de Walter Scott, au milieu des volumes amoncelés, des fioles, des alambics, des cornues, des débris de marbre sculptés, des fragments antiques accumulés dans tous les coins, sous tous les meubles » (De Launay, *Chez les Grecs de Turquie*, p. 138).

Les fouilles de l'École Française d'Athènes ont commencé en 1911 (Ch. Avezou, Ch. Picard, Ad. J.-Reinach).



PROMENADE ARCHÉOLOGIQUE DANS LA CITÉ ANTIQUE

ITINÉRAIRE

(Plan général fig. 4)

Partant du débarcadère, on suivra le quai vers le Nord pour gagner le port fermé (1). L'agora (2) est proche, avec ses annexes : le quartier romain et l'Odéon au Sud (3), le passage des Théores au Nord-Est (4) ; un léger détour, en montant à l'Est, conduit aux ruines de l'Artémision (5) ; il faut ensuite redescendre pour gagner au Nord le Dionysion (6). Plusieurs trajets s'offrent alors : a) escalader directement la pente au Nord-Est et aller au Théâtre (13) ; b) par un chemin entre des jardins visiter le Poseidon (7) ; c) redescendre vers la mer et, prenant le chemin vers le Nord, se diriger vers la pointe d'Evraiocastro (12), itinéraire le plus commode pour faire le tour de la muraille antique.

La rue moderne passe exactement en arrière du rempart antique : on rencontre sur la gauche la porte de la déesse au char (8) et la porte d'Hermès et des Charites (9). En arrière de cette dernière s'étend le quartier d'habitations antiques dit du « champ Dimitriadis » (10). Reprenant le chemin on domine la mer à gauche et les restes du port ouvert (11) avant d'arriver à la pointe d'Evraiocastro (12).

Il suffit de suivre le rempart pour atteindre de là le Théâtre (13), l'acropole antique (14), le temple d'Athéna (15), d'où l'on domine la ville et le golfe, puis la grotte de Pan (16). Suivant toujours le rempart, on redescend alors vers la plaine Sud ; passant par la porte dite de Pariné-

non (17), on atteint la porte du Silène (18). En s'écartant de la ville vers le Sud, par la route qui conduit à Panaghia, on se rend au sanctuaire d'Arkouda (19). En suivant à nouveau le rempart on arrive à la porte d'Héraclès et de Dionysos (20), puis à celle de Zeus et d'Héra (21). De là on peut s'avancer dans l'olivette où subsistent les vestiges de la nécropole antique, en particulier le sarcophage de Poliadès (22).

Revenant à la porte de Zeus et d'Héra, on suit alors le chemin qui se dirige vers l'Est et conduit au centre du bourg moderne. On trouve un espace dégagé où les fouilles avaient mis au jour une vaste construction (monument de Thersilochos) que l'on a dû remblayer (23) ; une centaine de mètres plus loin, on parvient à l'Héracleion (24) et à l'arc de Caracalla (25). En descendant vers la mer la rue de l'École française, on arrive à la grande place du bourg sur laquelle se dressait une vaste basilique byzantine (26). On terminera la visite par le Musée (27).

1. Le port antique

Ouvrant à l'Ouest sur la baie, à peu près au centre de la ligne du rempart, le port antique était construit comme une saillie des fortifications dans la mer (fig. 4 et 5). Le tracé du double bassin apparaît encore. Au Sud les installations modernes ont perpétué à peu près exactement le plan du port « fermé ». Au Nord s'étendait le port ouvert (11) protégé des vents les plus redoutables par le cap rocheux d'Évraïocastro et par un môle, dont les fondations affleurent encore sous les eaux ; une tour semi-circulaire le renforçait au large. La défense du port fermé était assurée au Sud-Ouest par deux tours rondes dont les fondations apparaissent encore, l'une au-dessous du phare à l'entrée du port, l'autre à l'angle Sud-Ouest, le plus saillant dans la mer. Une inscription nous indique que celle-ci fut construite à la fin du IV^e siècle par un étranger en reconnaissance des services que lui avait rendus un Thasien :

« Héracléodôros, fils d'Aristonikos, d'Olythé, le proxène, a consacré la tour, l'exèdre et la statue à tous les dieux en prélevant les fonds sur le dépôt qu'il avait confié à Archédemos, fils d'Hisliaios » (ET V, 376).

L'activité était si grande que l'on dut définir par des bornes des zones réservées, comme nous l'apprend une inscription du III^e siècle av. J.-G. (IG XII Suppl., 348) ; la même inscription défend l'accès du « premier » port aux navires jaugeant moins de 11 tonneaux et interdit le « second » à ceux qui ne dépasseraient pas 18 tonneaux. Les embarcations plus

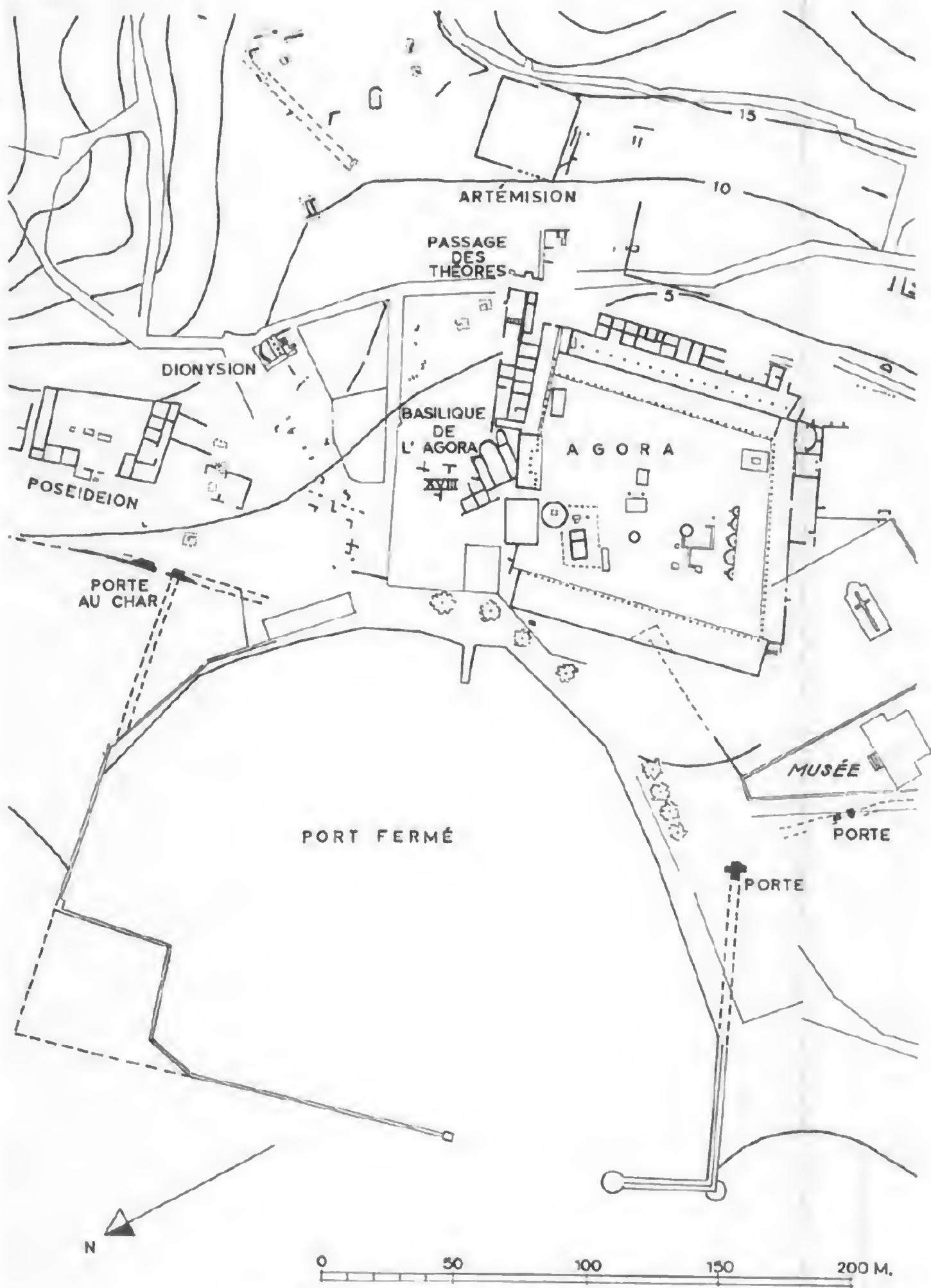


Fig. 5. — Agora, port fermé et sanctuaires voisins.

petites étaient reléguées apparemment au Sud du port fermé, sur la grève au pied du rempart.

Trois portes au moins, au Sud-Est, au centre et au Nord-Est mettaient le port fermé en communication avec le quartier de l'agora.

2. L'Agora

(Plan général restitué fig. 6)

Véritable cœur de la cité, centre politique et commercial, rendez-vous des oisifs et des hommes d'affaires, la place publique s'étendait immédiatement à l'Est du port fermé. Telle que les fouilles l'ont découverte, c'est un vaste quadrilatère de 100 m. de côté environ, que délimit un ensemble de constructions. Les côtés Nord-Ouest, Sud-Ouest, Sud-Est, furent complètement clos par de longs portiques à colonnades, tandis qu'une suite d'édifices administratifs et religieux occupait entièrement le côté Nord-Est.

LES MONUMENTS DE L'AGORA EN BORDURE DE LA PLACE CENTRALE.

Le portique Nord-Ouest (I). Fig. 6 et fig. 7.

Construit au début du ^{III}^e siècle av. J.-C., ce portique monumental, long de 97 m. 415, large de 13 m. 98, fermait le côté Nord-Ouest de l'agora sur toute sa longueur. Une rue large de 4 m. 50 le séparait du rempart, qui lui était parallèle, et qui, épais en cet endroit de deux mètres, isolait le port fermé. Le portique était clos sur trois côtés par un mur de marbre construit par assises alternativement hautes et basses de carreaux et de parpaings. Il ouvrait sur l'agora par une colonnade dorique de 35 colonnes *in antis*. Deux d'entre elles ont été relevées sur le stylobate (hauteur complète : 5 m. 158 ; diamètre à la base : 0 m. 73). La frise, à métopes lisses, était couronnée par un chéneau de marbre sculpté, combinant le profil en doucine, habituel en Asie Mineure, avec les souples rinceaux d'acanthé « épidauriens », quelque peu enrichis, familiers à l'architecture du Péloponnèse et de la Grèce continentale au ^{IV}^e siècle (fig. 41 et vignette au-dessus du titre, p. 21). Des têtes de lions gargouilles assuraient l'écoulement des eaux de pluie. Au-dessus des frontons sans décor, les chéneaux rampants s'ornaient de palmettes et fleurs de lotus alternées (fig. 44). Le toit à double pente était couvert de tuiles en terre cuite.

Le trait le plus remarquable du portique est l'absence d'une colonnade

médiane pour soutenir la charpente. Ayant à franchir une portée plus grande (12 m. environ), il fallut utiliser des pièces de bois plus fortes, donc plus coûteuses, et cette prodigalité n'eût guère été possible sans la proximité des grandes forêts de l'île.

En façade le portique était clos aux extrémités par des cloisons de marbre, sur une longueur de huit entrecolonnements au Nord-Est, de deux seulement au Sud-Ouest. Aucun mur de cloisonnement intérieur ne correspond apparemment à cet arrangement de façade.

Le long des murs de fond, en bordure de la rue, le long de la colonnade, en bordure de l'agora, s'alignaient des bases de statues et des autels. La rangée des 13 fondations visibles sur l'agora n'est pas parallèle à la façade du portique. En effet, en raison de la déclivité naturelle du terrain, le portique, dont l'extrémité Nord-Est était au niveau de l'agora, se trouvait surélevé par rapport à elle à son extrémité Sud-Ouest, si bien que ses fondations auraient été apparentes si elles n'avaient été cachées par un talus de terre. Le talus s'élargissait à mesure que sa hauteur croissait. Les bases et les autels ont été alignés sur le pied de ce talus.

A chaque extrémité du portique, un passage reliait l'agora et la rue du port. Au Sud, un propylon dorique en marbre (distyle *in antis*) précédé d'un escalier et fermé par une porte fut construit en même temps que le portique **IX**, soit à la fin du 1^{er} siècle après J.-C.

Bâtiment II. Fig. 10.

L'angle Nord de l'agora est occupé par un édifice rectangulaire, bâti en pôros sur ses trois côtés fermés, et comportant au Sud-Ouest, sur l'agora une façade dont il reste la première assise de marbre. Tout l'intérieur de l'édifice a été profondément remanié à l'époque byzantine. La technique est hellénistique (III^e-II^e siècle av. J.-C.).

Édifice à paraskénia (édifice en Π). Fig. 8, 9 et 10.

Cet édifice **III** (21 m. 535 × 9 m. 33) est un monument à ailes latérales saillantes (de 7 m. 85 de façade, et 2 m. 80 de petit côté sur la cour) devant un corps de bâtiment en retrait (de 5 m. 635 de façade), selon un plan en Π analogue à celui du portique de Zeus sur l'agora d'Athènes. Les constructions byzantines ont ruiné le mur de fond jusqu'en ses fondations, sauf à l'angle Est où subsiste l'assise qui portait la plinthe du toichobate. Le monument est entièrement bâti en marbre, avec sa colonnade de façade constituée par 4 colonnes doriques sur chacune des ailes en saillie, 2 sur chacun des retours latéraux, 4 sur la façade du corps central. Au-

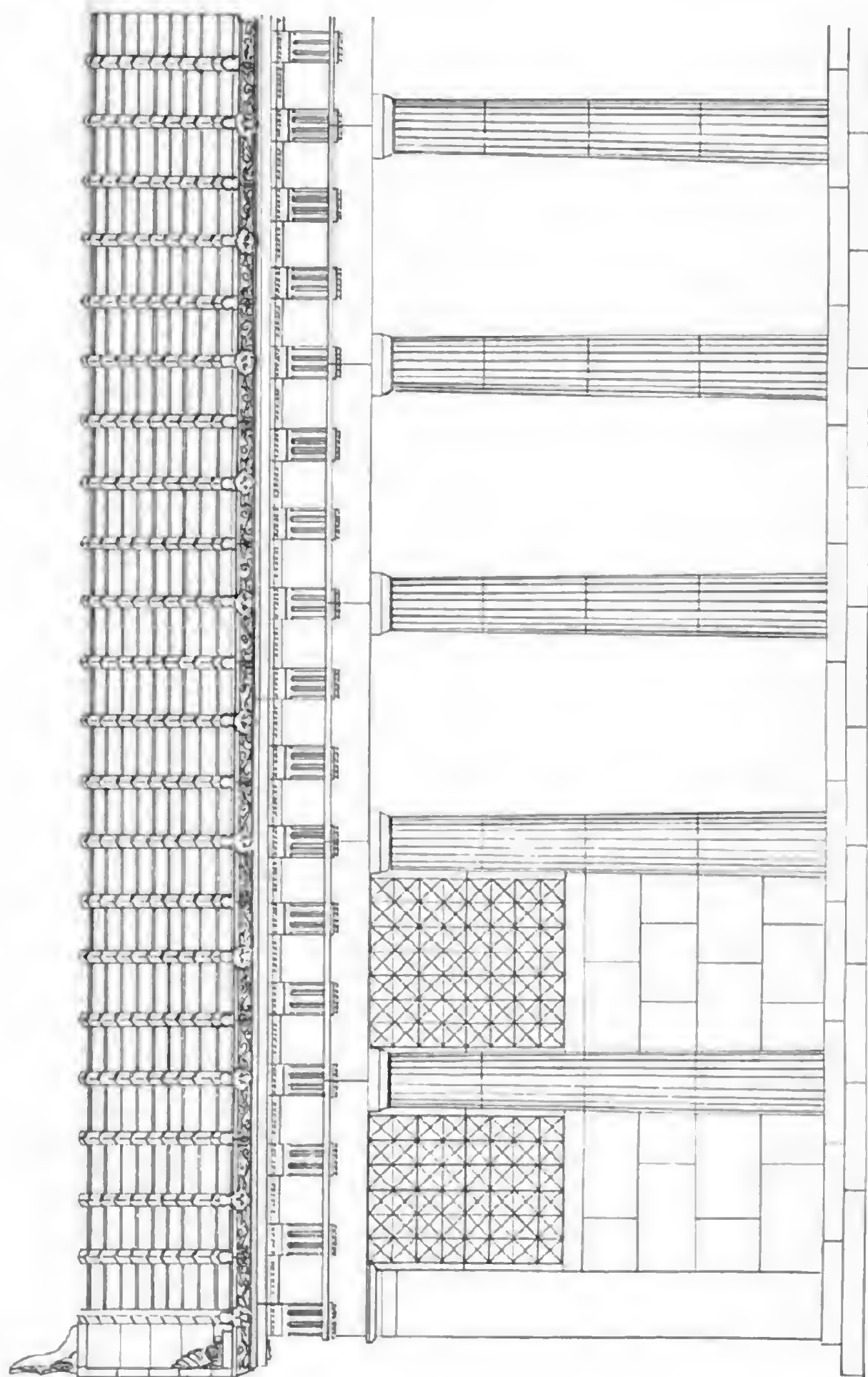


Fig. 7. — Extrémité gauche du portique Nord-Ouest ; élévation restituée.

dessus de l'entrecolonnement central, la dédicace de l'édifice était gravée sur l'architrave ; seules les deux premières lettres du nom du dédicant (T I) sont conservées. Les éléments respectifs de l'entablement ont été replacés à l'angle Sud-Ouest de la fondation ; la frise dorique à métopes lisses était surmontée d'un chéneau, orné de rinceaux fleuris ciselés en relief plat, d'un style plus ancien que celui de la stoa Nord-Ouest (fig. 42).

Ce monument fut dès le ^{iv}e siècle av. J.-C. l'un des édifices principaux de la place publique. Devant sa façade s'implantèrent les bases de statues honorifiques. Il resta longtemps le centre de la vie administrative : on grava sur les parois intérieures des listes de magistrats groupés par collèges annuels de trois (archontes), depuis la seconde moitié du ^{iv}e siècle av. J.-C. jusqu'au ⁱⁱⁱe siècle ap. J.-C. On y inscrivit aussi des documents de la correspondance officielle avec Rome : décision du Sénat due à l'initiative de L. Sylla (voir ci-dessus, p. 14), lettres des empereurs Claude et Néron. L'édifice ne fut détruit qu'au ^ve siècle ap. J.-C., quand les matériaux servirent à construire la basilique paléochrétienne du Nord-Est de l'agora. Sous la basilique, et sous la partie arrière du bâtiment **III**, sont apparues les fondations d'un édifice ancien avec cour à péristyle (**IV**).

Le portique V et les magasins.

Prenant appui sur l'angle Sud-Est de l'édifice **III**, déviant légèrement vers le Sud, un portique (**V**) s'étend vers l'Est, fermant avec le portique Sud-Est (**VIII**) l'angle de la place. Simple auvent s'appuyant à l'arrière sur un ensemble (**VI**) de boutiques et de magasins qu'au ⁱⁱe siècle av. J.-C. le riche Thasien Théodectès avait offerts à la cité, ce portique, dû lui aussi à la libéralité d'un citoyen environ un siècle plus tard, s'ouvrait par une façade de onze colonnes doriques monolithes (l'une d'elles a été remplacée sur sa fondation) prolongée vers l'Est par un mur et donnait à l'Est sur la place voisine du passage des théores par une large porte surmontée d'un arc en plein cintre (aménagé, semble-t-il, au ⁱ^{er}-ⁱⁱe siècle ap. J.-C.).

La base en forme de proue et l'exèdre.

Devant le portique **V**, au centre d'une exèdre rectangulaire intérieurement bordée de banes, une base en forme de proue, décorée de chaque côté de vagues stylisées, est le seul vestige d'un monument votif du ⁱⁱe siècle av. J.-C. : type de monument connu à partir du ⁱⁱⁱe siècle à Rhodes et dont la victoire de Samothrace fournit le plus illustre exemple.

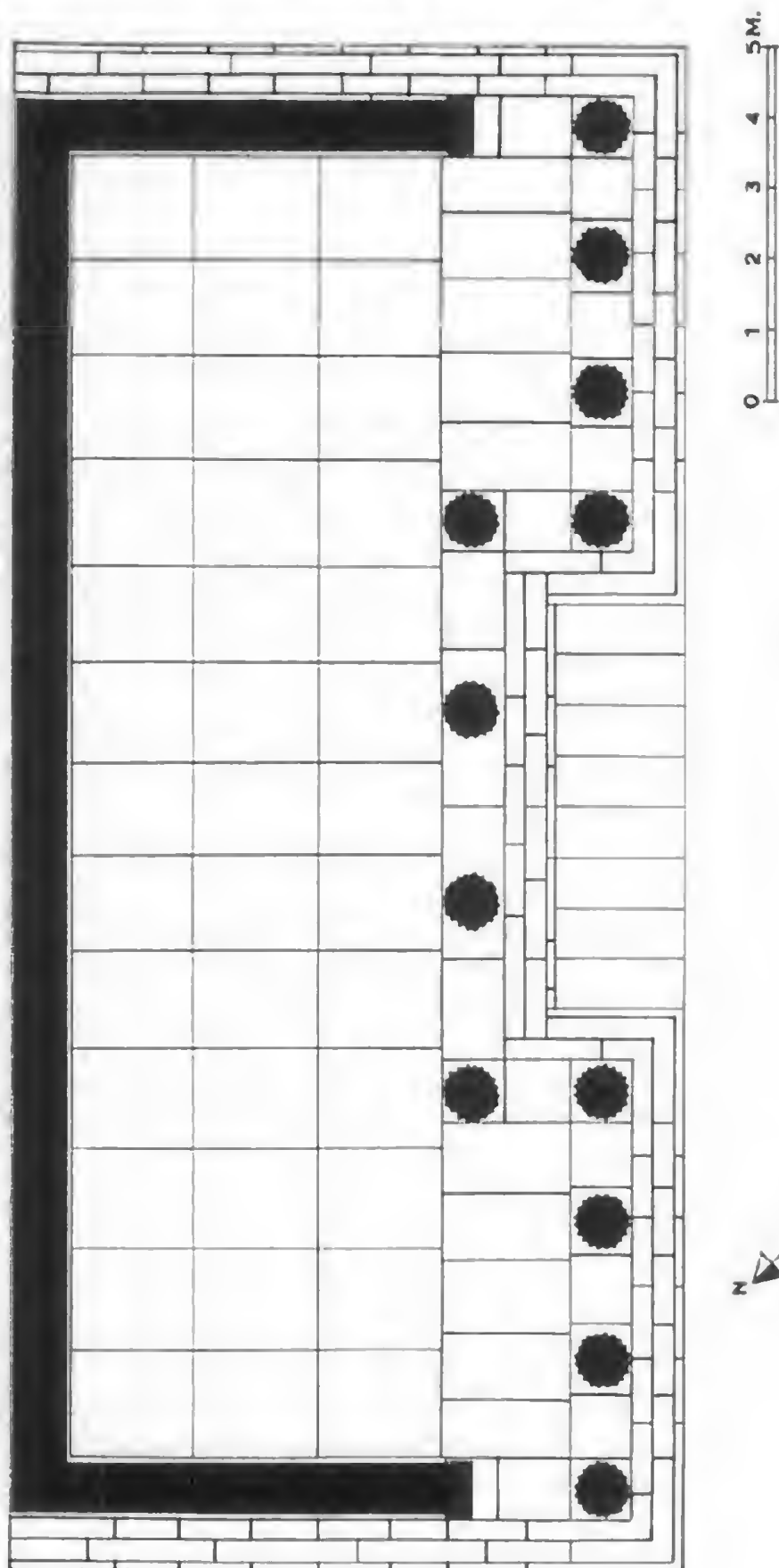


Fig. 8. — Plan restitué de l'édifice en II.

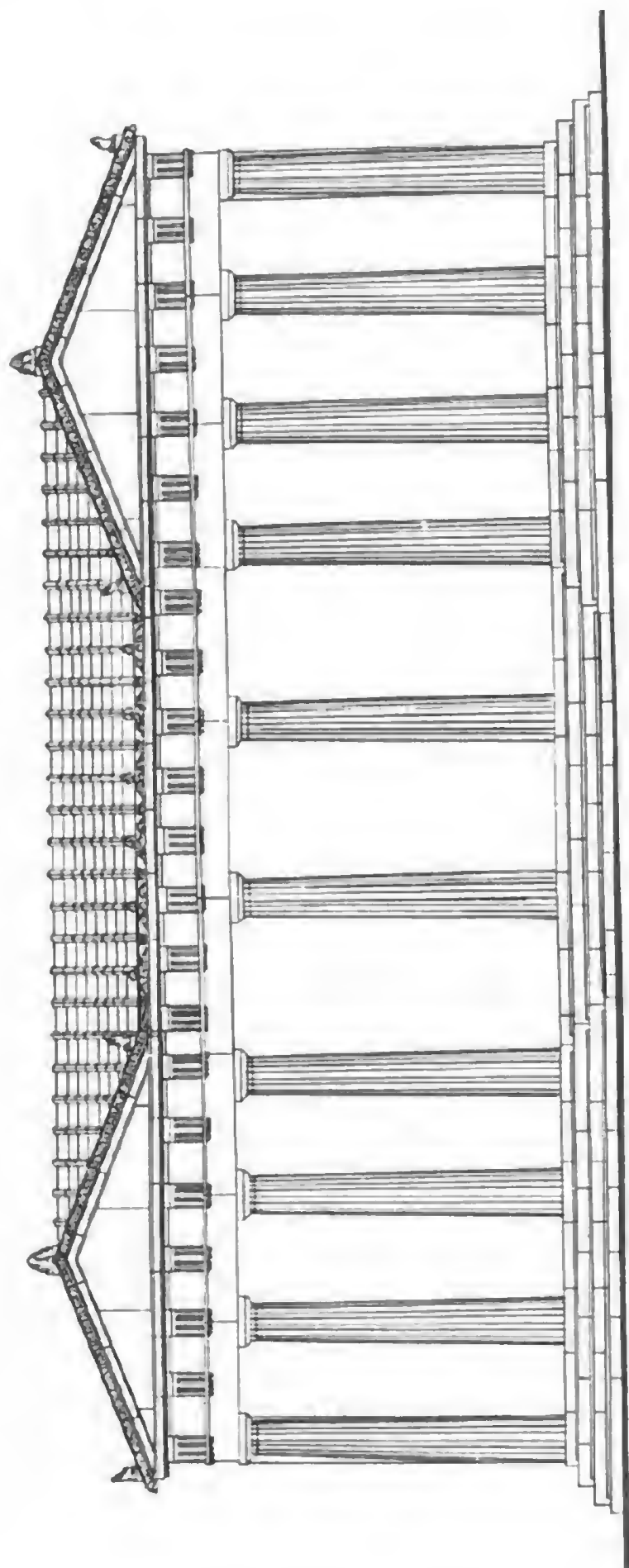


Fig. 9. — Élevation restituée de l'édifice en II (d'après *ET VI, K*, corrigé).

Le portique VIII et la galerie aux piliers.

Un portique de 92 mètres de long et 17 m. 12 de profondeur occupait tout le côté Sud-Est de la place. En façade, il comportait 31 colonnes doriques, monolithes ; trois de ces colonnes, dont une complète, ont été replacées à l'extrémité Est de la fondation. Le mur de fond était recouvert d'un placage de marbre. A l'arrière de ce mur, percé de quatre portes et trois fenêtres, une galerie, large de 9 m. 10, divisée en deux nefs par une rangée axiale de 16 piliers en tuf sur des socles de marbre. Comme le portique V devant les boutiques de l'angle Est, le portique VIII n'est que la façade d'une installation utilitaire, édifiée commercial ou entrepôt public, construite au I^{er} siècle ap. J.-C. A l'extrémité Est de la galerie, un couloir faisait communiquer l'agora avec la place située à l'Est.

Le Monument funéraire de Glaucos (VII).

Le mur Sud de ce couloir mord sur le premier degré du monument le plus vénérable de l'agora : une base à deux degrés où le gneiss s'allie au marbre et à un pûros jaune apparaît en effet en oblique à l'extrémité Est de la galerie aux piliers (dimensions : 4 m. 53 x 1 m. 785) ; c'est le monument funéraire de Glaucos, l'un des Pariens venus au VII^e siècle avec Archiloque. On l'a reconnu grâce à l'inscription retrouvée en place, aujourd'hui au Musée (fig. 3) : « *Je suis le tombeau de Glaucos, fils de Leptine. Les fils de Brentès m'ont consacré* » (BCH 1955, p. 76).

Le portique IX.

A l'extrémité Sud-Est un nouveau portique dorique de 33 colonnes (IX) s'articule avec le portique VIII pour fermer la place et rejoindre les Propylées à l'Ouest. Deux frères, Euphrillos et Micas, firent construire cette galerie au I^{er} siècle ap. J.-C. Elle formait la façade d'une suite de compartiments qui a été partiellement mise au jour : du Sud-Est au Nord-Ouest on rencontre une salle absidale, un passage monumental, une grande salle oblongue, et enfin une pièce encore cachée sous une maison moderne. Le **passage monumental** s'ouvrait sur l'agora, en face du grand autel, par une baie à deux colonnes ioniques entre pilastres. Vers le Sud, à l'extrémité, une large porte flanquée de bases conduit à une zone en cours d'exploration ; sans doute une cour carrée, de 23 m. environ de côté, entourée de bâtiments publics, communiquant avec la rue à l'exèdre, au Sud-Est (voir p. 000) et avec la Cour aux cent dalles au Sud (voir p. 36). La **salle absidale**, construite sur des fondations d'époque ancienne, ouvrait sous la galerie du portique. Au II^e siècle elle comportait une façade à trois

baies entre deux pilastres latéraux et un placage intérieur de marbre. Elle fut grossièrement remaniée à une époque tardive. C'est dans cette salle que fut découverte la statue de l'empereur Hadrien (voir p. 146).

LES MONUMENTS DE L'AGORA A L'INTÉRIEUR DE LA PLACE.

L'autel et les exèdres.

Dans l'angle Sud de l'agora se dressait un autel monumental (**X**) (dimensions de la table : 2 m. 74 × 1 m. 30). Dans l'axe de l'autel, vers l'Ouest, un vaste espace libre semble avoir formé une avenue d'accès. Sur la gauche étaient alignées cinq exèdres, bancs semi-circulaires que dominait à l'arrière, placée sur un haut piédestal en saillie, la statue en bronze du bienfaiteur qui avait assumé les frais de la construction. Deux au moins de ces monuments furent élevés au 1^{er} siècle av. J.-C. par deux frères, Dionysodôros et Hestiaios, riches Thasiens qui entretenaient des relations avec Samothrace, Assos, Lampsaque, Rhodes, et jouissaient d'une influence utile auprès des gouverneurs romains de Salonique.

Fondations du centre de l'agora et autel des petits-fils d'Auguste (**XII** à **XIV**). Fig. 10.

Au Nord des exèdres, plusieurs fondations restent anonymes : deux cours dallées sont en relation avec plusieurs bases ; vers le centre de la place, deux fondations (**XII** et **XIII**) correspondent peut-être à des autels.

L'identification du monument **XIV** est assurée. Ce massif rectangulaire à degrés de marbre est le socle d'un autel monumental dédié aux deux petits-fils d'Auguste. Caius et Lucius Caesar, dont les statues se dressaient sans doute sur les deux bases situées à l'Est (**XIVa** et **XIVb**). Un orthostate inscrit, conservé au Musée, porte une dédicace à Lucius Caesar (*ET* V, 178). La tête de la statue-portrait de l'un des deux princes a été retrouvée (au Musée, voir p. 000 et fig. 82).

Le sanctuaire de Théogénès (**XV**). Fig. 10.

Au Nord-Ouest a été reconstituée une base circulaire à degrés de marbre ; un anneau de fer est scellé dans un bloc de l'assise de fondation : on y attachait sans doute les animaux à sacrifier. Dans cette région ont été effectivement retrouvés au cours de la fouille d'abondantes cendres et des résidus sacrificiels. On honorait là l'un des plus glorieux Thasiens de tous les temps, l'athlète Théogénès (ou Théagénès, dans certains textes), fils de

Timoxénos. Pausanias, qui vit sa statue à Olympie où il fut couronné pour le panerace en 480 et 476 av. J.-C., raconte ainsi son histoire :

« Les Thasiens disent que l'enfant avait neuf ans lorsque, rentrant de classe, il trouva à son goût la statue de bronze d'un dieu dressée sur l'agora : il l'arracha, la mit sur son épaule et l'emporta chez lui. Cette action souleva la colère des citoyens ; mais l'un des notables, homme d'âge, ne les laissa point mettre l'enfant à mort ; il lui enjoignit seulement de rapporter la statue de sa maison à l'agora. Ce qu'il fit ; et de ce moment grande fut la gloire que valut à l'enfant sa force ; et la Grèce entière retentit de son exploit. Les succès les plus célèbres de Théagénès au concours olympique ont déjà fait l'objet de mon récit... Il fut aussi trois fois vainqueur à Delphes — les trois fois à la boxe —, neuf fois aux Jeux Néméens, dix à l'Isthme, tant au panerace qu'à la boxe. A Philia en Thessalie, il délaissa la boxe et le paucrace, et voulut s'illustrer aussi aux yeux des Grecs à la course : il vainquit ses concurrents sur le parcours de fond. C'était, à mon sens, pour rivaliser avec Achille dans la patrie même du plus rapide de ceux que l'on appelle héros. Le total des couronnes qu'il gagna s'élève à 1400. Après qu'il eut quillé le monde des humains, l'un de ceux qui l'avaient haï de son vivant s'en venait chaque nuit près de la statue de Théagénès et en fouettait le bronze, comme s'il eût maltraité Théagénès lui-même. La statue, tombant sur lui, met fin à cet outrage ; et les enfants du mort introduisirent contre elle une action pour meurtre. Les Thasiens jettent la statue à la mer, conformément à l'avis de Dracon qui, lorsqu'il rédigea pour les Athéniens les lois sur le meurtre, condamna à l'exil les êtres unanimes eux-mêmes, si l'un d'eux en tombant causait mort d'homme. Quelque temps passa ; la terre des Thasiens ne leur donnait plus aucune récolte ; ils envoient des députés à Delphes, et le dieu dans son oracle leur enjoint « de rappeler les bannis ». Mais le retour de ceux-ci, à la suite de cette parole, n'apporta point remède à la stérilité du sol. Une deuxième fois on va vers la Pythie : les prescriptions de l'oracle, disent-ils, ont été suivies, et le courroux des dieux persiste. Alors la Pythie leur répondit : « Théagénès, vous l'avez laissé dans l'oubli, le grand, qui est des vôtres. » Ils étaient fort en peine de savoir par quel moyen ils feraient le sauvetage de la statue ; mais des pêcheurs, racontent-ils, partis en mer pour prendre du poisson, recueillirent la statue dans leur filet et la ramenèrent à terre. Les Thasiens la remirent à sa place première ; ils ont coutume de lui offrir des sacrifices comme à un dieu. En bien d'autres endroits de la Grèce et jusque chez les barbares, je sais que l'on a consacré des statues à Théagénès, qu'il guérit les maladies et qu'il recoit des honneurs en chacun de ces lieux » (Pausanias V, 11, 2 sqq.).

La statue guérisseuse de Théogénès était donc installée au centre de l'agora de Thasos ; on y a retrouvé des fragments d'un catalogue des

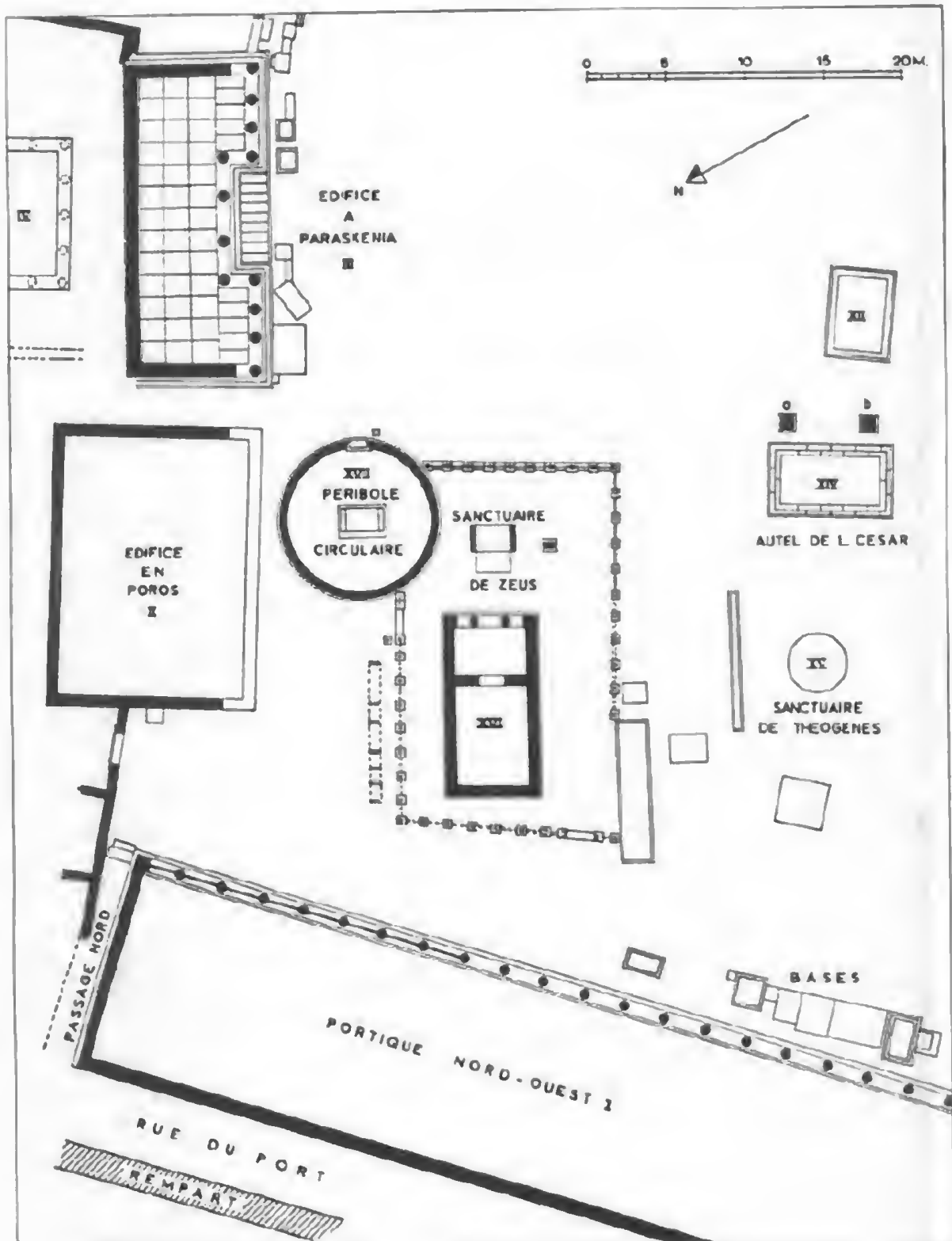


Fig. 10. — Angle Nord de l'agora ; plan restitué (1 : 500°).

victoires de l'athlète, gravé au début du ^{iv}^e siècle av. J.-C. (ET III, 9), et un tronc de marbre, bloc cylindrique creux où les fidèles glissaient leur offrande avant le sacrifice ; le tronc porte une inscription du ⁱⁱ^e siècle av. J.-C. :

« Qui sacrifie à Théogènes... dépose en prémices dans le tronc à offrandes une obole au moins ; qui ne fait pas le dépôt comme il est prescrit sera maudit ; l'argent recueilli chaque année sera remis au hiéromnémon ; ce dernier le gardera jusqu'à concurrence de 1000 drachmes ; quand la somme susdite sera réunie, le conseil et le peuple délibéreront pour fixer l'offrande ou la construction que l'on consacrera à Théogènes... avec cet argent » (ET V, 319).

Le sanctuaire de Zeus Agoraios et l'enceinte circulaire (XVI-XVII).
fig. 10.

L'angle Nord-Ouest était presque entièrement occupé par le sanctuaire de Zeus Agoraios Thasios, enclos (XVI) limité par une barrière à hauteur d'appui ; les bases subsistent, qui supportaient autrefois les piliers de marbre de la balustrade. Cette barrière était à claire-voie, sauf sur le côté Est où l'intervalle entre les piliers était occupé par des plaques verticales. L'un des piliers portait l'inscription qui a assuré l'identification du sanctuaire :

« (domaine de) Zeus Agoraios Thasios » (IG XII 8, 361).

Deux portes : l'une à l'angle Ouest, l'autre sur le côté Nord-Est, donnaient accès à l'intérieur de l'enclos. Un petit temple (dimensions : 11 m. 65 × 6 m. 10), simple chambre précédée d'un vestibule, ouvrait à l'Est sur un autel. On peut fixer au début du ^{iv}^e siècle l'installation de cet ensemble aujourd'hui très ruiné ; seules les fondations subsistent.

À une époque plus tardive (ⁱⁱⁱ^e-ⁱⁱ^e siècle av. J.-C.), une enceinte circulaire (XVII) (carreaux et blocs de chaperon conservés) empiéta sur l'angle Est du sanctuaire, remplaçant un monument circulaire plus petit ; à gauche de l'entrée, une base carrée portait une statue à socle rond ; au centre de l'enceinte, est conservée la fondation d'un autel de plan rectangulaire.

C'est au ⁱⁱ^e siècle ap. J.-C., sans doute, que l'esplanade de l'agora fut recouverte, sur toute sa partie Sud-Est, d'un dallage de marbre. La plupart des monuments restèrent en usage pendant le Bas-Empire : les Thasiens consacrèrent alors des statues d'empereurs souvent éphémères, quitte à marteler ensuite sur les bases les noms frappés d'indignité. La

ruine des édifices classiques fut consommée quand on construisit, à l'arrière de l'édifice **III**, une basilique chrétienne, avec les matériaux arrachés aux monuments voisins.

VESTIGES PALÉOCHRÉTIENS AU NORD-EST DE L'AGORA.

La Basilique de l'agora (**XVIII**).

La basilique, exactement orientée à l'Est, mesurant 22 m. 50 de longueur dans son axe, remonte en son premier état au ^v^e siècle ap. J.-C.

a) A l'Ouest, un *narthex* occupe toute la largeur du monument. On accédait à l'intérieur par deux portes ouvertes sur la façade Ouest, dissymétriquement placées.

b) Le *naos* lui-même comportait trois nefs, et se terminait originellement à l'Est par une seule abside centrale de tracé semi-circulaire. Dans cette abside, trois gradins concentriques forment en arrière du chœur le bane des prêtres ou *synthronon*. Les nefs latérales étaient séparées de la grande nef par des colonnades, dont seules subsistent en place les fondations (mais de nombreux fûts ont été retrouvés). Dans le dallage de la nef de droite étaient remployés de nombreux blocs d'édifices classiques, souvent inscrits. Dans la nef de gauche était creusé un puits, et une banquette courait le long des murs ; à l'Ouest du seuil de la porte qui faisait communiquer cette partie de l'édifice avec le *narthex*, on avait dessiné sur le sol, à l'aide de petits cailloux blancs pris dans du stuc rouge, une grande corbeille sur fond réticulé et une inscription mentionnant Akakios (*ET V*, 362 ; voir sur ce personnage ci-après, d).

c) Au plan primitif s'adjoignirent des constructions secondaires : dans le prolongement de la nef de droite une petite sacristie (*diakonikon*) avec une abside à l'Est ; au Nord, une annexe rectangulaire dans l'axe de la nef de gauche.

d) L'aménagement le plus original — un *martirium* — apparaît au Nord-Ouest ; une porte ouverte dans le petit côté Nord du *narthex* conduisait dans une pièce carrée. Sur le sol, une mosaïque inscrite, trouvée fort ruinée, nommait les dignitaires religieux responsables de cette construction (*ET V*, 361). Au-dessous était aménagée une crypte à trois cellules oblongues (2 m. × 0 m. 80), orientées Est-Ouest, ouvertes à l'Ouest sur un vestibule. Les inscriptions peintes au chevet de ces trois cellules, de part et d'autre de croix latines, ont révélé qu'il s'agissait de tombeaux (ou reliquaires) ; les deux chambres latérales étaient consacrées à deux dignitaires, dont une diaconesse, enterrés *ad sanctos* ; celle du centre

au martyr Akakios (AKAKIOT MAPPYPOΣ, *ET* V, 363), en qui l'on pourrait reconnaître (selon Ch. Delvoye) Akakios, soldat cappadocien, décapité en 303 à Constantinople : selon une chronique, il avait été d'abord enseveli à Constantinople même, jusqu'à ce que des bouleversements politiques eussent amené la profanation de son tombeau ; ses reliques furent alors dispersées entre diverses basiliques.

Autour de la basilique, un cimetière s'étendait sur toute la partie Nord-Ouest de l'agora.

3. Le quartier romain au Sud-Est de l'agora rue à exèdre et Odéon

Au Sud-Est de l'agora passe la **grande rue** qui constituait l'axe principal de la cité. Elle reliait le centre de la ville et le passage des Théores (ci-après, p. 37) à la région de l'Héracleion vers le Sud-Ouest. Dans la partie proche de l'agora, au Sud, la chaussée revêtue d'un dallage de marbre, longée par un égout, a été dégagée sur une cinquantaine de mètres.

En bordure de la rue au Sud-Est se dresse l'**exèdre** qu'au 1^{er} siècle ap. J.-C. le Thasien Tibérios Clandios Cadmos demanda à un sculpteur local, Limendas, fils de Charopinos, de décorer avec les statues des membres de sa famille. Il subsiste, au-dessus d'un socle à trois degrés, le mur semi-circulaire inscrit, couronné d'un entablement ionique à frise de guirlandes et de bucranes, sur lequel étaient installées les statues.

Au Sud-Ouest on aménagea au 11^e siècle ap. J.-C. une **cour** (XIX), pavée de cent dalles de marbre aujourd'hui disparues, entourée d'un péristyle ionique à 20 colonnes (dimensions intérieures au stylobate : 13 m. 72 × 8 m. 90), directement accessible de la rue, à travers une colonnade ionique au Sud-Est (7 colonnes). Il reste des éléments importants de l'élévation : bases de colonnes, larmier-chéneau à denticules et têtes de lions gargouilles, architrave à bandeaux.

Non loin de la cour, au Sud-Est, on trouve un monument où l'on a reconnu un **Odéon** ou un petit théâtre (XX). Cet édifice de marbre (52 m. de façade), tourné vers le Nord-Ouest, conserve encore des caractères du théâtre grec avec son orchestra dont le tracé occupe les deux tiers d'un cercle (12 m. 92 de diamètre). D'autres caractères sont romains, tels le mur de soutènement auquel les gradins sont adossés, les couloirs intérieurs voûtés, les sièges des spectateurs séparés de l'orchestra. Six escaliers divisent l'ensemble des gradins en cinq travées où seules les trois premières rangées de sièges sont conservées. C'est au 11^e siècle ap. J.-C., à l'époque d'Hadrien, que fut édifiée cette construction, au moment où tout le quartier fut réorganisé.

4. Le passage des Théores (XXI)

La grande voie venant de l'Héracleion longe l'agora au Sud-Est en arrière d'un complexe de magasins et de boutiques dont le plan dessine un quadrillage régulier. Elle aboutissait à une zone plus dégagée, à laquelle, à l'époque romaine, on avait accès depuis l'agora par des portes ouvertes aux extrémités des portiques V et VIII. La rue continuait ensuite vers la partie orientale de la cité, mais elle franchissait d'abord un passage monumental, installé dès le début du ve siècle (vers 470), passage dont l'importance paraît avoir été exceptionnelle.

Deux murs de marbre le bordaient de chaque côté sur une longueur de 11 m. ; soigneusement appareillés en carreaux répartis en assises de hauteur décroissante, ils étaient terminés à chaque extrémité par un pilastre : le mur de l'Est servait de soutènement à la terrasse qui dominait de ce côté le passage, tandis que celui de l'Ouest séparait la rue d'un ensemble de bâtiments et de boutiques.

On avait inséré dans chaque paroi de magnifiques reliefs que le voyageur français Emm. Miller découvrit en 1863 et transporta au Musée du Louvre. La plus grande plaque sculptée, dite d'Apollon et des Nymphes, occupait le milieu du mur Ouest (fig. 12). A gauche Apollon, en longue tunique et manteau, vu de face et tenant dans sa main gauche une lyre, est couronné par une suivante ; de l'autre côté de la niche qui occupe le centre de la plaque, trois Nymphes apportent au dieu des offrandes, banderoles et fruits. Au-dessus de la niche, une inscription définit le rituel du culte :

« Aux Nymphes et à Apollon Nymphégète sacrifie mâle ou femelle à ton gré. Il n'est permis de sacrifier ni brebis ni porc. On ne chante pas le péan » (IG XII 8, 358).

La disposition du mur Est était différente : un large renfoncement central contenait un autel de plan en Π . De part et d'autre de ce renfoncement, sur la face du mur deux plaques sculptées se faisaient pendant (fig. 104) : sur celle de gauche, les Charites élèvent dans leurs mains des offrandes, couronnes et fruits ; sur celle de droite, précédant une jeune femme qui tient une couronne, s'avance Hermès. Vêtu d'un court manteau et coiffé d'un bonnet pointu, le caducée dans la main gauche, il invite du bras droit tendu à sacrifier sur l'autel. Une inscription précise :

« Aux Charites il n'est permis de sacrifier ni chèvre ni porc » (IG XII 8, 358).



Fig. 12. — Passage des Théores : relief d'Apollon et des Nymphes.

Encore imprégnés d'archaïsme, Apollon et Hermès ont pourtant des mouvements plus libres que les silhouettes toujours hiératiques des Nymphes et des Charites. L'atmosphère de silencieuse ferveur qui naît du rythme calme des attitudes, la grâce à la fois naïve et raffinée de ces figures, l'exécution caressée du relief égalent ces œuvres aux meilleures créations de la sculpture grecque de l'époque.

Dans la rue, à gauche du renforcement, un autre autel est aujourd'hui recouvert de terre (le niveau visible est celui de l'époque romaine tardive) : c'est un petit foyer rectangulaire, entouré de plaques de marbre, intérieurement doublé de gneiss, qui fut trouvé rempli de cendres. Un troisième autel, de plan en Π , était tout proche de l'extrémité Nord du mur Est. Une dédicace gravée, aujourd'hui au Musée, fut trouvée en place à gauche de la fondation de l'autel ; elle nous apprend qu'on y honorait Athéna Propylaia. Des offrandes étaient jadis rangées le long du mur Est ; l'une d'elles était dédiée à Hestia par les magistrats « apologues » (voir p. 165).

A la fin du IV^e siècle, on recopia sur les murs du passage un catalogue récapitulatif des « théores » thasiens (voir p. 165) ; les noms de ces magistrats étaient groupés par triades correspondant aux collèges annuels, et le début de la liste mentionne des personnages qui avaient été en charge aux tout premiers temps de la cité. Ce catalogue fut ensuite régulièrement tenu à jour jusqu'à l'époque romaine impériale.

En bordure et au Nord-Est de l'espace dégagé sur lequel débouche à l'Est le passage des Théores, s'ouvre un **puits public** rectangulaire (5 m. 70 \times 1 m. 80) aux parois de gneiss et de marbre, profond de plusieurs mètres. Dans la partie basse, trois grosses poutres de gneiss forment entretoises. Autour du puits, un massif de fondation assez large et des degrés de gneiss suggèrent un aménagement monumental.

5. Artémision

Le sanctuaire d'Artémis, mentionné déjà comme « Artémision » dans le recueil des *Épidémies* d'Hippocrate (III, 102), qui soigna des malades à Thasos au V^e siècle av. J.-C. (voir ci-dessus, p. 4), occupe une terrasse artificielle sur un terrain montant, dominant l'angle Est de l'agora, à une cinquantaine de mètres au-dessus du « passage des Théores ». Les édifices ont subi de graves dommages : l'éboulement des murs de soutènement et l'érosion ont emporté une grande partie du remblai de la terrasse dans la région creuse en contrebas, et les niveaux d'occupation antique ont presque partout disparu.

Sur le site, le visiteur distingue pourtant le schéma général d'une

enceinte sacrée : le péribole, dans son état hellénistique, dessinait en plan un carré de 33 m. de côté (100 pieds) ; assez bien conservé au Nord-Est, où ont subsisté en place plusieurs assises de carreaux de marbre à surface épannelée, le mur de cet enclos a beaucoup souffert ailleurs ; dans la partie centrale, du côté Nord-Ouest, il a même été arraché jusqu'aux fondations. L'entrée du sanctuaire est difficile à situer ; une inscription nous apprend en tout cas que l'on construisit au 1^{er} siècle av. J.-C. des **propylées** monumentaux. « ...Attendu qu'Épiè a maintenant l'intention de construire le propylée de l'Artémision à ses frais, avec des colonnes de marbre, des enlèvements, des portes, — car dans l'état actuel certaines ouvertures sont murées, d'autres sont dépourvues de vantaux —, plaise au conseil et au peuple qu'Épiè, fille de Dionysos, soit louée pour son mérite, sa vertu et sa générosité envers la cité, et qu'après avoir construit le propylée elle y inscrive : Épiè, fille de Dionysios, a dédié la restauration et la construction du propylée à Artémis Eileithyie et au peuple » (BCH 1959, p. 363).

Au centre de la terrasse, un mur en lourdes assises régulières remonte au début du VI^e siècle ; c'est le seul vestige architectural d'époque ancienne : un peu plus haut, des traces dans le rocher, de date incertaine, marquent l'implantation d'édifices entièrement disparus (temple ou autel ?).

La région Sud-Est est celle où l'on rencontre les restes les plus remarquables. Le péribole y a été remanié au II^e siècle av. J.-C. : le mur a été abattu, et reconstruit, avec les matériaux anciens, un peu plus à l'Est, tout contre le rocher abrupt, de manière à dégager l'espace nécessaire à l'installation d'un groupe de bases alignées. Ces bases portaient des statues honorifiques en marbre, portraits de Thasiennes appartenant aux familles des notables ; des inscriptions disaient leurs mérites en termes conventionnels. La série de ces sculptures, retrouvée en 1909, a été transportée au Musée d'Istanbul. Sur l'un des socles (aujourd'hui à Istanbul), on lit la signature du sculpteur rhodien Philiscos (*IG XII Suppl.*, 383, début du 1^{er} s. av. J.-C.), qui eut assez de notoriété pour être mentionné par Pline. Sur le site, on verra la base de Cléopatra, fille d'Antiochus (*IG XII Suppl.*, 384), dont la statue est conservée à Istanbul (III^e siècle ap. J.-C.).

Les fouilles menées de 1957 à 1960 ont découvert dans les remblais profonds du sanctuaire et de ses abords plusieurs dépôts contenant des résidus sacrificiels et des objets votifs brisés ou déclassés, archaïques pour la plupart : vases et plats, dont les plus anciens remontent à la première moitié du VII^e siècle av. J.-C. (voir p. 156) ; figurines de terre cuite représentant le plus souvent une déesse matronale, assise ou debout, portant le diadème ou une haute coiffure cylindrique ; objets précieux de bronze, d'or et d'ivoire (au Musée, voir p. 162).

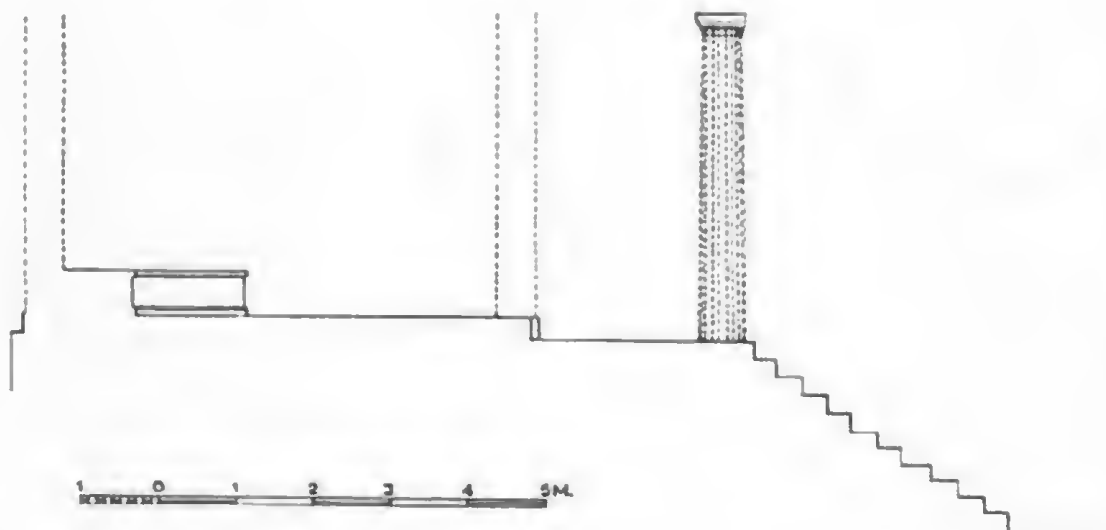
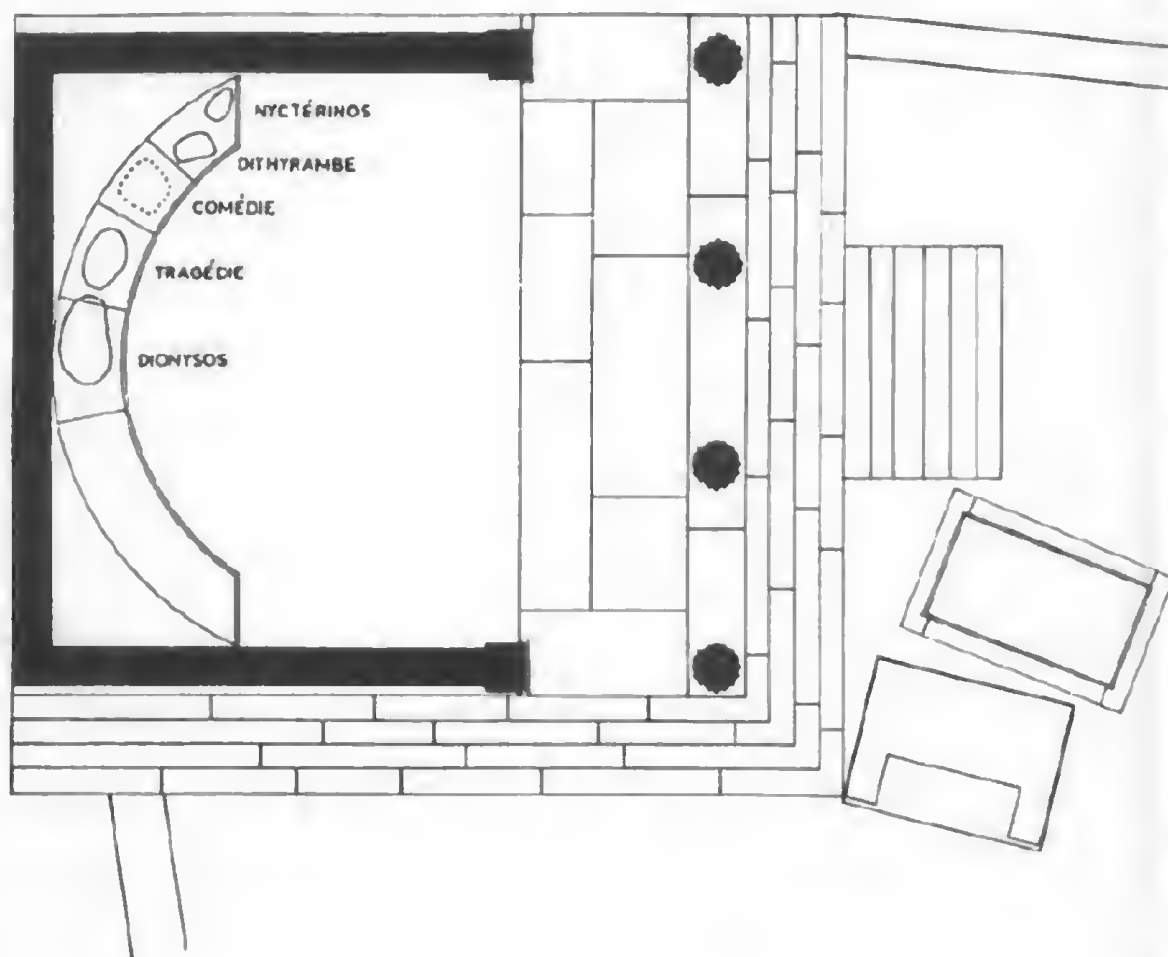


Fig. 13. — Monument chorégique du Dionysion : plan restitué et coupo axiale.

6. Dionysion. Fig. 11.

A une centaine de mètres au Nord du « passage des Théores », on rencontre le sanctuaire de Dionysos (le Dionysion d'Hippocrate, II, 666). Une partie de la région Nord-Est seulement en est visible.

Les sondages pratiqués au cours de diverses campagnes, aujourd'hui remblayés, ont fait connaître le plan général de l'enceinte, et l'emplacement de deux entrées au moins, au Nord-Ouest et à l'Ouest. Le péribole, en assises régulières de blocs de marbre, semble avoir été construit au IV^e siècle av. J.-C. Le temple consacré au dieu doit avoir été installé dans la partie occidentale du sanctuaire qui, occupée par des constructions modernes, n'a pas encore été explorée.

La région la mieux connue est celle du Nord-Est. On y a retrouvé deux monuments importants érigés pour commémorer, au III^e siècle av. J.-C., des concours dramatiques auxquels présidait Dionysos, maître du théâtre.

a) La fondation de l'un de ces monuments est aujourd'hui remblayée : deux statues qui lui appartenaient (Dionysos et Muse) sont conservées au Musée (voir p. 133 et fig. 71).

b) **Le monument de l'angle Nord-Est**, le mieux préservé, est resté visible. La pente du terrain a amené les constructeurs à exhausser l'édifice sur un podium élevé, et à établir en façade un escalier d'accès. La crépis à quatre degrés couronnant ce socle n'existait qu'en façade et au Nord-Ouest. Le bâtiment que supportait ce soubassement s'ouvrait en façade par un porche de quatre colonnes doriques (voir le plan restitué, fig. 13) ; en arrière de cette colonnade, devant un mur de fond en Π , il abritait, sur une base dessinant en plan un arc de cercle, l'image de Dionysos plus grand que nature, entourée de huit statues plus petites. Nous connaissons le demi-choeur de droite, avec les représentations allégoriques — désignées par des inscriptions — de la Tragédie, de la Comédie, du Dithyrambe et de la Sérénade nocturne (*Nyctérimos*). La tête du Dionysos, chef-d'œuvre de la collection hellénistique thasienne (fig. 69), la statue sans tête de la Comédie (fig. 70) et sa base inscrite, le masque pathétique qui était l'attribut de la Tragédie, sont conservés au Musée (voir p. 133).

L'asymétrie de la crépis se comprend par la position du bâtiment dans le sanctuaire : les degrés n'existent que sur les côtés visibles de l'intérieur. Le mur d'enceinte vient en effet aboutir au Sud à droite de la façade ; il butait au Nord sur le flanc de l'édifice à 9 m. de la façade antérieure du socle.

Seul le manque de place a fait établir ainsi ce monument : on n'a point voulu au moment de sa construction toucher aux **deux autels** qui appa-

raissent à gauche de l'escalier : *a*) Le plus ancien, fait de quatre dalles de marbre doublées de gneiss, était un foyer creux où l'on sacrifiait à Agathos Daimôn (inscription du ^{iv}^e siècle av. J.-C. à l'angle Ouest), où il était interdit d'invoquer la Bonne Fortune (Agathé Tyché) ; il pourrait remonter à l'époque archaïque ; *b*) A la fin du ^v^e ou au ^{iv}^e siècle, on a édifié tout auprès un autel à table construit en carreaux de marbre ; l'espace où se tenait le sacrificateur y est limité par deux pieds-droits en saillie (type d'autel dit *in antis* ; voir p. 104).

7. Le sanctuaire de Poseidon. Fig. 14.

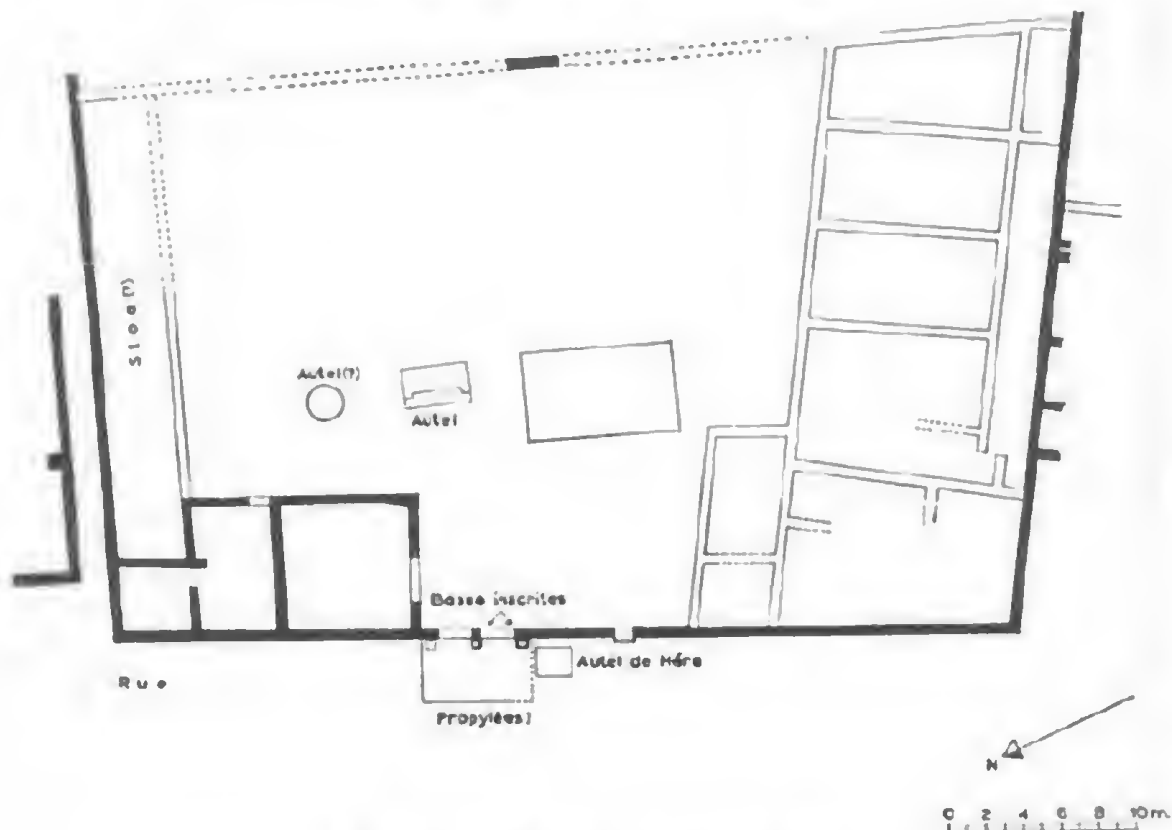
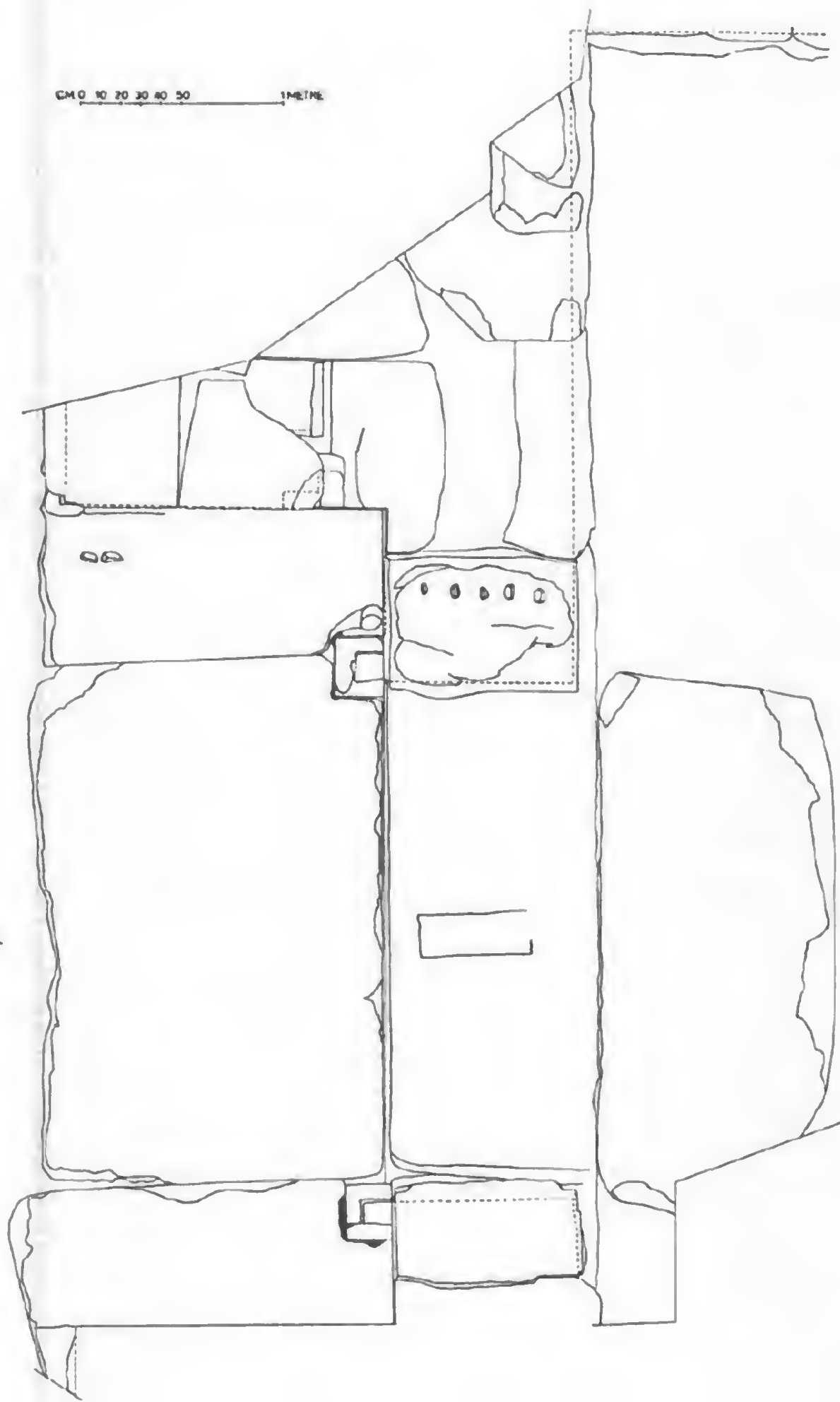


Fig. 14. — Plan restitué du Posideion.

Au Nord du Dionysion a été dégagée l'enceinte, en bel appareil régulier d'époque classique, d'un sanctuaire auquel on accède aujourd'hui par une ruelle entre les jardins. Au pied de la pente rocheuse, c'est un quadrilatère irrégulier de 48 m. 50 sur 33 m. Une entrée monumentale à deux baies s'ouvrait à l'Ouest vers le port, sur une place libre. Deux bases encadrant la baie droite rappellent une double consécration de Xénophanès, fils de Myllos, à Poseidon maître du sanctuaire (^{iv}^e siècle av. J.-C. *IG XII Suppl.*, 432).



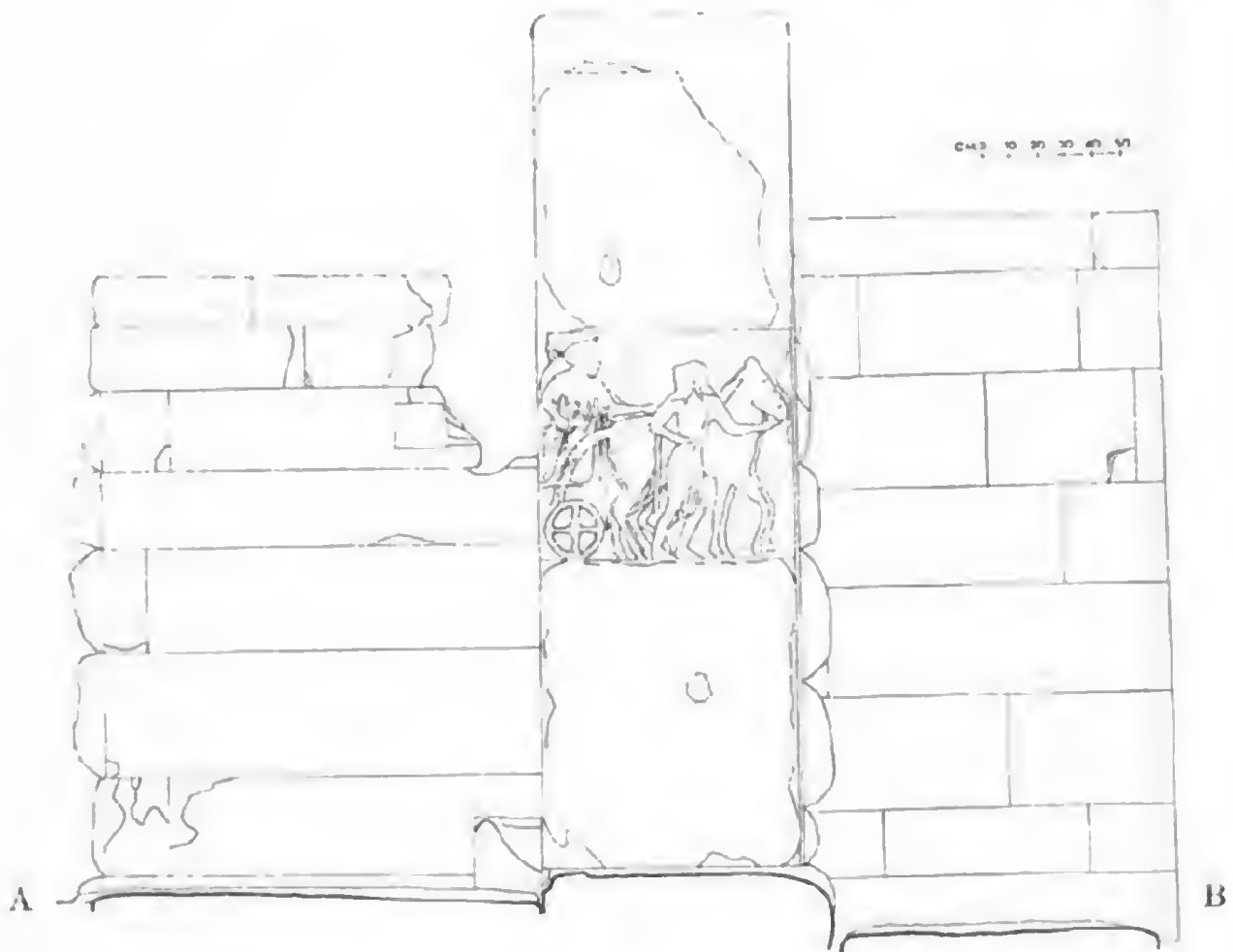


Fig. 15. — Porte au char : a (page de gauche) plan
b (ci-dessus coupe dans l'axe du seuil et élévation du pilier sculpté.

A l'intérieur, dans la cour centrale, trois édifices se succèdent du Nord au Sud : *a*) Un **autel circulaire** que complète à l'Ouest une plaque de gneiss, *prothysis* où se tenait le sacrificateur (voir p. 000) ; *b*) Quelques mètres plus au Sud, un **autel de plan en Π** , de 3 m. 40 sur 2 m. 10 (autel à *prothysis in antis* ; voir p. 104) ; *c*) Une troisième construction, rectangulaire (8 m. \times 4 m. 90) pourrait avoir porté une petite chapelle.

Sur le pourtour, des édifices annexes étaient adossés au mur d'enceinte : un portique occupait le côté Nord et trois chambres lui faisaient suite, en retour d'angle à l'Ouest. Au Sud, six pièces accolées s'ouvraient sur la cour. Une inscription d'époque hellénistique atteste l'existence d'une association de Pésidoniastes qui célébraient des banquets en commun : l'une de ces pièces leur servait sans doute de lieu de réunion.

Pésidon n'était pas honoré seul dans le sanctuaire. On a en effet découvert dans la fouille une statuette représentant une divinité féminine assise sur un dauphin, Aphrodite Pélagia ou Amphitrite (voir p. 133 et fig. 73). Enfin, à droite de l'entrée principale, à l'extérieur, a été mis au jour un autel à *prothysis in antis* ; sur la corniche, une inscription interdisait de sacrifier la chèvre à « *Hèrè Épilimèniè* » (IG XII Suppl., 409).

8. La porte de la déesse au char. Fig. 15.

Le visiteur, revenu vers la mer, se dirige au Nord, suivant le chemin qui conduit à la pointe d'Évraïocastro ; il longe ainsi le tracé du rempart ancien dont les assises affleurent çà et là. A très peu de distance du port, on rencontre une porte antique bien conservée, à gauche et en contrebas de la chaussée moderne.

Coupant le rempart massif, aux lourdes assises de marbre, la porte s'ouvre vers le Nord-Ouest, en un point situé entre les deux ports antiques, tout près de l'endroit où se détache de l'enceinte de la ville proprement dite le mur qui défendait au Nord le port fermé. Le système de fermeture est bien conservé : on observe dans l'embrasure le logement des barres transversales qui immobilisaient les vantaux. Seul manque le linteau ; mais les montants monolithiques de marbre sont restés entiers.

Le montant de droite en entrant, haut de 3 m. 07 au-dessus du seuil, porte un relief sculpté, contemporain de la construction du rempart (début du ^{ve} siècle). On peut encore apprécier, en dépit de l'usure de la surface et de la destruction des visages, l'excellente qualité et le charme de l'œuvre. Une déesse, montée sur un char tiré par un attelage à deux chevaux, sort de la ville. Jeune, coiffée en « queue de cheval », elle est

vêtue du *chiton* et de l'*himation* à plis verticaux — vêtements ioniens traditionnels ; le bras gauche, tendu en avant, tient les rênes. Au flanc des chevaux marche un personnage masculin, barbu, portant tunique ; il conduit les bêtes dont il tient la bride. Il s'agit sans doute du dieu Hermès, guidant le char d'Artémis.

9. La porte d'Hermès et des Charites.

A 150 m. de la porte de la déesse au char, on parvient, en suivant la ligne du rempart vers le Nord, à une région où les fouilles ont dégagé tout un quartier d'habitation en arrière du mur de la cité.

Le rempart était longé, sur son côté interne, par une rue où l'on peut descendre pour voir le parement tourné vers l'intérieur de la ville, dégagé sur une trentaine de mètres, avec de lourds blocs à bossage, où sont parfois gravées des marques de tâcherons.

A l'Est, un escalier de gneiss donnait accès au chemin de ronde. Dans l'axe des rues qui délimitent à l'Ouest et à l'Est l'îlot d'habitation III, s'ouvrent deux passages, à embrasure ogivale, pour l'évacuation des eaux à travers le rempart. L'ogive est complète dans le passage Ouest, dont l'intérieur est cependant couvert par des plaques horizontales de gneiss ; elle est tronquée à l'Est par un linteau. Ces ouvertures étaient, pour des raisons de sécurité, barrées par des grilles, dont les trous d'ancrage restent visibles.

La porte de ville ouverte dans ce secteur eut deux états, dont deux seuils successifs marquent les niveaux. Au premier état (1^{re} moitié du v^e siècle) appartient le relief qui a subsisté sur le montant de gauche, visible en dépit d'un martelage. On distingue, à droite, un personnage masculin nu, portant seulement sur les épaules un manteau dont les pans retombent de part et d'autre du corps ; il marche vers l'intérieur de la ville, jambe droite en avant, pieds à plat sur le sol ; il semble se retourner vers trois figures féminines drapées, qui le suivent d'un mouvement plus posé (les deux premières silhouettes sont nettes ; la deuxième, de la main droite, relève les plis de son vêtement ; la troisième est à peine visible). On reconnaîtra dans cette procession divine Hermès précédant ses compagnes les Charites (cf. le relief du passage des Théores, fig. 104, et le relief du Musée, fig. 105). — Au cours du iv^e siècle av. J.-C., le niveau du passage fut relevé, le seuil primitif enterré et les jambages replacés à un niveau supérieur sur le senil de marbre actuel.

10. Le quartier d'habitation Nord.

Immédiatement en arrière du rempart, au pied de la pente dominée par le théâtre, dont les gradins se devinent parmi les pins, s'étend le quartier de maisons antiques traditionnellement appelé, du nom de l'ancien propriétaire, le « champ Dimitriadis ». L'occupation humaine a persisté dans cette zone pendant dix siècles environ, de la haute époque archaïque à l'époque romaine tardive, et les constructions se sont superposées, enchevêtrées, les fondations les plus récentes détruisant souvent les vestiges les plus anciens. Le plan de l'ensemble seul est net, car les limites extérieures des îlots se sont maintenues identiques au cours des âges ; mais les cloisons et les divisions internes ont maintes fois été remaniées, ce qui explique l'aspect complexe des ruines.

On distingue, dans l'état actuel de la fouille, quatre *insulae* irrégulières, riveraines de la rue du Poseidonion et de la rue du Théâtre qui se coupent à angle à peu près droit au cœur de la zone explorée. A l'Ouest, les *insulae* III et IV sont bordées par une voie longeant intérieurement le mur de la ville (rue du Rempart), encore ensevelie sous le chemin moderne qui conduit vers Évraïocastro. Au Nord, les *insulae* II et III sont limitées par une rue qui débouche obliquement sur la rue du Rempart ; c'est l'existence de cette artère importante qui explique que l'on ait aménagé à cet endroit, dans la muraille de la ville, une porte assurant la communication avec le port ouvert.

L'intérêt du site est de montrer, sur une aire assez considérable, un bel et rare exemple d'implantation urbaine archaïque. Du VIII^e au V^e siècle av. J.-C., on y suit l'histoire du quartier et son développement progressif vers la mer. A la fin du VIII^e siècle, à l'Est de la zone fouillée, existait un habitat primitif : on a retrouvé les restes de maisons rudimentaires au toit de roseaux recouverts d'argile, qu'accompagnaient les fragments d'une céramique se rattachant à une civilisation non ouverte encore aux courants venus du Sud (voir p. 156). L'implantation urbaine véritable, avec quadrillage régulier, remonte dans les *insulae* I et II au VI^e siècle : l'appareil caractéristique de cette époque est la construction « polygonale », en carreaux de blocs de marbre irrégulièrement découpés, d'une solidité admirable et d'un bel effet décoratif. Les murs polygonaux forment le socle des constructions situées à l'Est de la rue du Poseidonion.

Au début du V^e siècle on procéda à un remaniement de toute la région. C'est l'époque où fut construit le rempart : toute la zone en arrière du nouveau mur de ville fut exhaussée en remblayant avec du sable et du gravier ;

ce remblai mêlé de tessons archaïques est accumulé sur une épaisseur de 1 à 2 m. Le sol des compartiments anciens fut ainsi surélevé, ce qui explique la conservation exceptionnelle des fondations ; dans les espaces nouveaux ainsi aménagés furent édifiés les *insulae* III et IV, où l'on ne rencontre plus, les modes de construction ayant changé, aucun appareil « polygonal ».

Dans les couches supérieures les fouilles ont rencontré des installations hellénistiques et romaines ; certaines ont été détruites après étude, d'autres ont été conservées comme témoins : on voit ainsi des cours dallées à péristyle, d'époque romaine impériale ; et même des vestiges de maisons qui peuvent dater du IV^e ou du V^e siècle ap. J.-C.

12. Pointe d'Évraïocastro et fortification Nord-Est.

Au delà de la porte d'Hermès, le chemin moderne est établi sur le rempart. A la pointe d'Evraïocastro, on parvient à un angle de l'enceinte, point fortifié d'un bastion et de reilans, à l'endroit où le rempart se détourne vers l'Est et remonte vers l'acropole, suivant la ligne de crête. Un épi détaché du mur de ville s'avancait à l'Ouest dans la mer, limitant le **port ouvert** (11), s'élargissant à son extrémité en une tour semi-circulaire.

Hors de la fortification, vers le cap, une terrasse portait une **église paléochrétienne** ; dans la nef centrale de celle-ci a été construite la petite chapelle moderne des Saints Apôtres. La basilique, du V^e ou peut-être du VI^e siècle, comporte un narthex, dallé surtout de marbres antiques remployés, et trois nefs ; une salle carrée et un baptistère rond, contemporains de la basilique, encadrent le narthex, dont deux grandes tombes occupent l'extrémité Nord-Est ; à l'époque byzantine tardive, après la destruction de l'église, on installa une tombe dans le baptistère. Tout autour de l'édifice, un cimetière des V^e et VI^e siècles occupait tout l'espace disponible (40 tombes ont été fouillées).

L'église paléochrétienne n'avait fait que prendre la place d'un **sanctuaire antique**, installé sur une plate-forme rocheuse prolongée par une terrasse artificielle. Le mur de soutènement de cette terrasse, dégagé par la fouille, domine la mer ; il est conservé sur près de trois mètres de haut en son milieu, et son épaisseur atteint deux mètres ; son parement extérieur, en gros blocs de gneiss, ressemble de près à l'un des murs de soutènement de l'acropole ; il date de la fin du VI^e siècle, et fut surélevé vers le milieu du V^e. Aucune fondation contemporaine ne subsiste sur la terrasse ; des antéfixes archaïques (décor floral, Chimère, voir p. 101) témoignent pourtant de l'existence de bâtiments au VI^e siècle.

On a retrouvé dans le remblai de la terrasse et dans les débris accumulés au-dessous du grand mur de soutènement de nombreuses offrandes, essentiellement des figurines de terre cuite, et des inscriptions qui attestent qu'un culte était rendu à Zeus, Athéna, Artémis, les Nymphes et Coré (voir p. 171), par des groupes civiques qui doivent être les *patrai* thasiennes (cf. p. 165). Le remblai contenait aussi, mêlés à la pierraille, un grand nombre de *kernoi* annulaires (cf. p. 171).

Dans la première moitié du III^e siècle, le sanctuaire fut agrandi au Sud pour l'installation d'un bâtiment encore partiellement conservé. Un **portique** fut adossé au rocher, avec, en façade, une colonnade légère ouvrant vers la mer ; en subsistent le mur de fond et l'un des murs latéraux, en carreaux de gneiss et de marbre, et la fondation de gneiss qui portait le stylobate. À l'intérieur, une banquette court le long des murs. Il faut attribuer à ce portique les éléments, retrouvés dans la fouille, d'un toit à grandes antéfixes (palmettes et volutes encadrant une tête d'Athéna casquée, voir p. 101).

Au-dessus d'Évraïocastro, il est aisé de suivre, en montant vers l'acropole, le tracé du rempart, assez bien conservé en élévation. On peut juger de la construction du mur, élevé à l'extérieur en belles assises de marbre à parement piqueté, et à l'intérieur en longs blocs de gneiss ; dans les parties basses, quelques beaux vestiges d'appareil « polygonal » à joints courbes.

On arrive ainsi au niveau du théâtre.

13. Le Théâtre. Plan fig. 17.

Le théâtre, installé dans une dépression naturelle de la colline, adossé au rempart, ouvre à l'Ouest ses gradins aujourd'hui ombragés de pins. Il existait sûrement dès le V^e siècle, comme Hippocrate en témoigne (II, 660). Une fondation (aujourd'hui remblayée) retrouvée sous la scène correspond seule à cet état ancien. De cette période date l'activité de l'acteur et auteur comique thasien Hégémon, considéré par Aristote comme l'inventeur du genre parodique (*Poétique*, 1448 a 12).

Au début du III^e siècle av. J.-C. fut édifié un bâtiment de scène à façade de marbre. Le *proskénion* fut alors dédié à Dionysos par le Thasien Lysistratos, fils de Codis (*IG XII Suppl.*, 399) : douze colonnettes doriques, entre deux pilastres, surmontées d'une frise à métopes lisses et d'un larmier à mutules, supportaient la longue plate-forme de bois du *logeion* (voir l'élévation restituée fig. 19). Ces colonnettes étaient

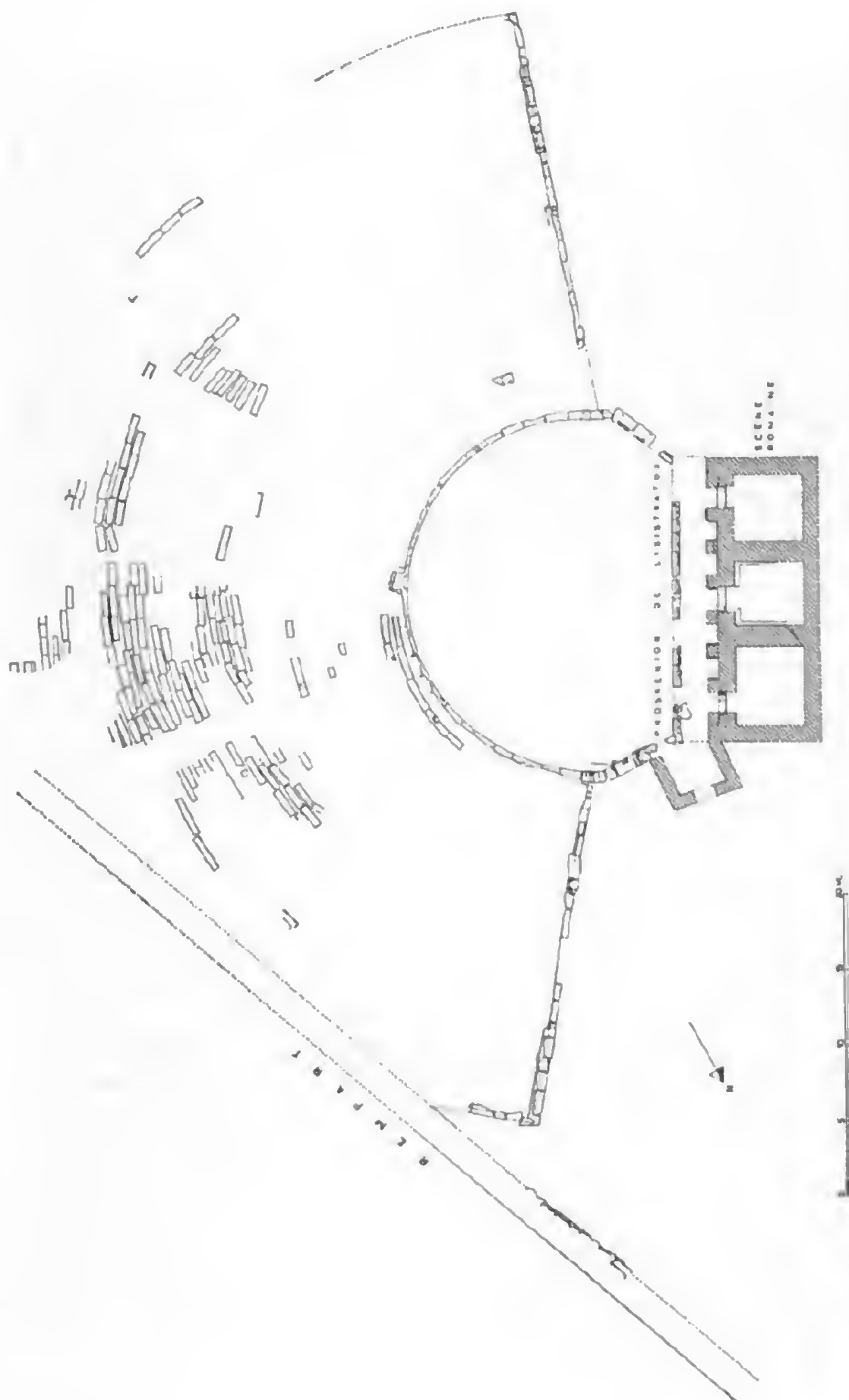


Fig. 17. — Plan du théâtre, état actuel (1 : 500°).



Fig. 18. — Proskénion du théâtre : fragment de frise au Musée d'Istanbul.

cannelées seulement aux trois-quarts et portaient des feuillures pour l'insertion de *pinakes* (panneaux revêtus d'un décor peint). Une colonnette entière et un fragment sont sur place. A l'étage régnait un ordre dorique plus petit, dont il reste d'assez nombreux fragments : meneaux, architraves, chapiteaux, éléments de frise à métopes lisses, larmiers. A cette époque se place un épanouissement de l'activité théâtrale : c'est le moment où l'on consacre dans le Dionysion les monuments qui célébraient les victoires scéniques (voir p. 42). Pour les fêtes (Dionysia, Chorea, voir p. 167) venaient des artistes étrangers comme Aristôn de Milet, joueur de flûte.

On ignore l'aspect que présentaient l'*orchestra* et les gradins à l'époque classique. Dans l'état actuel, le *koilon*, qui fut installé à l'époque romaine, occupe en plan un peu moins d'un demi-cercle, fait exceptionnel. Les murs de soutènement des *parodoi*, dissymétriques et convergents, sont faits d'un parement de blocs de marbre cachant un massif de maçonnerie (moellons noyés dans le mortier) et disposés en assises régulières où alternent les rangées hautes et les rangées basses. Les gradins sont composés de blocs réguliers non profilés sauf dans la partie inférieure du *koilon* ; on ne relève aucune trace d'un promenoir (*diazôma*) ; trois escaliers rayonnants, dont un axial, divisent l'ensemble en quatre travées (*kerkides*). Beaucoup de sièges portent les noms des personnages ou des familles dont les places étaient réservées.

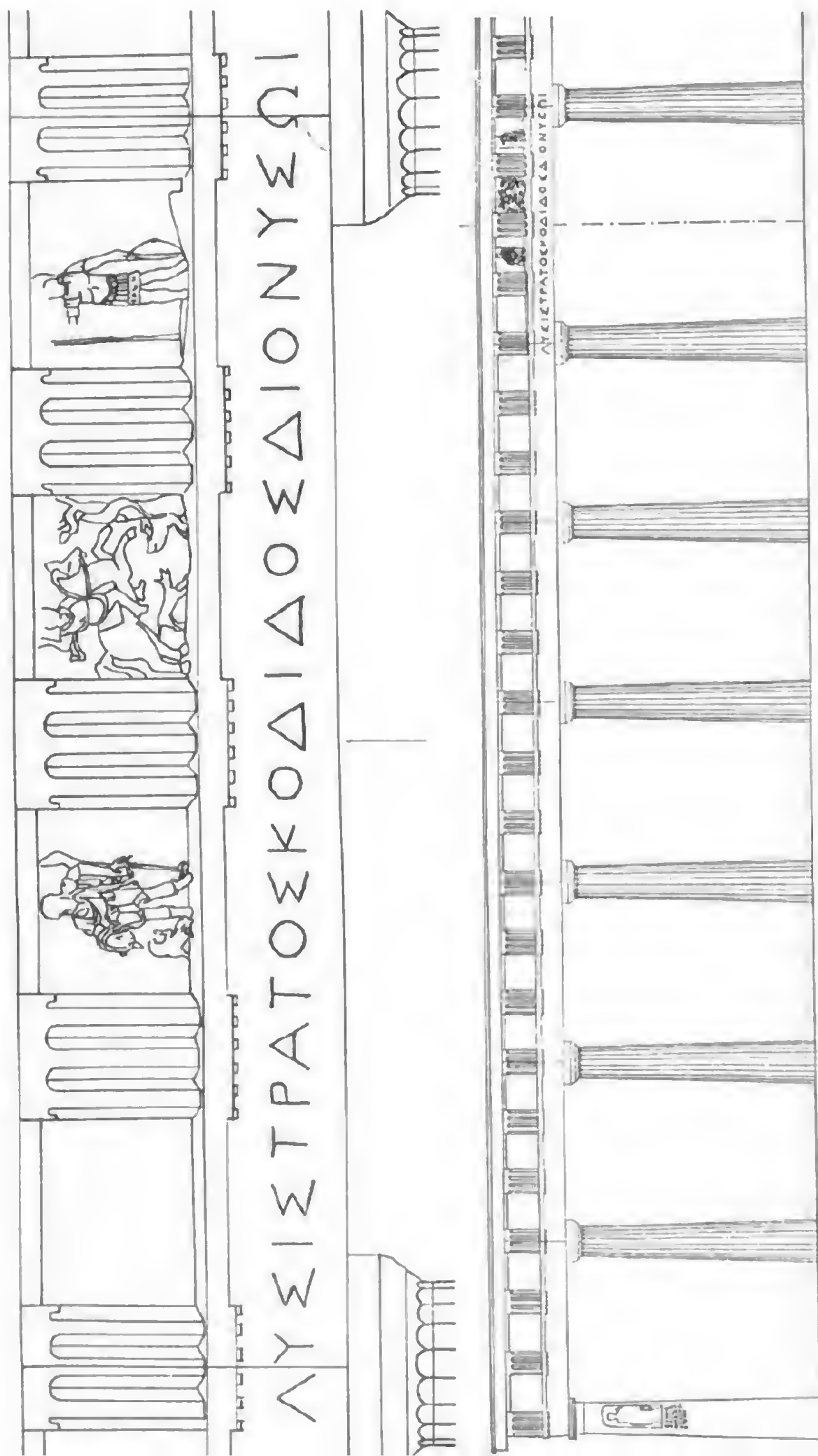


Fig. 19. — Proskénion du théâtre : *a* détail de la partie centrale de la frise avec dédicace *IG* XII *Suppl.*, 399 (1 : 10^e).
b dessin d'élévation restituée; à gauche, sur le pilastre dédicace *IG* XII 8, 371.

Dès le premier siècle ap. J.-C., le théâtre fut utilisé pour les chasses (*venationes*) et les combats de gladiateurs. Les grands prêtres du culte impérial entretenaient des *familiae* de combattants professionnels : mirmillons, rétiaires, *essarii* ; on allait jusqu'à faire s'affronter des couples de cavaliers (*BCH* 1962, p. 606). L'*orchestra* fut transformée en arène par l'installation de lourdes portes obstruant les *parodoi* ; on en voit encore les seuils. A la fin du III^e siècle ap. J.-C., pour isoler les spectateurs, Héragoras, fils d'Euphrillos, fit élever au pied des gradins une balustrade surmontée d'une grille ; certaines des hautes dalles de marbre de ce parapet ont été redressées sur la fondation ; chacune porte quelques lettres de la dédicace monumentale, en caractères romains maniérés (on comparera avec la dédicace de l'Arc de Caracalla, p. 74). On tendait alors au-dessus des gradins un *velum* ; les traces d'accrochage des poteaux qui le soutenaient sont restées au revers des plaques du parapet.

A cette époque, le bâtiment de scène fut profondément transformé. La construction fut reprise : lourds moellons noyés dans le mortier, pilastres massifs de marbre. L'édifice classique fut partiellement détruit ; les éléments de l'ordre d'étage furent dispersés. Seul le *proskénion* demeura en place, après démontage et ravalement grossier. Dans la région centrale de la colonnade, au-dessus de l'ancienne dédicace, des métopes dont le champ était jusqu'alors resté muet furent sculptées. On y représenta les dieux alors en faveur (fig. 19 a) : Dionysos versant à sa panthère les dernières gouttes de vin d'un canthare (au Musée, inv. 68), Héros thrace à cheval, Arès casqué et cuirassé (Musée d'Istanbul, fig. 18). Les pilastres qui terminaient à chaque extrémité la colonnade furent eux aussi ravalés : sur celui du Sud, à mi-hauteur, une représentation de Némésis fut sculptée aux frais d'Evhéméros, fils de Dionysios — un gladiateur sans doute — en accomplissement d'un vœu à la déesse redoutée (*IG* XII, 8, 371 ; au Musée, inv. 584). D'autres gladiateurs firent sculpter, sur les murs du bâtiment de scène, d'autres reliefs représentant encore Némésis : deux d'entre eux, découverts en 1887, sont conservés au Musée d'Istanbul.

14. L'acropole : le Pythion et le château génois. Fig. 20.

Aux yeux du visiteur quittant le théâtre les trois cimes de l'acropole se dessinent avec netteté. A l'Ouest culmine un escarpement de marbre d'où se détache une arête rocheuse qui s'abaisse vers l'agora. Étayée par une puissante muraille, la terrasse dénudée du sanctuaire d'Athéna occupe la cime médiane. Au sommet oriental s'aperçoivent, parmi des bouquets de pins, les ruines imposantes de la forteresse médiévale installée sur l'emplacement de l'antique Pythion.

Le chemin qui, à partir du théâtre, mène au **Pythion** par de rudes pentes suit à peu près le tracé du rempart, aujourd'hui presque complètement disparu. Il conduit à une longue plate-forme (85 m. × 35 m.), orientée sensiblement Nord-Sud, qui offrit aux architectes antiques, puis aux constructeurs byzantins un site privilégié, bastion naturel de la cité qu'elle domine et admirable poste de guet, à 137 m. au-dessus de la mer.

C'est là que les colons établirent le culte d'Apollon Pythien, ainsi qu'en témoignent les documents épigraphiques recueillis sur place. Du **sanctuaire antique** ruiné par les constructions médiévales subsistent seuls des marbres remployés dans la forteresse génoise et quelques murs de soutènement à l'Est : à l'angle Nord-Est, en contrebas de la fortification médiévale, mur de terrasse en gros blocs de marbre à bossage ; à hauteur de la chapelle, section construite en blocs de gneiss allongés d'où fut extrait, brisé en plusieurs morceaux, un grand couros criophore (voir Musée, p. 115 et fig. 51 à 53) qui y avait été inséré comme remploi ; au Sud-Est, muraille à carreaux de marbre.

La **citadelle médiévale** engloba ces vestiges dans des constructions assez amples, qui apparaissent sur les autres côtés de la plate-forme. L'état premier de ces fortifications fut sans doute l'œuvre d'ingénieurs byzantins : en effet, lorsqu'en 1259 Michel VIII Paléologue reconquit l'empire, la forteresse existait déjà. Elle fut ensuite hâtivement restaurée entre 1308 et 1318 par le condottiere génois Tedisio Zaccaria, soutenu par le Catalan Ramon Muntaner, qui raconte ainsi sa visite :

« Ce fut dans ce château de Thasos que j'arrivai et que je retrouvai le seigneur infant, avec quatre galères... Et incontinent il me livra le château et tout ce qu'il renfermait, et nous traita magnifiquement... Moi, de mon côté, je lui fis toutes sortes de présents, et lui fis don d'une barque armée de vingt-quatre rames, et lui laissai bien quarante hommes, qui consentirent à rester avec lui à sa solde... ».

Le château fut complété dans la première moitié du xve siècle par les Gattilusi (voir ci-dessus, p. 16).

A la première citadelle byzantine appartiennent les deux bastions du front Sud flanquant une entrée en chicane qui débouche sur une petite salle de garde entourée d'une banquette. Les constructeurs ont utilisé là de très nombreux marbres antiques (dalles et orthostates de grandes dimensions, deux inscriptions, ainsi qu'un beau relief à scène de banquet funéraire inséré dans le mur qui fait face au bastion situé à main droite en sortant). De l'époque des Gattilusi datent deux tours du front Ouest ainsi que les deux citernes et la chapelle à l'intérieur de la citadelle. La plus grande et la mieux conservée des deux **citernes**, au Nord de l'église, est

une construction à deux compartiments, avec toiture voûtée et revêtement intérieur de stuc rose. La **chapelle** (longueur totale 11 m.) est à nef unique avec abside semi-circulaire, percée d'une étroite fenêtre dans l'axe. Des fresques à personnages et ornements floraux, peints sur stuc, en ornaient les murs ; quelques débris en ont été retrouvés dans la fouille.

15. Le sanctuaire d'Athéna. Fig. 20.

Au delà de la citadelle le chemin traverse les ruines d'un village médiéval jusqu'au deuxième sommet de l'aéropole qui porte un sanctuaire antique. L'identification de ce sanctuaire est assurée par la découverte sur le site de fragments de vases portant des dédicaces inscrites au nom d'Athéna « maîtresse de la cité » (*Poliouchos*).

En venant du Pythion, on accédait au domaine d'Athéna par une **entrée monumentale** dont il ne reste qu'une ligne de fondations en façade, et une longue entaille dans le rocher, à l'arrière, pour le mur du fond. Ce propylon était destiné à rattraper, par une rampe munie d'escaliers, la dénivellation de près de 8 m. existant entre la voie venant du Pythion et la plate-forme du sanctuaire.

Celui-ci occupait en effet une vaste terrasse, naturelle au Sud, où affleure le rocher, artificiellement construite à l'Ouest et au Nord où, pour remédier à la brusque déclivité, on éleva deux puissants murs de soutènement aux assises isodomes, qui permirent de porter les dimensions de la terrasse à 51 m. d'Est en Ouest et à plus de 20 m. du Nord au Sud.

Les fouilles ont mis au jour les vestiges d'un **temple** ruiné jusqu'aux fondations. Celles-ci, en énormes blocs scellés aux angles par des crampons en double T, dessinent le plan de l'édifice : chambre centrale (*cella*) sans colonnade extérieure mais précédée d'un vestibule (*pronaos*) ouvrant à l'Ouest et adossée à un opisthodomé. A l'intérieur de la *cella* certains arasements du rocher peuvent correspondre à des emplacements de colonnes (double rangée?). Bon nombre d'éléments de l'élévation se trouvent sans doute réemployés dans le front Sud de la citadelle génoise.

L'**autel** doit être replacé non à l'Est où le bastion formé à cet endroit par le rempart ne laissait pas un dégagement suffisant, mais à l'Ouest, face à l'entrée, où l'esplanade rocheuse a été aplanie et où l'on voit, à même le roc, l'empreinte de fondations dessinant un angle droit.

Cet ensemble monumental, temple et terrasse, qui peut être daté du début du v^e siècle, avait succédé à un état plus ancien du sanctuaire (1^{re} moitié du vi^e siècle av. J.-C.). Il subsiste en effet, à l'intérieur de la *cella* du temple du v^e siècle et sur près de 16 m., une ligne de fondations

en petits blocs de marbre irréguliers, assez grossièrement appareillés, qui attestent l'existence d'un **temple archaïque**. Le toit de cet édifice, décoré d'antéfixes à beau décor polychrome de fleurs de lotus retrouvées dans la fouille, devait être supporté par des colonnes en bois prenant appui sur des supports cylindriques en marbre. En contrebas de l'angle Nord-Ouest du grand temple, de gros blocs soigneusement agencés marquent le coin d'une **terrasse primitive**. Le tracé de ce mur de soutènement qu'il faut mettre en rapport avec le premier édifice de culte a pu, grâce aux entailles pratiquées dans le roc pour ancrer les fondations, être suivi d'Ouest en Est parallèlement au long côté Nord du grand temple, avec un retour à angle droit vers le Sud.

Les objets les plus intéressants recueillis dans la fouille du sanctuaire ont été trouvés dans le remblai profond, à l'angle Nord-Ouest, en arrière du soutènement du ^ve siècle : parmi la terre et les blocs jetés là au moment de l'extension de la terrasse, on a rencontré des ex-votos archaïques, souvent fragmentaires, figurines de terre cuite, vases et plats votifs (fig. 2), antéfixes de l'ancien temple (au Musée, voir p. 101).

16. Le sanctuaire de Pan. Fig. 20.

Le chemin qui conduit du sanctuaire d'Athéna à la troisième cime de l'acropole longe d'abord une section du rempart qui présente un appareil très particulier, en boulistes et parpaings ; puis il passe devant le sanctuaire rupestre de Pan.

C'est le plus modeste de tous les sanctuaires thasiens, celui aussi qui dans les temps modernes a le plus attiré la curiosité des voyageurs. Le dieu ne se contentait pas des hommages qu'on lui rendait dans le Dionysion en même temps qu'à son maître Dionysos (*IG XII Suppl.*, 429). Sur l'acropole même les bergers honoraient le protecteur de leurs troupeaux, et les soldats de la garde (*phrouroi*) conjuraient par leurs offrandes le dieu de la terreur panique. Là, dans le flanc de la paroi rochense, on entailla une petite grotte artificielle, simple niche semi-circulaire creusée sur le rocher oblique et décorée d'un bas-relief incisé dans le cadre d'un fronton. Au centre, le chèvre-pied cornu, nonchalamment accoudé, souffle dans sa syrinx, tandis qu'à gauche trois chèvres prêtent l'oreille. Deux boucs, dressés sur leurs pattes postérieures et affrontés de part et d'autre d'un canthare, composent à la pointe du fronton un élégant motif d'acrotère ; les acrotères latéraux comportaient aussi un décor, aujourd'hui difficilement lisible ; s'il faut en croire un visiteur du ^{xix}e siècle, à gauche un sacrificateur brandissant un couteau faisait pendant à un berger tenant

le *pedum* ; à chaque extrémité de la niche est figurée une table chargée d'offrandes (à gauche, trépied supportant un *dinos*, à droite cratère et vase conique). Le style un peu rude n'enlève rien au charme naïf de cette représentation qui, par son ordonnance encore très classique, peut remonter au *iv^e* siècle av. J.-C.

17. Le rempart et la porte de Parménon. Fig. 20 et fig. 21.

Au-dessus de la grotte de Pan, on parvient au sommet méridional de l'acropole, pointe de marbre gris déchiqueté. Cette pointe est unie à la terrasse d'Alhénéa par une courtine qui passe à l'Est de la grotte de Pan. La fortification redescend ensuite dans la plaine, droit vers le Sud, en belles assises isodomes, suivant la ligne de plus grande pente. Elle s'accrochait au rocher de la cime par une tour à deux étages, dont l'escalier intérieur, taillé dans le roc, offre encore la seule voie de descente praticable.

A quelques centaines de mètres en contrebas, le tracé dévie à angle droit vers l'Ouest. Peu avant ce point, un grand bloc tombé porte deux énormes yeux et un nez gravés, vus de face, image prophylactique, qui ajoutait la protection magique du mauvais œil à la puissance du rempart. Un peu plus bas, un bloc de grandes dimensions, en place dans le mur, porte une inscription gravée aux environs de 510-490, signature de marbrier plutôt que d'entrepreneur : « *Parménon m'a fait* ». Plus à l'Ouest s'ouvre une nouvelle porte (plan fig. 21) ; elle a gardé son linteau, énorme bloc de gneiss, taillé comme les montants qui le portent à l'échelle massive de l'enceinte. A l'arrière du linteau, une large encorbe recevait la poutre verticale qui, croisée avec une poutre-verrou horizontale pénétrant dans le mur à l'arrière des jambages, assujettissait les vantaux. On peut suivre ensuite la fortification jusqu'à la porte du Silène (au carrefour de l'actuelle route de Panaghia et du chemin de Macriammos).

18. La porte du Silène. Fig. 22.

La porte du Silène au canthare n'est qu'une coupure oblique dans le rempart (largeur : 2 m. 60) ; la tour carrée en saillie qui protège l'entrée à droite est une adjonction ultérieure. Sur le montant gauche de la porte est figuré un Silène (hauteur 2 m.) marchant vers la ville (fig. 23). Nu, ithyphallique, chaussé de hautes bottes à la poulaine, le démon barbu à

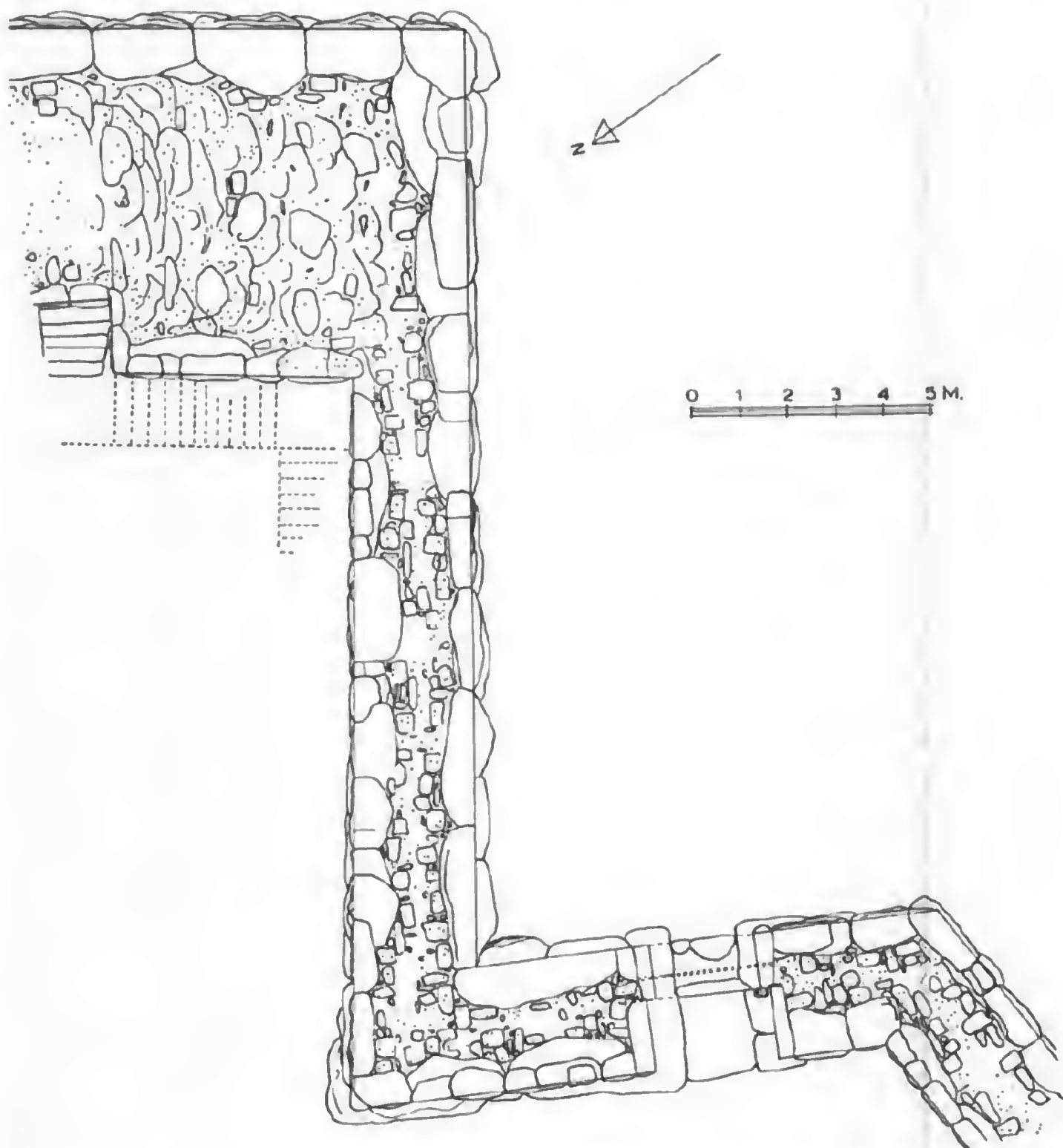


Fig. 21. — Porte de Parménon : plan, état actuel.

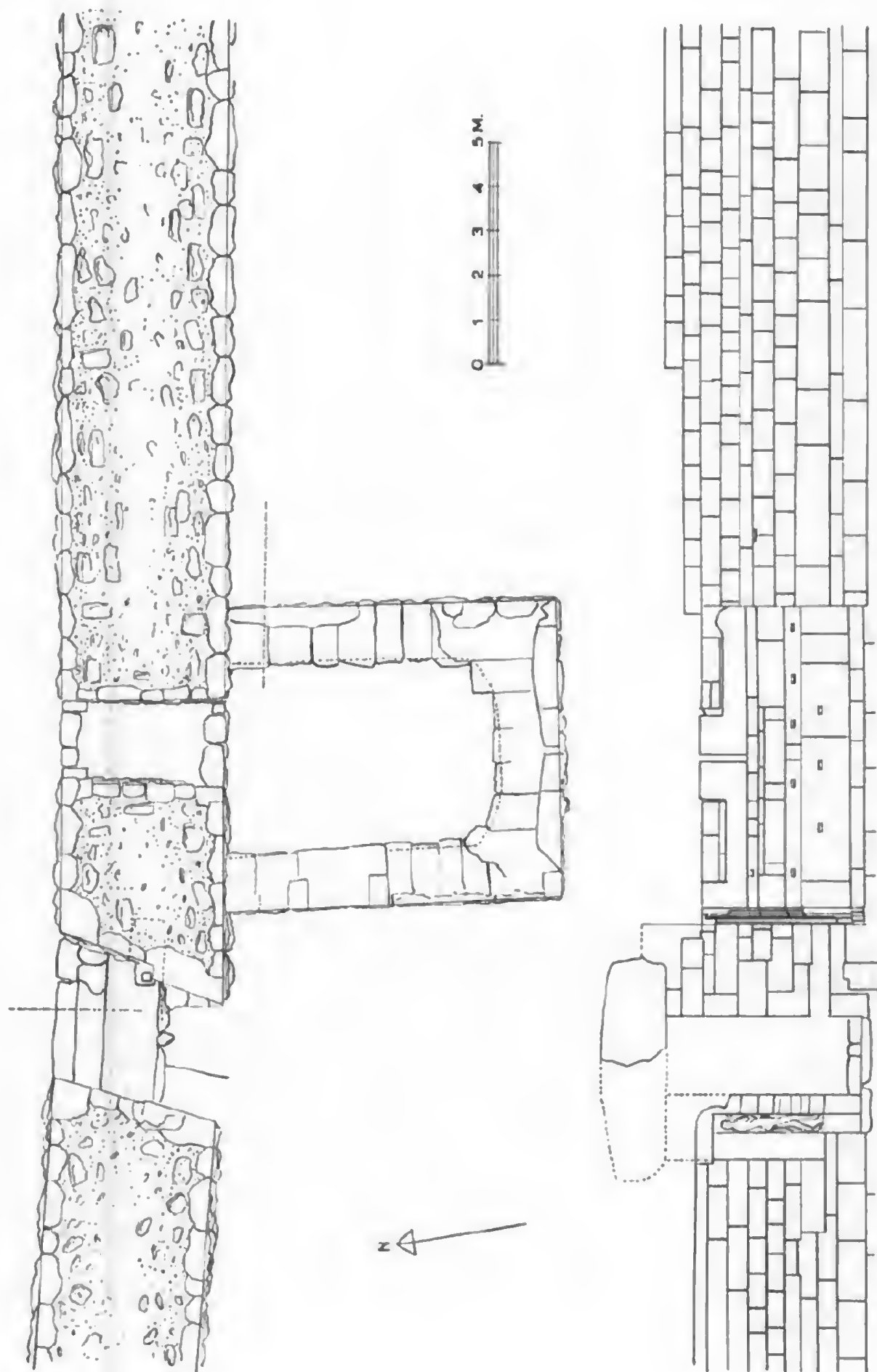




Fig. 23. — Le Silène au canthare.

queue chevaline brandit un canthare dans la main droite ; devant lui une petite niche recevait l'offrande du passant. Le style, d'une puissante sève ionienne, invite à dater la sculpture de la fin du ^{vi}^e siècle av. J.-C. ; c'est le plus ancien des reliefs ornant les portes de l'enceinte.

19. Arkouda.

A 200 m. environ au Sud-Est de la porte du Silène, à gauche de la route qui conduit vers Panaghia, subsistent les ruines très endommagées d'un sanctuaire ancien. On distingue les restes de forts **soutènements de terrasse**, le podium arasé d'un temple, et le socle de marbre d'un **autel monumental**, rectangulaire (9 m. 60 × 5 m. 34), silué au centre d'une aire semi-circulaire dallée de gneiss (rayon : 9 m. 35). Les mortaises en queue d'aronde qui accueillaient les crampons de fer liant horizontalement les marbres de la fondation sont d'une technique archaïque. Des blocs ornés d'un décor plastique de rais-de-cœur appartenant peut-être à l'élévation de l'autel ont été retrouvés, réemployés dans l'aménagement moderne de la fontaine voisine d'Arkouda (au Musée).

20. La porte d'Héraclès et de Dionysos. Fig. 24.

A 170 m. au Sud-Ouest de la porte du Silène, la porte d'Héraclès et de Dionysos date du début du ^v^e siècle. Un passage, large de 4 m. 75, était aménagé dans le rempart de marbre construit en lourdes assises horizontales. A l'extérieur il était protégé vers l'Est par un élargissement du mur formant une avancée de plus de 4 m. sur la ligne du mur Ouest. Vers l'intérieur, de part et d'autre de l'entrée, deux pédoncles massifs (2 m. 10 de large × 3 m. 40 de long) faisaient saillie sur la ligne intérieure du mur, provoquant un rétrécissement du passage (3 m. 50 de large). Les jambages de la porte et le seuil étaient installés dans le couloir, à peu près dans l'alignement du parement interne du rempart (largeur de la porte : 2 m. 30). On voit encore l'empreinte du montant Ouest sur le massif de fondations qui le portait, et, à l'arrière, la cuvette carrée où était scellée la crapaudine du vantail droit de la porte. A l'Est ne subsiste qu'une partie du bloc symétrique avec la cuvette qui recevait le support du vantail opposé.

Cette entrée était placée sous la protection de deux grandes divinités thasiennes : Dionysos et Héraclès. Sur le mur de droite en entrant, en avant du seuil et à hauteur de vue, court une inscription gravée au début du ^v^e siècle av. J.-C. :

« De Zeus, de Sémélé et d'Alcmène aux longs voiles se dressent les enfants gardiens de cette cité » (IG XII, 8, 356).

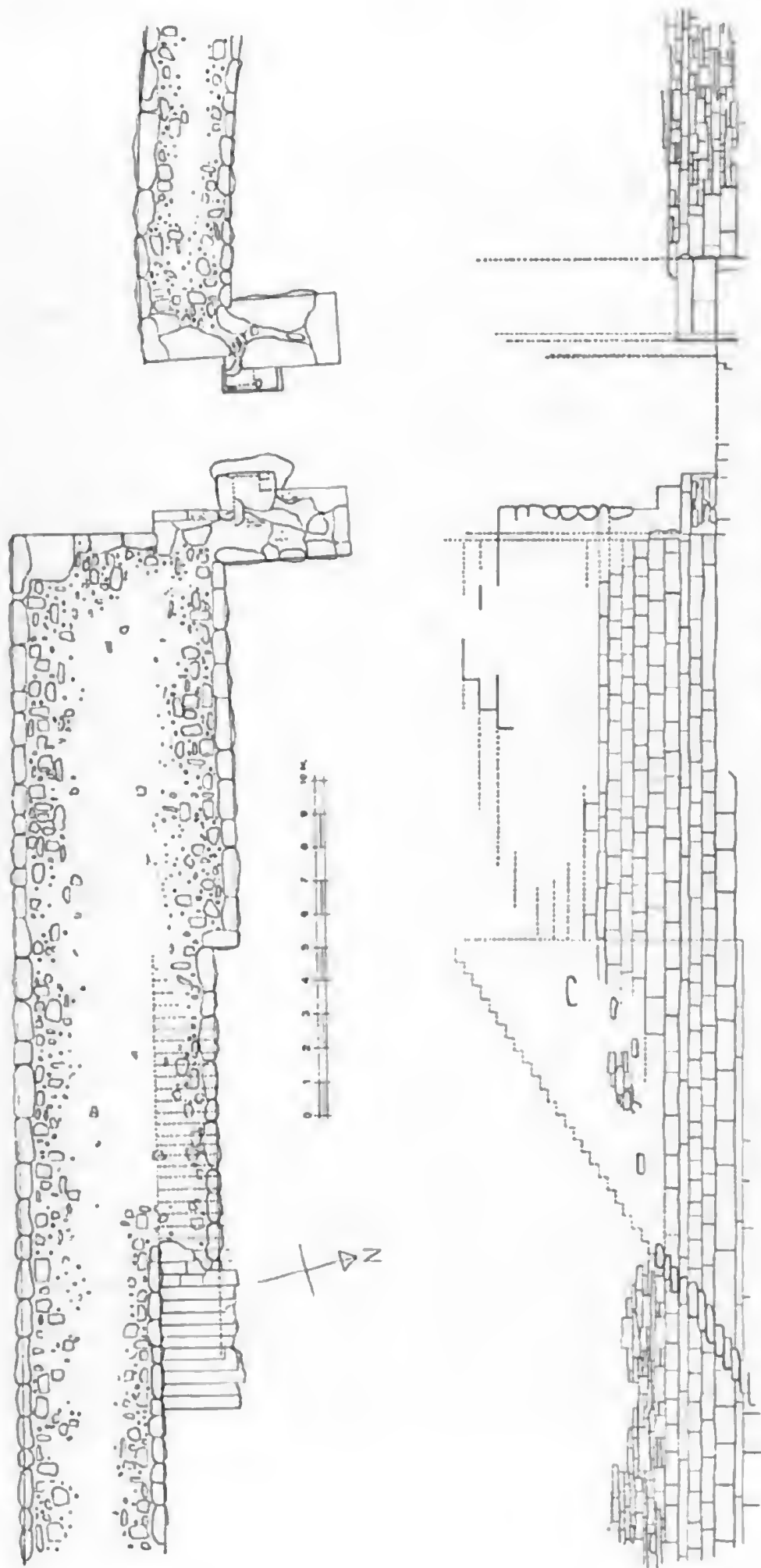


Fig. 25. — Porto d'Héracles et de Dionysos : élévation côté interne et plan.



Fig. 24. — Relief d'Héracles archer au Musée d'Istanbul.

L'image même des dieux protecteurs était sculptée dans le parement du mur. A droite, au-dessus de l'inscription, se trouvait le relief d'Héraclès (au Musée d'Istanbul), puissant archer agenouillé pointant son arc contre l'assaillant (fig. 24) : « Héraclès, de profil à droite, agenouillé sur le genou droit, tient l'arc de la main gauche et décoche sa flèche de la main droite ; il est vêtu d'une tunique très courte dont on voit les plis délicatement détaillés et régulièrement étagés tomber entre les cuisses et sur l'épaule droite ; le musle du lion couvre le sommet du crâne comme une cape, et la crinière s'étale au revers de la tête comme une énorme perruque ; les pattes antérieures, nouées sur le cou, pendent sur la poitrine... Le buste est court, le dos voûté, le creux des reins très accusé, les cuisses énormes, le gras des mollets très saillant : pour exprimer la force herculéenne, le sculpteur a naïvement dessiné des formes lourdes et trapues, mais il n'a pas su faire sentir, sous cette pâleuse enveloppe des chairs, la force de l'armature musculaire et la tension des muscles » (G. Mendel). Cette image, véritable blason de la cité, a été reproduite sur des monnaies thasiennes (voir p. 185). A gauche du relief, une petite niche creusée dans le mur recevait l'offrande des passants. Sur le mur en face, une procession de Dionysos et de ses Ménades n'est plus connue que par un dessin maladroit du docteur Christidis : le relief qui la portait a disparu lors de son transport à Istanbul.

21. La porte de Zeus et d'Héra. Fig. 27.

A 150 m. au Sud-Ouest de la porte d'Héraclès, une autre entrée monumentale s'ouvrait vers la plaine. Une porte existait là dès la fin du VI^e siècle. Vers l'intérieur de la ville, un escalier de courtine (13 marches conservées) correspond à ce premier état et descend jusqu'au niveau le plus ancien.

Dans le courant du V^e siècle, l'entrée fut remaniée ; le sol fut exhaussé ; entre les deux abouts du rempart, rebâti en gros carreaux de marbre, le passage (large de 3 m. 65) fut flanqué de deux hauts montants de marbre (hauteur : 3 m. 94) surmontés d'un linteau. Le montant de gauche en entrant dans la ville est seul conservé en place ; on y voit une scène en bas-relief dans un cadre rectangulaire surmonté d'un fronton que couronne, en acrotère, un aigle aux ailes déployées (fig. 26). Tournée vers l'extérieur de la ville, la déesse Héra, vêtue d'un chiton à plis très fins, est assise sur un trône, pieds posés sur un tabouret ; le bras gauche abaissé tient un sceptre, la main droite écarte le voile dans le geste rituel de l'*anakalypsis*. Elle donne ses ordres à Iris, sa « chienne fidèle » (Callimaque), messagère ailée qui déjà s'ébranle vers la gauche, la tête encore



Fig. 26 — Relief d'Héra et Iris à la porte de Zeus et d'Héra

tournée vers sa maîtresse. Sur le montant de droite trônait en face d'Héra son époux, le maître des dieux, figuré dans un relief au cadre identique, également surmonté d'un fronton à l'aigle ; le marbre a été brisé et des fragments importants en sont conservés au Musée. Zeus, assis sur un fauteuil orné d'un sphinx, tourné lui aussi vers l'extérieur de la ville, le torse découvert, avait devant lui Hermès vêtu du manteau court, le chapeau rejeté sur l'épaule.

Au IV^e siècle, le Thasien Pythippos, fils de Paistratos, prit à son compte modifications et embellissements du passage. Vers l'intérieur de la ville, un ensemble décoratif fut plaqué contre le parement interne du rempart, habillant l'issue. De part et d'autre de l'entrée quatre piliers de marbre se dressaient sur deux forts soubassements à trois assises de marbre. Ces piliers taillés en cornière maintenaient entre eux à droite et à gauche de grandes plaques lisses appliquées contre le parement original plus raboteux ; au-dessus des quatre supports régnait un entablement dorique, dont il subsiste les fragments d'un larmier sans mutules, un bloc de frise à métopes lisses et un fragment d'architrave où est inscrit le nom du donateur (*ET* III, 21 ; hauteur 0 m. 46 ; à placer au-dessus du passage central : le bloc est lisse au-dessous ; il était doublé par une deuxième poutre parallèle ou contre-architrave). Cet entablement dorique supportait un ordre d'étage que couronnait un entablement ionique plus léger (blocs d'architrave à trois bandeaux, hauteur 0 m. 41). A l'extérieur de la porte, on construisit au même moment un réduit de protection enfermé par deux murs de plan en Γ , dont les retours avancés limitaient un passage de largeur égale à celui que bordaient les deux piliers sculptés. Les murs, en beaux blocs de marbre horizontalement liés par des crampons de fer et verticalement goujonnés, aux parois piquetées et chanfreinées, étaient couronnés vers l'extérieur par un ordre dorique, plus grand que celui qui porte le nom de Pythippos (hauteur de l'architrave : 0 m. 57) ; cet ordre comportait des larmiers sans mutules. L'établissement de cette avant-cour entraîna le déplacement vers l'Ouest du fossé qui au V^e siècle longeait le pied du rempart ; un pont en dalles de pierre fut établi dans l'axe de la porte.

22. La nécropole antique

Dans la plaine, au delà des portes, et jusque sur les pentes des montagnes, se retrouvent de nombreux tombeaux. Les plus remarquables sont de grands sarcophages romains : on peut encore voir le sarcophage de Poliadès, près de la porte de Zeus et d'Héra (III^e siècle ap. J.-C.) ; le sar-

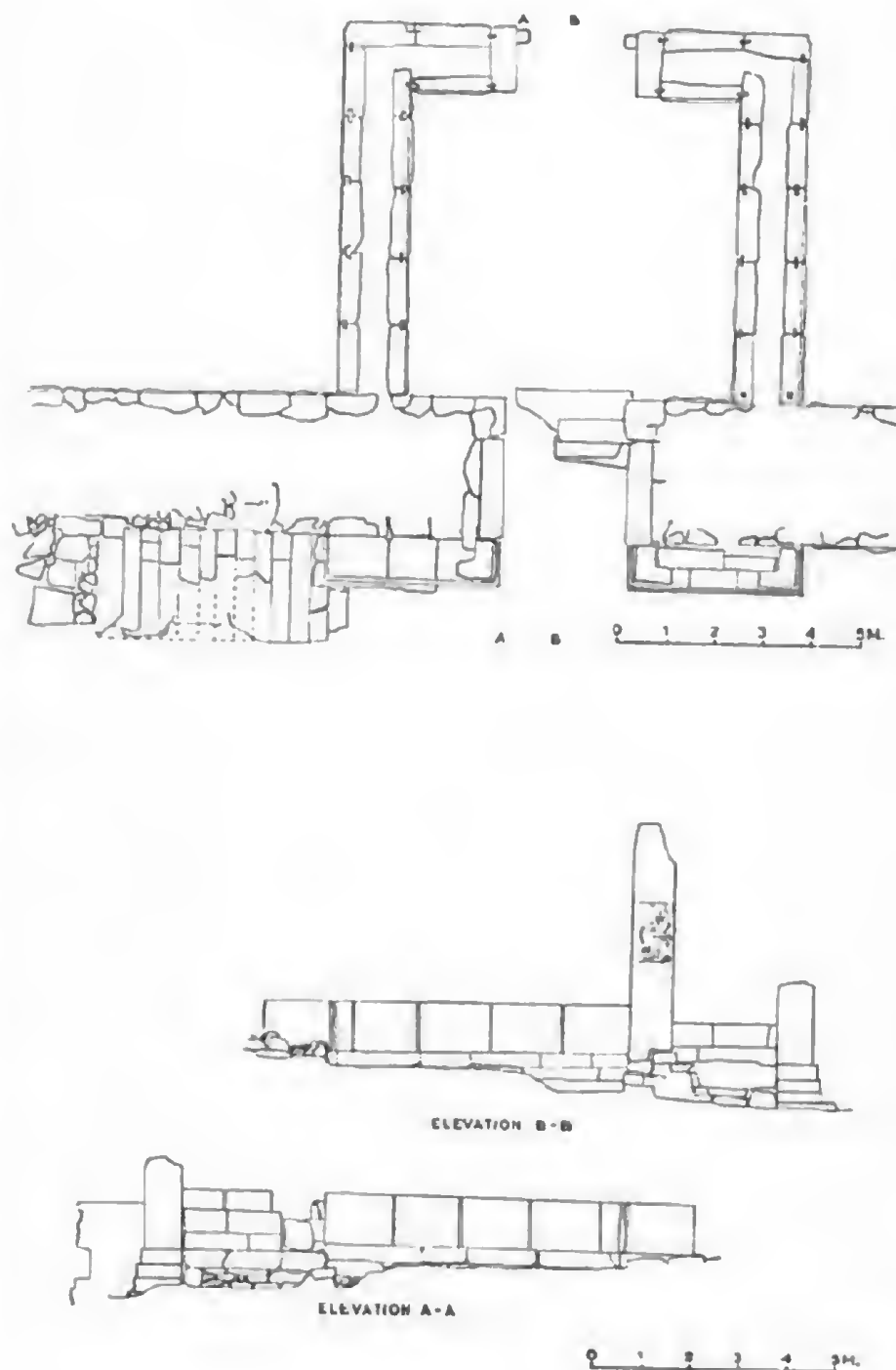


Fig. 27. — Porte de Zeus et d'Héra : *a* plan.
b élévations.

cophage de Pythion et d'Épikydilla trouvé à Glykadi, au bord de la route qui conduit au cap Pachys, a été en 1966 transporté au musée afin de le préserver des graffittis ; on y avait gravé une épigramme funéraire en l'honneur de ce couple heureux (1^{er} siècle ap. J.-C.) :

« Le tombeau que voici, c'est Pythion, fils d'Hikésios, qui l'a construit, tombeau commun pour sa femme Épikydilla, fille d'Épikydès, et pour lui ; il avait dix-huit ans quand il se maria, elle en avait quinze ; en cinq fois dix ans de vie commune ils ont gardé à l'abri de toute rupture la sainte concorde de leur affection ; parents d'enfants qui furent parents à leur tour, ils ont par deux fois exercé la magistrature pour le service de leurs concitoyens ; gens de bien parmi les vivants, bienheureux chez les morts ; qui ensevelira ici un autre corps donnera à notre patrie 12.000... » (BCH 1958, p. 315 et 640).

De ces cimetières proviennent des documents d'intérêt plastique et épigraphique de toute époque.

a) De nombreuses stèles sont sculptées de bas-reliefs : stèle de la dame assise respirant le parfum d'une fleur (vi^e siècle av. J.-C., au Musée de Thasos, voir p. 117 et fig. 56), stèle de Philis (au Musée du Louvre, v^e siècle av. J.-C.) stèle « de Phèdre », iv^e siècle av. J.-C., au Musée de Thasos, voir p. 130) ; une abondante série porte des représentations de banquets héroïques (depuis le v^e siècle jusqu'à la fin de l'époque romaine), des cavaliers du type dit du cavalier thrace (à partir du i^{er} siècle av. J.-C. jusqu'à la fin de la cité antique).

b) De très nombreuses stèles portent une inscription gravée rappelant le souvenir du défunt. A l'origine seulement un nom, bientôt accompagné de celui du père, à partir du i^{er} siècle av. J.-C., le plus souvent suivi d'une formule d'adieu (χαῖρε) ; l'adjectif προσφιλῆς = aimé, est particulier aux tombes thasiennes. Parfois, à l'époque archaïque, un distique dit la peine de parents qui ont vu partir trop tôt un enfant chéri :

« Voici le beau tombeau que son père a élevé à la mort de Léarélé. Nous ne la verrons plus vivante » (fin du vi^e siècle av. J.-C. ; IG XII, 8, 398).

Parfois, c'est seulement la tombe d'un étranger, un mercenaire peut-être, mort à Thasos :

« Pyrrhias, d'Héraia en Arcadie » (fin du v^e siècle av. J.-C. ; ET III, n° 16).

Enfin, à l'époque romaine, de longs poèmes disent en formules traditionnelles et ampoulées la carrière du disparu.

Une fouille systématique est difficile dans cette vaste étendue hors les murs, parfois marécageuse, le plus souvent plantée d'oliviers. La campagne

conduite en 1952-1953 dans la région de l'actuel cimetière a permis de reconnaître pourtant un important groupe de tombes hellénistiques et un véritable hérôon (aujourd'hui remblayé) : elle a livré, outre leur mobilier et la stèle funéraire dite « de Phèdre » (au Musée, voir p. 130), un trésor de monnaies où étaient groupées des pièces thasiennes du iv^e siècle av. J.-C. (bronze et argent) et un lot important de pièces d'argent, contemporaines, de Byzance et de Chalcédoine.

23. Le monument de Thersilochos

Non loin de l'Héracleion, au Sud-Ouest, dans l'axe de la rue qui, venant de l'agora, franchit l'arc de Caracalla, les fouilles de 1912-1913 ont mis au jour un monument très important, aujourd'hui remblayé. De plan carré (32 m. 10 × 32 m. 20), cet édifice à murs de marbre s'ouvrait au Nord par un porche dorique en saillie (largeur au degré supérieur : 11 m. 20), comportant six colonnes en façade et deux colonnes sur les retours latéraux. Au-dessus des colonnes, sur l'architrave, était gravée une dédicace de Thersilochos, fils d'Orthoménès, notable thasien connu à la fin du iv^e siècle av. J.-C. (*ET* III, 22). La disposition de l'intérieur est plus difficile à saisir ; on a retrouvé des fondations de supports et les débris d'un ordre ionique.

24. L'Héracleion. Fig. 28.

Héraclès était le plus grand des dieux de Thasos, protecteur de la cité (voir p. 62). Son culte y aurait été, selon des légendes dont Hérodote se fait l'écho, implanté par les Phéniciens :

« Je suis allé à Thasos où j'ai trouvé un sanctuaire d'Héraclès, installé par les Phéniciens qui, partis sur mer à la recherche d'Europe, fondèrent Thasos » (Hérodote II, 44).

Les fouilles ont mis au jour la majeure partie de ce sanctuaire, mais on a dû reconstruire la route moderne qui, traversant en diagonale l'angle Sud-Est, dérobe aujourd'hui au visiteur une part importante des ruines.

Propylées et autel.

Au Nord-Ouest (le long de la rue Pierre-Devambéz), un parement de beaux carreaux de marbre réguliers, aux joints soulignés par des bandeaux

en relief, sert de soutènement à la terrasse et limite le domaine d'Héraclès. Ce mur est bordé par un caniveau de marbre s'élargissant par endroits en cuvettes de décantation ; il est interrompu au centre par un large escalier, dont la partie médiane est elle-même occupée par un massif de fondations où l'on a restitué des **propylées** à double façade dorique. Escalier et propylées constituent l'entrée monumentale du sanctuaire ; ils donnent accès à une esplanade dallée en avant du grand autel. De l'autel subsistent seulement une fondation rectangulaire (10 m. \times 5 m. 70) et des traces d'implantation laissées sur le rocher. Devant cette table sacrificielle monumentale, le peuple de Thasos se réunissait aux Héraeleia, les grandes fêtes du dieu (voir p. 167), marquées par un concours militaire suivi d'un banquet. C'est là aussi qu'en 404 le Spartiate Lysandre réunit les Thasiens amis d'Athènes en leur promettant l'amnistie (voir p. 12) :

« Lysandre ayant réuni les Thasiens dans le sanctuaire d'Héraclès leur tint des discours bienveillants ; il fallait, disait-il, pardonner à ceux que le changement de régime avait fait se cacher ; ils devaient prendre confiance, on ne leur ferait pas de mal : ne parlait-il point dans un sanctuaire, et dans celui même d'Héraclès, dieu de ses pères ? » (Polyen, *Stratag.* I, 45, 4).

Trop confiants dans la protection de leur dieu et dans la parole du général vainqueur, ils y furent massacrés.

Les monuments du sanctuaire s'ordonnent autour de la place : au Nord un temple ionique, à l'Est une longue galerie, au Sud une série de chambres ouvrant sur un portique (édifice aux *oikoi*), construction qui a englobé à l'époque classique un temple du VI^e siècle (« édifice polygonal »).

Le temple du VI^e siècle (« édifice polygonal »),

dont on peut voir au delà de la route moderne l'extrémité Sud-Ouest, était construit entièrement en carreaux de marbre, d'appareil régulier sur le petit côté Sud, polygonal à joints courbes sur les longs côtés, avec un parement intérieur de pierres plus petites. De plan rectangulaire (17 m. 36 \times 7 m. 38), ouvert au Nord, l'édifice comportait les trois parties traditionnelles : porche d'entrée, chambre centrale, chambre arrière. Au centre de l'édifice, un foyer carré, cantonné de dalles basses. Deux colonnes axiales, disposées de part et d'autre du foyer, supportaient la charpente. Le toit était à double pente, les tuiles de rive, ornées d'un riche décor estampé et peint. Celles de la façade avaient un haut rebord vertical (*simā*) décoré d'une frise d'archers à cheval chassant le lièvre. Sur les longs côtés, des antéfixes pentagonales terminaient chaque rangée de tuiles couvre-joints, en bordure du toit : on y voyait alternativement

Bellérophon monté sur Pégase et pointant sa lance, puis la Chimère, sa victime (au Musée, voir p. 101 et fig. 45 et 47).

L'édifice aux oikoi.

Au v^e siècle, ce temple fut englobé dans un édifice à cinq chambres contiguës et égales (il y occupe la place de la deuxième chambre en partant de l'Ouest). Les salles accolées (*oikoi*) s'ouvraient au Nord sur un portique dont les dalles porte-colonne restent en place à une extrémité ; l'empreinte laissée par les supports sur ces dalles est sensiblement carrée, trace sans doute de plinthes ioniques. L'ensemble de la construction était de dimensions considérables : 17 m. 35 × 34 m. 60. L'édifice, en son état final, accueillait peut-être les participants aux banquets rituels.

La galerie de l'Est.

A l'Est un édifice de plan allongé (largeur extérieure : 8 m. 57 ; longueur dégagée : 50 m.) limitait le sanctuaire ; la partie Nord-Est, et en particulier l'angle Nord-Est, n'ont pas été dégagés. Cette galerie s'ouvrait sur le petit côté Sud par une porte dont le seuil de marbre est conservé. La qualité de sa mouluration (trois bandeaux d'encadrement et une baguette demi-ronde en saillie) révèle l'excellence du travail. Sur le long côté on comptait au moins sept portes dont deux seuils sont conservés. Le mur de fond apparaît au Sud-Est avec ses orthostates finement polis, couronnés d'une moulure ionique. On a retrouvé l'un des éléments de la décoration sculptée : c'est un Pégase bondissant, qui ornait l'angle Nord-Ouest de la façade (fig. 58). Le style de cette sculpture (au Musée, p. 117) aussi bien que la technique architecturale (mortaises pour scellements en queue d'aronde) indiquent le début du v^e siècle.

Le temple ionique.

Sur le côté Nord de la cour, établie sur une terrasse surélevée, une colonnade ionique enveloppait entièrement la cella d'un temple, simple chambre ouverte au Sud (dimensions : 20 m. 07 × 23 m. 35) ; quelques blocs de l'élévation subsistent, en particulier des éléments de l'encadrement de la porte, orné d'oves et de rais-de-cœur : décor qui conserve au v^e siècle, avec quelque sécheresse, les formules traditionnelles de l'ionisme (voir le chéneau, fig. 39).

La cour triangulaire.

Au Sud de l'édifice aux cinq chambres, la fouille a révélé l'existence

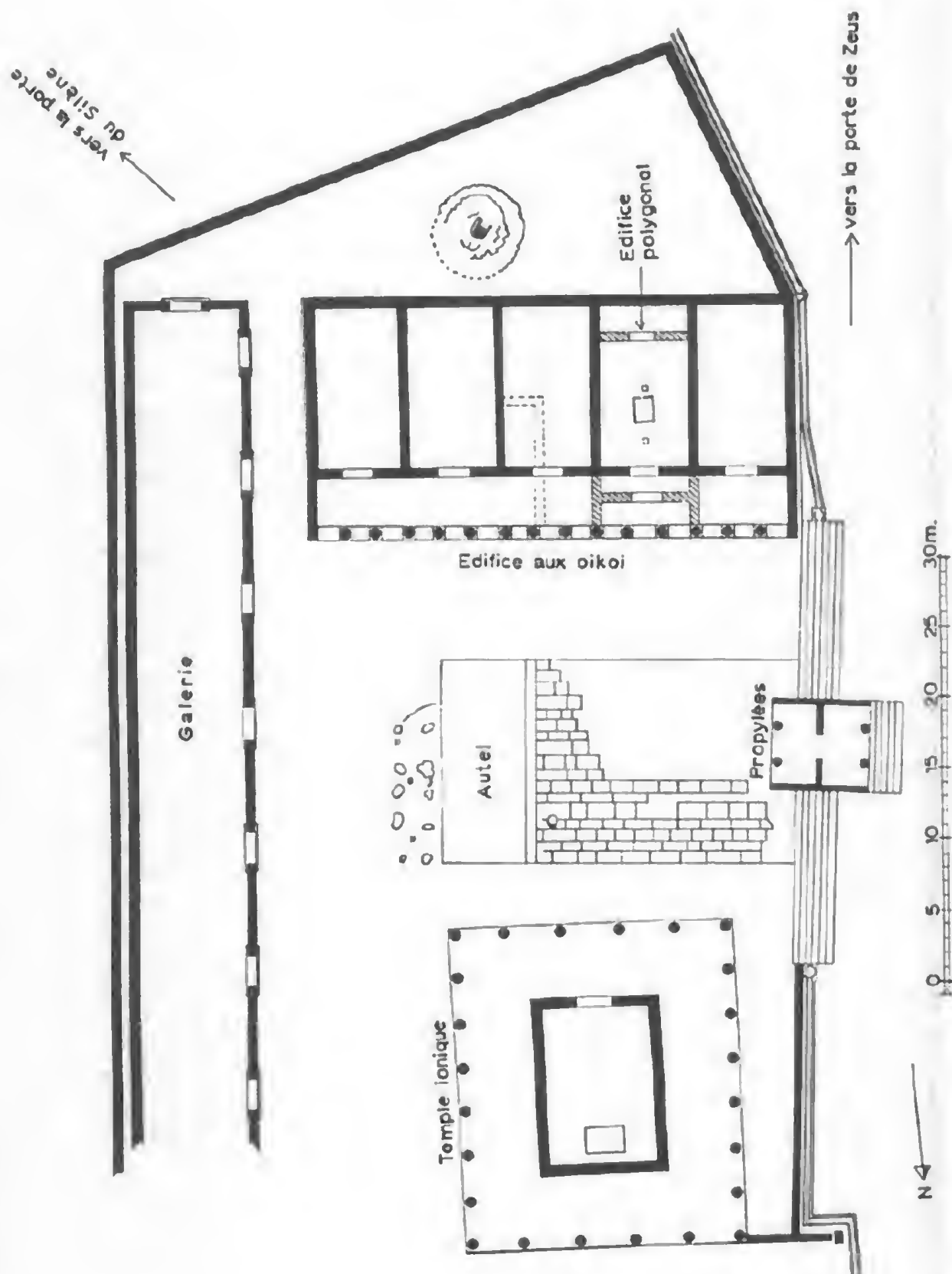


Fig. 28. — Plan restitué de l'Héracleion.

d'une cour triangulaire au centre de laquelle se trouvait un monument rond. L'exploration de cette partie du sanctuaire reste encore inachevée.

25. L'arc de Caracalla

Immédiatement au Nord de l'Héracleion, dans l'axe de la grande voie qui reliait la région du sanctuaire à celle de l'agora, se dressait un arc de triomphe romain. Une inscription votive, gravée sur l'architrave, en lettres monumentales et maniérées, date des années 213-217, quand l'empereur Caracalla fit un voyage en Thrace :

« Le très grand et très divin empereur César Marcus Aurélius Antoninus, Pieux, Auguste, très grand vainqueur des Germains, la cité de Thasos l'a honoré. L'auguste Julia Domna, la cité de Thasos l'a honorée. Le divin Lucius Septimus Sévère Perlinax, la cité de Thasos l'a honoré » (IG XII, 8, 382).

L'édifice repose sur un socle qui portait quatre piliers, déterminant trois baies inégales surmontées d'arcs en plein cintre ; celle du centre est la plus large (3 m. 75 ; les deux baies latérales mesurent 1 m. 39 chacune). Le passage central était couronné d'un grand entablement d'ordre ionique, de chaque côté les arcs moins élevés supportaient des entablements de dimensions plus restreintes. L'attique servait de socle à des groupes sculptés : au centre Caracalla était figuré en Héraclès étouffant le lion. L'ensemble, lourdement décoré de rinceaux, de feuillages, d'éléments ioniques traditionnels, témoigne d'une certaine ampleur de conception et d'exécution. Au pied des piliers on a retrouvé les bases inscrites qui portaient les statues-portraits de grands dignitaires religieux, hommes ou femmes (III^e siècle ap. J.-C.).

26. La basilique paléochrétienne de la place

Sur la place du village moderne subsistent quelques vestiges d'une grande basilique à trois nefs, pourvue d'un transept (longueur 44 m., largeur 17 m.). L'abside terminant à l'Est la nef axiale reste bien visible. On a remis en place le stylobate de marbre du *temphum*, redressé quelques plaques de chancel, ainsi que deux colonnes avec leur chapiteau, appartenant aux nefs latérales. An. Orlandos a proposé une restauration graphique complète de l'église, bâtie, comme tant d'autres à cette époque, au voisinage immédiat de la mer, faite pour accueillir des foules nombreuses.

Elle fut construite, selon toute vraisemblance, au début du ^{vi}e siècle, à l'imitation des grandes basiliques préjustiniennes de Constantinople. Elle fut vraisemblablement ruinée en 904, quand Léon de Tripoli fit de Thasos une base pour attaquer Salonique.

La basilique est construite sur l'emplacement d'un quartier romain où les édifices de diverses époques se chevauchent : des magasins du ⁱer siècle av. J.-C., détruits par un incendie, y ont été remplacés par des constructions plus riches ; une mosaïque retrouvée à l'Est de l'abside semble avoir appartenu à une habitation du ⁱⁱe siècle ap. J.-C.

D'autres édifices d'époque paléochrétienne ont existé dans ce secteur de la ville : à mi-chemin entre la place et l'Héracleion, un sondage (terrain 'Tocatlis) a permis de reconnaître un important ensemble architectural dont l'essentiel date du ^{iv}e ou du ^ve siècle ap. J.-C. : cour dallée, entourée de portiques, avec ordre d'étage, et de salles. Le sol d'une pièce était décoré d'un tapis de mosaïque, avec panneau central où sont représentés des Amours luttant.

EXCURSIONS DANS L'ILE

Cartes fig. 29, 30, 31

L'île mérite d'être connue autant pour ses paysages que pour ses antiquités. Les vestiges anciens comportent les ruines des tours de guet qui surveillaient la côte, des traces d'exploitations minières et des carrières de marbre, sur la côte orientale surtout, dans la région d'Aliki en particulier, près d'un sanctuaire archaïque. Une stèle indicatrice du ^{ve} siècle av. J.-C. (vers 440), trouvée dans ce sanctuaire, donne les étapes et la longueur du chemin qui, partant de la ville antique (Liménas), y ramène, après un itinéraire circulaire autour de l'île.

« De la ville jusqu'ici, en passant par Ainyra, en orgyies : 13.660

D'ici au Diasion de Démétrion : 10.950

Du Diasion à la ville, en orgyies, par le bord de mer : 19.500 (ou 19.050). »
(BCH 1964, p. 267 sqq.).

Équivalence de ces mesures : 13.660 orgyies = 24,5 à 27 km.

10.950 orgyies = 19,5 à 21 km. 5 ; 19.500 ou 19.050 orgyies = de 34 à 38 km. 5.

La région d'Ainyra est celle de la baie de Potamia ; le bourg antique de Démétrion et son sanctuaire de Zeus (Diasion) devaient se trouver dans le secteur de Liménaria.

L'ascension du Saint-Élie (1108 m.) ou de l'Ilypsarion (1203 m.) permet de prendre une vue d'ensemble de l'île. On accède à ces sommets soit depuis l'olivette de Liménas, par la chapelle d'Haghia Marina et des chemins forestiers, soit en partant de Panaghia ou de Potamia. La vue s'étend sur Thasos et sur la mer qui l'entourne de l'Athos aux monts de Thrace (voir p. 2, fig. 1). Les vieux villages du ^{xvii}e et du ^{xviii}e siècle, installés à l'époque où sévissaient les pirates (voir p. 18) se dissimulent dans le haut des vallées séparées les unes des autres par les massifs qui compartimentent l'île. La pacification des mers, le développement des relations avec le continent ont entraîné peu à peu leur régression au profit des échelles du littoral.

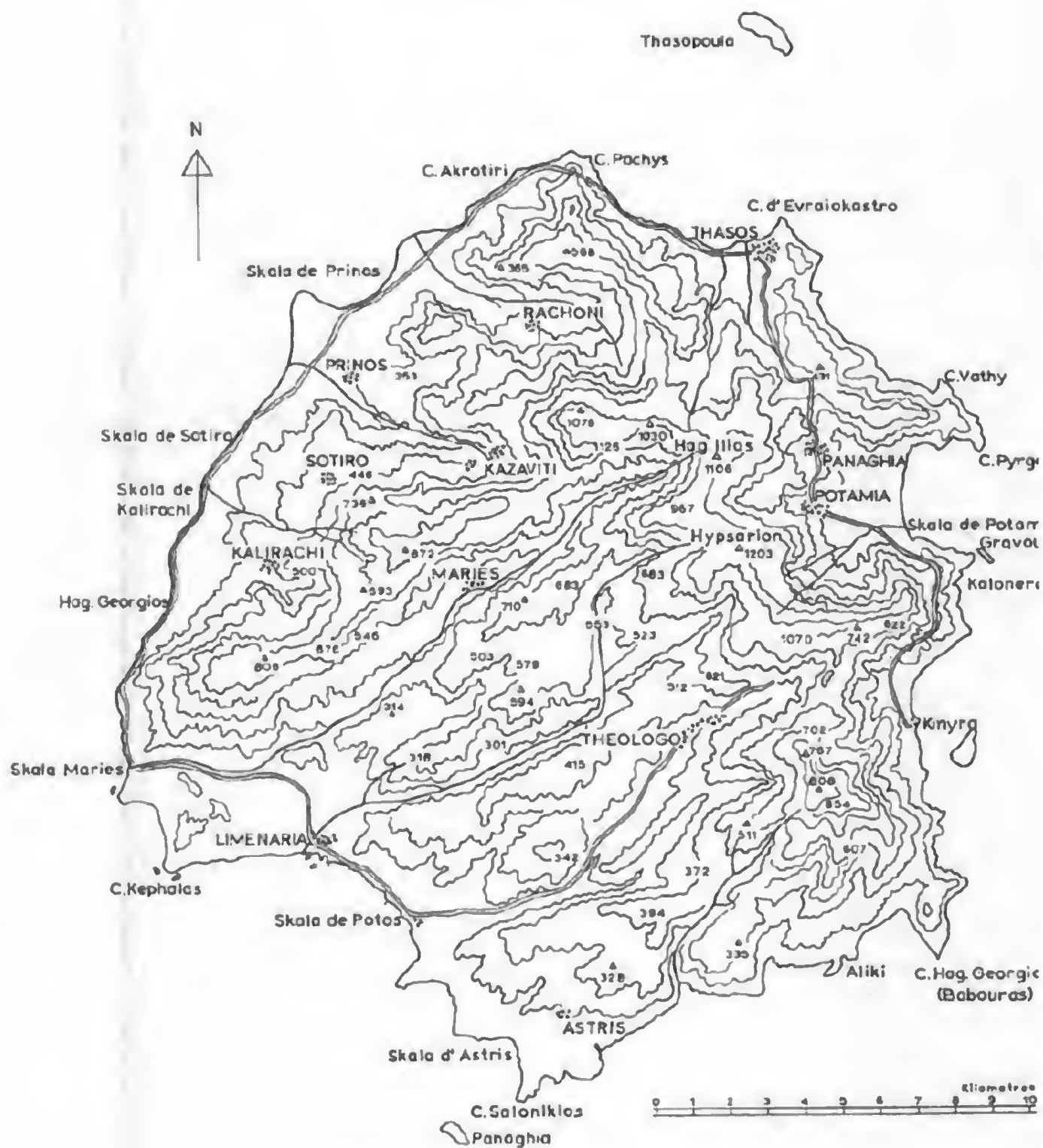


Fig. 29. — Carte de l'île (1 : 50.000°).

1. RÉGION NORD-EST.

De Liménas, on atteint aisément Panaghia et Potamia. Après avoir passé près de la porte du Silène et traversé la plaine en laissant sur la gauche le sanctuaire d'Arkouda (voir p. 62), la route s'élève à l'ombre des pins et des platanes, bordée par endroits de ruchers en estivage. Des raccourcis abrègent le trajet ; on peut atteindre, à pied, en une heure environ, une source très fraîche à un tournant, sous de grands platanes (Saint Athanassios). Le col n'est pas loin, avec la chapelle de Saint-Pantéléimon, d'où l'on redescend vers Panaghia.

Fondé il y a trois cents ans, Panaghia était, avec Théologo, l'un des villages les plus importants de l'île. Il ne pouvait être vu du large, encastré dans un ravin sur le flanc de la montagne, et c'est plus tard seulement qu'il étendit sur le versant ses maisons au premier étage en saillie, blanchies à la chaux, couvertes de schiste. Les intérieurs, entièrement boisés, conservent la tradition du XIX^e siècle, avec leurs escaliers menant à des galeries, leurs banquettes basses courant autour des pièces. Une grande église marque l'importance du village au siècle dernier et conserve, encastrés dans ses murs, quelques blocs antiques. Le charme du lieu est surtout dans les eaux courantes, et dans la *plateia*, ombragée par un platane unique. Une route carrossable mène à Potamia, par un beau parcours en corniche. La vue s'étend alors sur une plaine cultivée qui, quelque 300 m. plus bas, s'étale jusqu'à la mer, où elle s'achève par une plage de sable, entre le cap Pyrgos et la pointe de Gravoussa.

Le cap Pyrgos tire son nom de la présence d'une tour antique. Le Thasien Akératos (voir p. 8) fit construire au VI^e siècle av. J.-C., au bord de la baie, ce phare qui fut aussi son tombeau, comme en témoigne l'inscription qui subsiste sur la ruine :

« Je suis le tombeau d'Akératos, fils de Phrasiéridès ; je suis là, à la pointe de la rade, signal protecteur pour les navires et les navigateurs. Salut ». (IG XII 8, 683).

On gagne la tour d'Akératos depuis les Avlakia (qui servent d'échelle à Panaghia), à l'extrémité Nord de la plage. Aux Avlakia même, près d'un puits antique, subsistent les fondations d'une construction classique. On peut aussi atteindre le cap Pyrgos en bateau depuis Liménas et la pointe d'Evraïocastro. On longe une côte rocheuse et boisée, où s'ouvrent quelques anses riantes : plage de sable de Macriammos, maintenant dominée par les bungalows d'un hôtel, carrières antiques de Saliari (tour hellénistique) et de Vathy.



Fig. 30. — Carte de la partie Est de Thasos.

Potamia n'était jusqu'au siècle dernier qu'un pauvre hameau rattaché à Théologo et situé à la limite des riches communes de Panaghia et de Théologo. Il se développa par la suite, devint une commune indépendante, et apparaît maintenant comme un assez gros village dont les maisons blanches aux toits gris se découvrent soudain au détour du chemin. C'est de là que peut se faire au mieux l'ascension de l'Hypsarion, en deux à trois heures de marche.

Au delà de Potamia, on descend à la Skala, l'échelle du village, au Sud de la baie ; près de l'église de Saint-Démétrios, ruines antiques dites de l'Helléniko. Après la Skala, où s'élève une grande remise à caïques, belle construction athonite du ^{xix}^e siècle, la route escale la pointe de Gravoussa, et continue à flanc de montagne parmi les pins jusqu'à Kinyra, traversant la région des mines d'or phéniciennes signalées par Hérodote (voir p. 1).

Au village de Kinyra, qui a gardé son nom antique, reparaissent les cultures au pied de la montagne ; les quelques maisons de la Skala sont ici établies sur un petit promontoire rocheux, face à un îlot planté d'oliviers. Quelques ruines au lieu-dit Loutro.

2. RÉGION OUEST ET SUD-OUEST.

C'est la région la plus basse, la moins arrosée ; la côte est plate et accueillante ; des collines séparent des vallées ouvertes sur la mer, plantées d'oliviers, parfois de vignes.

Après avoir longé la vaste baie de Liménas et suivi la corniche du cap Pachys (sarcophages antiques à Glykadi), la route traverse de petits hameaux qui servent d'échelles aux vieux villages de l'intérieur. Ceux-ci disparaissent dans les replis des vallées, où ils se cachèrent en des temps troublés. On passe successivement à la skala de Rachoni, à celle de Prinos, au bord d'une riche plaine, et à celle de Sotiros (thermes romains tardifs). Le village de Sotiros même montre au loin ses maisons accrochées au flanc de la montagne ; à proximité, d'anciennes installations minières : au début du ^{xx}^e siècle, on tenta d'y exploiter la calamine. La skala de Kalirachi étire ses habitations le long du rivage ; le village proprement dit, créé depuis la disparition de la piraterie après l'abandon de l'ancien Kakirachi, s'étage au-dessus des oliviers, dominant une colline pointue. La skala de Mariès, enfermée dans une étroite baie, est un petit village de pêcheurs.

Après Mariès commence une zone minière : on extrait le minerai de fer dans le pays en arrière de la baie qui fait suite au cap Képhalas. Le gros village de Liménaria doit sa fortune à cette activité. Son développement

récent explique la banalité des constructions, compensée cependant par l'agrément du site. Un petit promontoire planté de pins limite le port à l'Est ; de vastes plages de sable et de galets blancs s'étendent à l'Ouest jusqu'au Képhalas, à l'Est jusqu'au cap Haghios Antonios. Vers l'intérieur, le hameau des Kalyvia de Liménaria (Kastro) présente un aspect plus pittoresque et garde encore le souvenir de l'antiquité, avec quelques bas-reliefs funéraires encastrés dans les murs de l'église.

Au Sud de Liménaria, le petit village de Potos marque l'aboutissement de la vallée qui mène à Théologos, caché dans la montagne. L'olivette, très fournie, s'y étale comme en un delta.

Chef-lieu de l'île au début du XIX^e siècle, Théologos tend aujourd'hui à se dépeupler au profit de cette région côtière. Parmi les vieilles maisons bourgeoises, celle où vécut Méhémet Ali dans sa jeunesse a été classée monument historique. Le futur souverain d'Égypte s'y était réfugié pour échapper aux recherches des Turcs, et l'on voit encore la cachette où il se dissimulait quand le danger se faisait pressant. Le village reste tel qu'il était à la fin du XIX^e siècle : « ...les maisons y sont dispersées dans les jardins, ou étalées le long d'une étroite rue indéfinie ; ce ne sont partout que murs bas, sur lesquels passent les branches des amandiers et des grenadiers en fleurs, ou petites maisons ventruées aux pignons saillants. L'aspect est gai, coquet, riant, avec quelque chose de champêtre, qui, dans les îles de l'Archipel, est très particulier aux villages de Thasos... » (L. de Lannay, *Chez les Grecs de Turquie*, Paris 1897, p. 140).

3. RÉGION SUD ET SUD-EST.

De Potos, on peut gagner par la route la région d'Alikí, assez riche en vestiges antiques. Les tours de défense y sont nombreuses. La skala d'Astris, avec quelques maisons isolées, occupe la dernière plaine avant les falaises de terre rouge qui précèdent le cap le plus méridional de l'île, prolongé par l'îlot de Panaghia. Les masses de rochers éboulés à son extrémité annoncent le changement de paysage qui caractérise l'approche de la côte Est. La végétation se fait plus rare, les pins plus rabougris.

La côte Sud-Est, du cap Salonikios à Kinyra, est la plus difficile d'accès. On ne peut guère la visiter qu'en bateau, à partir de Liménas ou de Liménaria. Les chemins qui conduisent des points les plus hospitaliers du littoral à Théologos sont encore des sentiers muletiers. A Thymonia, une vallée bien arrosée arrive jusqu'à la mer, en une baie près de laquelle se trouvent les ruines d'un village byzantin et d'une tour hellénique, la plus grande et la mieux conservée de l'île, avec ses 15 m. de diamètre intérieur,



Fig. 31. — Carte du Sud de Thasos.

ses murs épais de 1 m. Ailleurs, de hautes falaises plongent à pic dans la mer ; l'affleurement des veines de marbre en fit des carrières naturelles qui dans l'antiquité, furent largement exploitées, depuis Demir Khalkas jusqu'à Alikí.

4. ALIKÍ. Fig. 32.

Entre les caps Babouras et Salonikios, non loin de la baie de Thymonia, s'avance la presqu'île d'Alikí. Deux baies, ouvrant l'une au Sud-Est, l'autre au Sud-Ouest, enserrent un isthme au Sud duquel s'étend la presqu'île, mangée à son extrémité par les carrières anciennes. Quelques maisons s'alignent au bord de la baie Ouest : les paysans de Théologo ne les occupent guère qu'au moment de soigner les oliviers qui couvrent les pentes, et lors de la récolte, à la fin de l'automne. Dans l'antiquité, le site connut au contraire la prospérité : il fournissait le plus beau marbre de l'île.

Les carrières.

Situés au bord de la mer, d'exploitation facile, les hauts bancs de pierre ont été débités sans interruption depuis le ^{vi}^e siècle av. J.-C. jusqu'à la fin de l'Empire romain. Sous l'Empire, les carrières eurent une activité intense ; le marbre thasien, fort apprécié en Italie au dire de Sénèque et de Pline (voir p. 176) fut extrait en grandes quantités. Toute la pointe de la presqu'île a été peu à peu taillée au ras des flots : on peut encore suivre sur la roche, en partie couverte par l'eau, le quadrillage laissé par l'arrachement des blocs. Les carrières sont cependant loin d'être épuisées : là où le travail s'est arrêté se dressent encore de grandes parois de marbre, énormes volumes blancs entamés par facettes qui composent, vers la mer, un paysage de banquise. Partout la trace de l'outil : pioche, pointe, coins, barre ; des blocs dégrossis et prêts à être emportés, un fût monolithe de plus de 9 m. de long, un énorme tambour de colonne, gisent encore sur le chantier.

Le sanctuaire. Fig. 33.

A l'exception d'un grand sarcophage romain inscrit et de quelques stèles funéraires, rien n'a encore été exhumé de l'agglomération ancienne, qui était sans doute située sur l'isthme, où des tronçons de mur affleurent, dans la pinède, parmi la pierraille. Mais au fond de la baie orientale, un sanctuaire s'était établi ; les fouilles ont montré que son installation

remonte au milieu du VII^e siècle av. J.-C. — au temps où les Pariens vinrent à Thasos — et que l'activité cultuelle n'a cessé d'y régner jusqu'à la fin du paganisme.

Deux édifices de plan identique, séparés par un couloir Est-Ouest, occupent un espace aménagé de 30 m. \times 15 m. : au Nord, la pente et les irrégularités du rocher ont été compensées par une terrasse ; au Sud, le roc a été aplani et partiellement entaillé.

a) **L'édifice Sud**, contre la colline, est conservé sur une bonne hauteur et n'a pas subi de remaniements importants. Il est de plan presque carré (11 m. 60 \times 13 m.). Vers l'Ouest s'élevait la façade d'un porche à cinq colonnes entre deux piliers d'ante (colonnes doriques monolithes, de 3 m. 50 environ, qui n'ont jamais été cannelées ; l'une d'elles, fragmentaire, est relevée sur la fondation ; architrave légère, frise à triglyphes et métopes, de travail très soigné) : le mur de fond de ce porche, encore bien visible, est percé de deux portes donnant sur deux compartiments, de largeur inégale, séparés par une cloison. Au centre du compartiment Nord, le plus large, un foyer sacrificiel bas — *eschara* — bordé de blocs de marbre est encastré dans le sol. Cet édifice, qui date des environs de 500 av. J.-C., est la plus ancienne construction dorique de Thasos.

b) **L'édifice Nord**, plus complexe et moins bien conservé, offre la même disposition générale. Presque carré lui aussi (15 m. \times 16 m. 50), il occupe une terrasse artificielle dominant la baie. A l'Est, on retrouve seulement quelques vestiges du mur qui surplombait la mer, en gros blocs de marbre et de poudingue ; un brise-lames en protégeait le pied. A partir de l'Ouest, le plan se lit aisément : porche à colonnade ; mur de fond à deux portes (seuls, les seuils existent encore) ouvrant sur deux compartiments inégaux (grosses fondations de la cloison médiane encore visibles) ; *eschara* dans le compartiment Nord, le plus vaste. En fait, l'édifice Nord présente deux états juxtaposés : un état primitif ionique, et un remaniement dorique.

A) La construction de la terrasse, la division en deux compartiments, la partie Sud des bâtiments, remontent au milieu du VI^e siècle : mur Sud (orthostates, double parement en moellons de marbre), moitié du mur de fond avec seuil Sud, partie droite de la façade avec ses deux dernières dalles porte-colonne, gardant la trace de deux bases ioniques (l'une d'elles, un tore de marbre non cannelé, est conservée au Musée de Thasos).

B) Vers la fin de l'époque archaïque, l'édifice ionique primitif a été partiellement remplacé par un ensemble architectural plus vaste : une colonnade dorique plus monumentale est venue prolonger, sur 11 m. environ, avec un léger décrochement vers l'avant, la partie conservée de la façade ancienne. Sur le socle à degré de ce porche nouveau, on distingue très bien la trace de l'ante et des colonnes ; la partie inférieure d'un fût à arêtes vives y est demeuré en place. Parallèlement, le mur de fond du porche

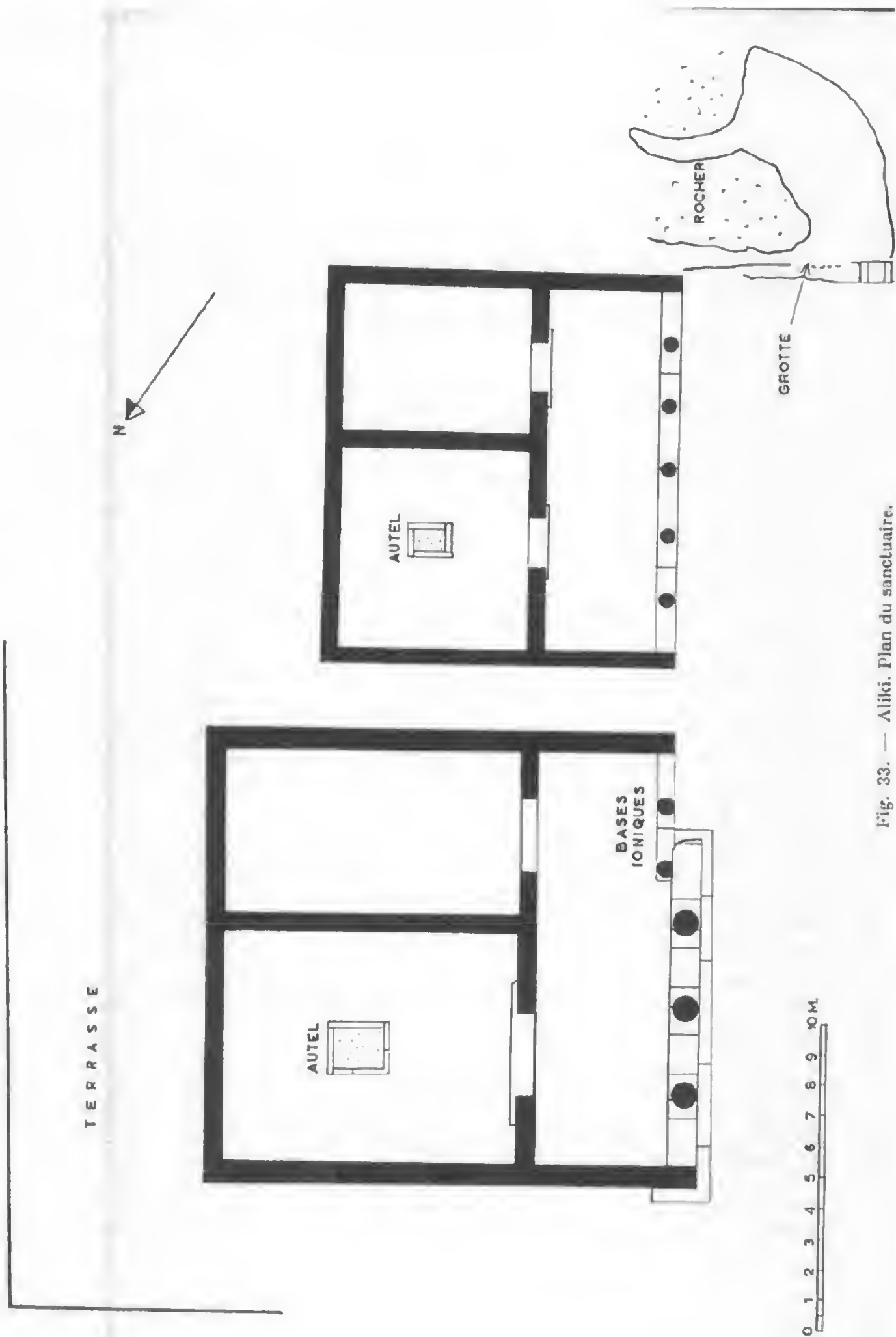


Fig. 33. — Alikali. Plan du sanctuaire.

a été mené, depuis le Nord, jusqu'à sa rencontre avec celui du porche ionique. On remarquera les scellements horizontaux à mortaises en queue d'aronde, et les scellements verticaux à mortaises carrées, avec canal de coulée (cf. l'édifice aux *oikoi* de l'Héracleion, p. 72). Le seuil Nord, décoré sur l'avant de trois bandeaux, a été établi dans l'axe d'un entrecolonnement.

Le grand portique dorique ne fut jamais achevé et le plan ambitieux que révèlent ses proportions monumentales ne fut pas mené à terme.

Dans le compartiment Nord de la grande terrasse, la fouille a découvert, puis remblayé, l'angle d'une autre terrasse plus exiguë et plus ancienne, construite en petits moellons de marbre irréguliers (on peut en suivre la crête sur le terrain). Cette construction, qui fut englobée dans la terrasse du *vi*^e siècle, et coupée par les fondations du mur de cloison, puis par le mur de fond du portique, remonte probablement au *vii*^e siècle.

Dès 1887, des fouilles exécutées par Th. Bent sur l'édifice Nord avaient mis au jour une statue masculine archaïque (*kouros*), conservée au Musée d'Istanbul ; des inscriptions soulignent la vocation du sanctuaire et montrent sa faveur jusqu'à l'époque romaine tardive : les degrés de la façade portent des graffiti, noms de marins de passage, d'amis ou d'amies des visiteurs ; sur des bases ou sur des blocs tombés des murs on avait inscrit des vœux d'heureuse navigation (*εὐπλοία*) pour les bateaux (le « Sarapis », l'« Héraclès », le « Poseidon », l'« Artémis », l'« Asclépios ») venus prendre leur chargement de marbre. A l'un de ces souhaits est associé un remerciement aux « Dieux Sauveurs », en qui l'on reconnaîtra les Dioscures, protecteurs traditionnels des gens de mer (*BCH* 1962, p. 609-611).

Les grottes cultuelles.

Une inscription du *iii*^e siècle av. J.-C., découverte à peu de distance des édifices dégagés, est une dédicace fragmentaire à Apollon, à qui était consacrée une grotte (*σπήλαιον*). De fait, deux grottes cultuelles ont été explorées :

a) Dans la paroi rocheuse, à quelques mètres de l'angle Sud-Est de l'édifice Sud s'ouvre une caverne visiblement en rapport avec le sanctuaire, bien que l'aménagement de l'entrée soit d'époque tardive.

b) En haut de la colline, vingt-cinq mètres environ au Sud-Est de l'édifice Sud, s'ouvre dans le roc une autre grotte. Par une bouche étroite affleurant le sol, on pénètre dans une salle en pente raide, profonde de plus de 20 m., et comprise entre deux assises obliques de rocher. Le nettoyage a fourni d'abondants ex-votos, céramique et figurines, datant principalement de l'époque archaïque, mais échelonnés aussi jusqu'à l'époque romaine.

Les basiliques.

Le sanctuaire fut apparemment abandonné à l'époque byzantine. Le culte chrétien se transporta sur la hauteur, en deçà des carrières : on y voit les restes d'une église dont les murs sont conservés par endroits, sur plus de 2 m. de hauteur. La fouille a dégagé l'abside et la fondation du *templum*. Une autre église était installée près de la baie Sud-Est (voir fig. 32). Des fragments de chancel, de marbres moulurés, de chapiteaux, jonchant le sol, témoignent de cette dernière époque de vie.

Le site fut déserté vers la fin du VI^e siècle.

ARCHITECTURE ET MONUMENTS THASIENS

Du VII^e siècle à l'époque byzantine, on peut suivre à Thasos l'évolution d'un art de construire provincial, qui tira dès l'origine sa noblesse des traditions ioniennes.

I. HISTORIQUE

1. LES ORIGINES ET L'ÉPOQUE ARCHAÏQUE. Les fouilles de 1960 et de 1961 ont révélé à l'Est du Dionysion et au champ Dimitriadis l'existence d'un habitat de la fin du VIII^e siècle ou du début du VII^e siècle. On a retrouvé les restes de cabanes établies au bas des pentes, au voisinage des points d'eau : des murs dont subsistait le socle de pierres grossières dessinent un plan absidal ; dans l'élévation entraient des clayonnages de roseaux recouverts d'argile.

Les restes architecturaux du VII^e siècle sont rares : vestiges de maisons à murs de gneiss, foyer domestique rectangulaire à l'Est du Dionysion. Un précieux incunable est le monument funéraire de Glaucos, fils de Leptine, conservé sur l'agora (milieu du VII^e siècle, voir p. 30) : base à deux degrés où le gneiss s'allie au marbre et à un pòros jaune à grain fin importé du continent.

2. VI^e SIÈCLE : L'ARCHITECTURE SACRÉE. Sur l'acropole, dans le sanctuaire d'Athéna, on a retrouvé les traces de la terrasse archaïque et le mur du temple primitif (voir p. 57). Au sanctuaire d'Arlémis, une fondation en lourds blocs de marbre non dégrossis date du début du VI^e siècle. A l'Héracléion, le temple « polygonal » (voir p. 71) remonte au milieu du VI^e siècle. De la même période, mais avec une technique différente, unissant le marbre et le gneiss, sont les premiers édifices du sanctuaire d'Alikí (voir p. 85).

A Néapolis (Cavala) les Thasiens élevèrent, pour honorer la déesse Parthénos, un temple ionique périptère dont la perfection montre l'achè-

vement de leur architecture à la fin de cette période florissante (chapiteaux, blocs à oves, au Musée de Cavala).

3. VI^e SIÈCLE : LES CONSTRUCTIONS PRIVÉES. Dans la première moitié du VI^e siècle se place un vaste effort d'urbanisme. Dans la ville basse des îlots entiers se constituent, implantés suivant un quadrillage régulier. La technique de construction est caractéristique : les murs de marbre dits « polygonaux » (voir ci-après) se retrouvent en beaucoup d'endroits. Ce quadrillage a été parfois oblitéré dans les siècles qui ont suivi, mais il a souvent persisté, et jusqu'aux derniers jours de la cité, fournissant le socle des murs postérieurs (quartier Dimitriadis, voir p. 48).

4. LE V^e SIÈCLE. Le sanctuaire d'Athéna est profondément remanié avec la construction de la grande terrasse et du temple (voir p. 56). Le sanctuaire d'Héraclès prend sa forme définitive : construction de la galerie Est et du périptère ionique. Un effort curieux d'embellissement monumental amène à l'Héracléion la construction de l'édifice aux *oikoi* englobant le vieux temple « polygonal » (voir p. 72), à Aliki le réaménagement de l'édifice Nord (voir p. 85). Le passage des Théores (voir p. 37) introduit un décor original dans un cadre monumental d'une grande sobriété.

5. LE REMPART. C'est de la fin du VI^e siècle et du début du V^e siècle que date l'essentiel de l'enceinte thasienne. Les hauts murs de soutènement à l'Est de l'acropole, construits en plaques de gneiss, remontent à une époque peut-être plus ancienne. On trouve aussi, entre le théâtre et la pointe d'Évraïocastro, un appareil polygonal à joints courbes (voir p. 50). Mais l'appareil le plus courant de la fin des temps archaïques se compose d'assises régulières à gros bossage et joints ciselés. Il correspond sans doute au très gros effort de construction entrepris au temps des Guerres Médiques. Après l'attaque d'Histiée de Milet en 494,

« les Thasiens..., qui avaient de grands revenus, employèrent leur argent à construire des vaisseaux longs et à s'entourer d'une muraille plus forte » (Hérodote, VI, 46).

C'est cette enceinte qui fut partiellement détruite sur l'ordre de Darius en 491 (Hérodote VI, 46 ; voir *supra*, p. 10), restaurée ensuite, démantelée à nouveau en 463 (voir le texte de Thucydide cité p. 10), réparée enfin pour soutenir les sièges de la fin du V^e siècle. Les portes furent établies à diverses époques ; celles du Silène, d'Héraclès et de Dionysos sont les plus anciennes.



Fig. 34. — Bloc archaïque à palmette.



Fig. 35. — Décor ionique : oves et fers de lance.



Fig. 36. — Décor ionique : palmettes, volutes et fleurs de lotus.



Fig. 37. — Décor ionique : palmettes, volutes et fleurs de lotus.

6. LE IV^e SIÈCLE ET L'ÉPOQUE HELLENISTIQUE. A la fin du IV^e siècle et au III^e siècle av. J.-C. s'élèvent de nombreux monuments. Le plan de l'agora se fixe dans ses lignes générales, édifice en Π, portique Nord-Ouest, rotonde et sanctuaire de Zeus Agoraios (voir fig. 6). Près de l'Héracleion s'implante un vaste édifice carré, à porche dorique et péristyle ionique intérieur (voir p. 70). Les sanctuaires s'entourent de périboles de marbre : Artémision (p. 40), Dionysion (p. 42), Poséidon (p. 43). Au théâtre s'élève le premier bâtiment de scène (p. 50 et fig. 19). A la porte de Zeus et Héra, une réorganisation monumentale et décorative est entreprise (p. 68). Dans le Dionysion, des édifices abritent les statues érigées pour commémorer les victoires du théâtre.

Cet essor correspond à un épanouissement économique. La construction des édifices est prise en charge par des notables qui conservent le souvenir de leur générosité en gravant leur nom sur l'architrave de façade du monument offert : Lysistratos au proskénion du théâtre (*BCH* 1960, p. 300-316), Thersilochos près de l'Héracleion (*ET* III, 22), Pythippos à la porte de Zeus et Héra (*ET* III, 21), un personnage dont le nom nous échappe (T I - - -) à l'édifice en Π (*ET* V, 181).

Le rempart offrait encore une bonne protection ; mais la région du port au moins fut remaniée : Héracléodôros d'Olynthe fit les frais d'une tour ronde qui en défendait l'entrée (voir le texte épigraphique traduit p. 22). L'île fut protégée, en cette période de piraterie, par de nombreuses tours surveillant les vallées ouvertes sur la mer.

7. L'ÉPOQUE ROMAINE. A l'époque romaine, et surtout à partir du I^{er} siècle ap. J.-C., l'effort d'embellissement monumental se poursuit. Des textes comme ceux qui honorent la Thasiennne Épié (voir p. 40) montrent la peine que prirent les particuliers pour entretenir les monuments urbains dans une période où la cité s'appauvrisait. Grands commerçants, familles riches entourent l'agora de portiques ou la décorent d'exèdres monumentales, inscrivant leurs noms sur les édifices qu'ils consacrent. L'agglomération s'étendit vers le Sud, déborda le rempart au Sud-Ouest, à mesure que la puissance romaine chassait les pirates de la mer. Aux magasins et aux entrepôts du I^{er} siècle av. J.-C. succédèrent au II^e siècle ap. J.-C. des demeures bourgeoises à l'endroit même où s'éleva, plus tard, au VI^e siècle, la grande basilique hors-les-murs (voir p. 74).

Il faut néanmoins attendre le II^e siècle ap. J.-C. pour retrouver un effort nouveau d'urbanisme et une nouvelle activité. La région située au Sud-Ouest de l'agora fut profondément transformée ; à proximité s'éleva un petit Odéon. On modifia ensuite la disposition du théâtre pour répondre aux goûts nouveaux, aux besoins des chasses et des combats de gladiateurs



Fig. 38. — Frise de rais-de-cœur.



Fig. 39. — Chéneau de l'Héracleion : palmettes et lotus ; astragale.

(voir p. 54), on construit sur la rue centrale, au voisinage de l'Héracleion, un arc triomphal en l'honneur de Caracalla ; mais on se contente de réparer tant bien que mal les édifices de l'agora. Le rempart sans doute sert encore, puisque l'apodecte Sotas le répare à la fin du II^e siècle ap. J.-C., aux frais de la cité (IG XII 8, 391).

8. L'ÉPOQUE CHRÉTIENNE. L'époque chrétienne apporte d'assez grands changements à l'ordonnance urbaine. A la fin du V^e siècle sur l'agora et à Évraïocastro, au VI^e siècle à l'endroit de la place actuelle (*plateia*) s'installent des basiliques entourées de cimetières. Le visage de la cité est gravement altéré ; les églises et les maisons groupées autour de la grande voie centrale s'édifient avec les dépouilles des monuments anciens. Des habitations nombreuses et deux églises au moins se construisent à Alikí, près des carrières alors en pleine exploitation.

Après le VI^e siècle manquent jusqu'aux indices d'occupation ; il faut attendre la venue des Génois pour retrouver des constructions importantes à l'acropole et près du port.

II. TECHNIQUE ET STYLE

Par sa technique, ses procédés de construction et ses formes, l'architecture de Thasos s'apparente à celle des Cyclades et de la côte orientale de l'Égée.

MATÉRIAUX. De l'époque archaïque à l'époque romaine, le matériau de construction essentiel demeure le marbre local blanc ou gris-blanc de préférence aux temps archaïques. A toutes les époques, il fut employé dans les parties nobles des édifices (murs, colonnes, entablements, décors sculptés). A côté de lui, le gneiss, également abondant dans l'île, et facile à travailler, a toujours été utilisé ; souvent associé au marbre dans les murs archaïques et classiques, il constitue à lui seul certains murs de soutènement et fondations (Évraïocastro, acropole). Le calcaire coquillier est d'un emploi plus rare ; il n'apparaît qu'à partir de l'époque classique : on le trouve en gros blocs dans l'élévation de deux édifices de l'agora et dans les piliers de la galerie hypostyle ; il se rencontre aussi dans les fondations des exèdres de l'agora et du monument rond de Théogénès. Le pòros jaune à grain très fin qui entre dans les degrés du monument de Glaucos est d'emploi très exceptionnel.

A l'époque romaine, on n'utilise point la brique ; les parois intérieures

sont, parfois revêtues d'un plaçage de marbre de couleur. Dans les basiliques chrétiennes, on eut recours parfois aux matériaux étrangers : un texte de Grégoire de Nazianze dénonce la fraude d'un prêtre thasien qui, chargé d'acheter à Constantinople du marbre de Proconèse, détourna l'argent qui lui était confié (Migne, 37, 1089).

APPAREIL. L'usage de ces matériaux divers conduisait à l'emploi d'appareils différents. Les murs archaïques ressemblent à ceux de Délos, des Cyclades et de l'Ionie. Le gneiss fut très anciennement employé : gros blocs dans les soutènements et les fortifications ; petits carreaux de hauteur variable dans les murs des maisons et dans le rempart.

L'appareil « polygonal » en marbre, à joints courbes, se rencontre dans certains secteurs du rempart, et, avec des blocs plus petits, à surface martelée, au parement externe d'assez nombreux édifices. Ces murs « polygonaux » sont visibles dans le quartier Dimitriadis et au passage des Théores ; des sondages ont révélé leur présence dans la région de la porte au char, à l'Est du Dionysion, à l'agora (près de la basilique et du sanctuaire de Zeus), près de l'arc de Caracalla. C'est un type de construction ionien : on le retrouve à l'ancienne Smyrne. La technique « polygonale » semble être abandonnée à partir du v^e siècle av. J.-C.

L'appareil régulier à bossage est caractéristique du rempart (début du v^e siècle ; voir ci-dessus). Le bossage est remplacé ensuite dans les murs d'enceinte (Poséidon, Artémision) par des parements plats travaillés au marteau à pointe ou à la smille. Souvent, au v^e siècle, la face visible des marbres est entourée d'un cadre en saillie (Héracléion, blocs inscrits de l'agora) ; au iv^e siècle, l'arête est chanfreinée (Stoa Nord-Ouest, porte de Zeus, péribole du Dionysion) ou protégée par un léger retrait vertical (édifice en Π). Les Thasiens, comme les Déliens, les Pariens, les Naxiens, ont apporté moins de soin aux parements internes : aux blocs de marbre polygonaux ou rectangulaires de l'extérieur répond souvent, à l'intérieur, un petit appareil irrégulier de gneiss ou de marbre.

Dans la grande construction du iv^e siècle, les murs sont composés d'assises alternées de blocs hauts, en double cours (carreaux), et de blocs plats occupant l'épaisseur (parpaings). À l'époque romaine, la maçonnerie est faite de moellons irréguliers liés au mortier.

SCELLEMENTS. À l'époque archaïque, les blocs des édifices les plus soignés sont liés horizontalement par des agrafes de métal, insérées et scellées au plomb dans des mortaises en queue d'aronde. Ce type de scellement subsiste à Thasos jusqu'au iv^e siècle. Des scellements en Γ se ren-



Fig. 40. — Rinceaux d'acanthés et de liseron (Avlakia).



Fig. 41. — Chêneau du portique Nord-Ouest ; fragment.



Fig. 42. — Chêneau de l'édifice en II.



Fig. 43. — Fleurs et palmettes : décor d'un monument non identifié de l'agora.



Fig. 44. — Palmettes et lotus : portique Nord-Ouest, chéneau rampant.

contrent dans la première moitié du ^v^e siècle à l'*eschara* du passage des Théores (voir p. 39), des scellements en T au sanctuaire d'Athéna (voir p. 56). Les premiers scellements verticaux d'assise à assise, implantés dans des mortaises carrées à large canal de coulée, apparaissent au ^v^e siècle à l'édifice aux *oikoi* de l'Héracléion, et à l'édifice Nord d'Aliki. A partir du ^{iv}^e siècle, on pratique aussi le scellement vertical par goujon sur le joint, et les scellements horizontaux présentent des mortaises de plan rectangulaire.

STYLES ET ORDRES. A l'époque archaïque, de nombreux marbres errants, réunis au Musée, montrent la richesse de la décoration architecturale de tradition ionienne : un chapiteau à collerette de feuilles retombantes du type « éolique » ; plusieurs chapiteaux à balustre étroit, cannelé, et volutes convexes ; un bloc orné d'une superbe palmette ciselée (fig. 34) ; nombreuses plaques à rang d'oves, d'un travail vigoureux ; rais-de-cœur, astragales, séries délicates de palmettes et de lotus, qui ornaient des édifices disparus (fig. 35 à 38).

Dès la deuxième moitié du ^{vi}^e siècle, l'ordre dorique fait son apparition à Aliki. Dans l'édifice Sud, l'entablement comporte une frise de métopes lisses et de triglyphes hauts à canaux terminés par un arrondi ; l'architrave est de très faible hauteur ; pour le rapport des proportions, cet ensemble évoque certains édifices figurés sur les vases du ^{vi}^e siècle.

Au ^v^e siècle, les traditions ioniennes se perpétuent ; encore vivantes dans la galerie de l'Héracléion, au début du siècle, œuvre d'architecture stricte, au décor sobre et vigoureux (voir le Pégase du Musée, p. 117), elles aboutissent, sur le périptère ionique, à un style ornemental un peu sec (fig. 39, voir p. 72).

Au ^{iv}^e siècle, les architectes ont créé des monuments plus nouveaux par leur conception d'ensemble que par l'usage décoratif des ordres traditionnels. L'ionique subsiste comme ordre secondaire, à la porte de Zeus (attique de l'aménagement de Pythippos, voir p. 67), à l'édifice proche de l'Héracléion (voir p. 70). Le dorique triomphe ; il est d'ailleurs la règle à l'époque ; la sévérité de ses frises muettes, de ses tympans lisses, est atténuée comme à Épidaure, à Delphes ou à Samothrace, par la souplesse des rinceaux fleuris, des palmettes et des lotus ciselés sur les corniches (fig. 40 à 42 et fig. 44). Ces ornements ne sont pas sans mérite : des blocs de couronnement, retrouvés sur l'agora, ouvragés d'acanthes raffinées et de fleurs précieuses, montrent jusqu'où peut aller leur délicatesse (fig. 43). Mais l'originalité réside soit, à l'édifice en Π, dans l'ordonnance de la façade (fig. 8 et fig. 9), soit, au portique Nord-Ouest, dans l'audace de la charpente.



Fig. 45. — Antéfixe : Bellérophon sur Pégase.

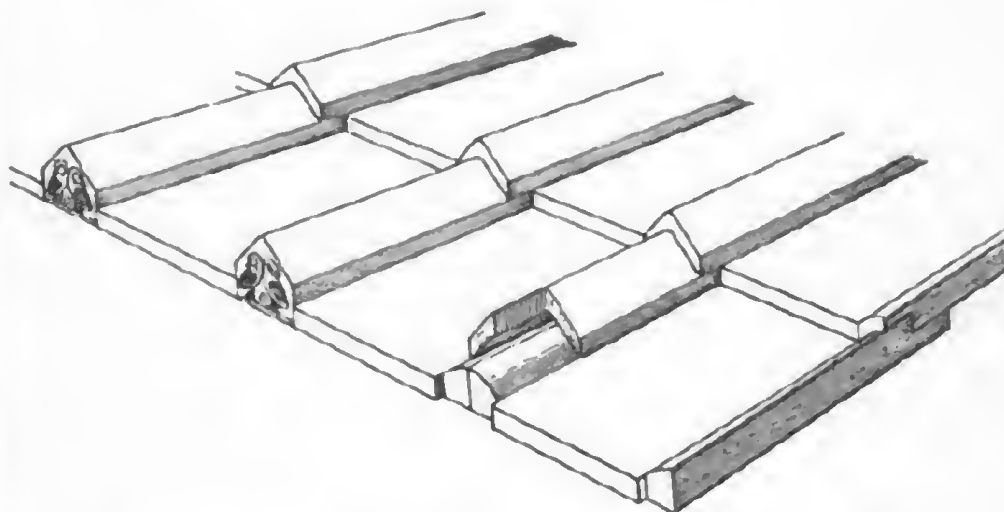


Fig. 46. — Reconstitution du toit d'un édifice de l'Artémision, avec antéfixes à canards héraldiques.



Fig. 47. — Antéfixe : la Chimère.

LES TERRES CUITES ARCHITECTONQUES. A l'époque archaïque, certains toits étaient décorés sur leur pourtour de plaques de terre cuite estampée et rehaussée de couleurs vives : frises continues aux pentes des frontons (*simas*), *antéfixes* polygonales ou semi-circulaires au bout des rangées de tuiles couvre-joint. Sur les *simas* se succèdent des cavaliers en chasse, motif insulaire et oriental (fig. 48 et 60). Les antéfixes portent les images de Bellérophon et de la Chimère (fig. 45 et 47), à l'Héracleion, à Évraïocastro et à Aliki ; deux animaux héraldiquement rapprochés : canards (Artémision) ; lions (terrasse au-dessus d'Évraïocastro) ; béliers (Héracleion) ; un motif floral au sanctuaire d'Athéna et à Évraïocastro. Le sujet le plus courant est celui de la Gorgone, face grimaçante à la langue tirée (fig. 49). Le système de montage des tuiles qui se terminent par ces antéfixes (avec un talon descendant sur la tranche des tuiles plates de rive ; voir fig. 46) est particulier ; il se retrouve en Ionie. Mais, à la fin du vi^e siècle, la technique et le décor floral corinthiens l'emportent ; et par la suite les terres cuites architectoniques thasiennes ne présentent guère d'originalité. Les antéfixes du portique d'Évraïocastro, au début de l'époque hellénistique, portent par exemple le décor d'acanthé ordinaire, avec une tête d'Athéna, du type que l'on rencontre à Pella de Macédoine.



Fig. 48. — Sima aux cavaliers chassant.



Fig. 49. Antéfixe : tête de Gorgone.

LES PLANS. Un certain archaïsme se manifeste assez longtemps dans les conceptions architecturales des Thasiens. Les premiers édifices se rattachent aux types les plus anciens de la construction grécque : temple à autel avec deux colonnes intérieures (Héracleion), édifices barlongs à double *cella* et vestibule à colonnade en façade (Alikî). Le temple ionique de l'Héracleion, par les proportions trapues de la *cella*, presque carrée, par la largeur inhabituelle de la galerie et la totale indépendance de la colonnade extérieure par rapport à la *cella*, ne se soumet à aucune règle du plan classique des temples péristyles.

Très tôt, les Thasiens ont eu le goût des édifices monumentaux, mis en valeur sur des terrasses, et des quartiers aux plans nets. Mais des idées d'ensemble n'interviennent vraiment qu'au iv^e siècle, avec le grand plan d'urbanisme qui détermine la composition de l'agora. La galerie de l'Héracleion, avec sa façade fermée, son décor oriental de protomés (lilac au Pégase, p. 117, fig. 58) était au v^e siècle exceptionnelle : à partir du iv^e siècle, la stoa à colonnade devient le motif architectural dominant.

ANNEXE : LES AUTELS THASIENS

On sait que l'autel antique est le foyer de plein air sur lequel le sacrificateur brûle la part de la victime réservée au dieu ; les fidèles, eux, festoient avec la viande de l'animal immolé. Les autels sont orientés vers le soleil levant ; l'officiant se tient debout sur la *prothesis*.

Deux types d'autels se rencontrent à Thasos : l'autel à table, l'autel à foyer creux. Sont du premier type l'autel monumental de l'Héracleion, dans l'axe du grand escalier d'accès, et de nombreux autels de l'agora, de dimensions plus restreintes. Une variété, très bien représentée, de tradition lonienne, est la catégorie *in antis* : la table offre un plan en Π , avec des pilastres cantonnant la *prothesis* ; on trouve des autels de ce type au Poséidon, au Dionysion, au passage des Théores. Les autels à foyer creux (*eschara*) apparaissent moins fréquemment ; on en relève des exemples à l'Héracleion, à Alikí, au passage des Théores, au Dionysion : quatre dalles de marbre, dressées de chant, doublées de plaques de gneiss pour éviter l'érosion par la flamme, limitent une fosse rectangulaire.

Un autel très original a été retrouvé au sanctuaire d'Arkonda : une aire dallée semi-circulaire, à l'Est de la table sacrificielle, servait sans doute au déploiement de chœurs. Une inscription (citée ci-après, p. 172) mentionne un temple non couvert qualifié d'*amphibómios*, c'est-à-dire renfermant un autel ; on peut se faire une idée d'une telle structure d'après le péribole circulaire adjacent au sanctuaire de Zeus sur l'agora (voir p. 34 et fig. 8), au centre duquel un autel était établi. Au Musée est exposée la plaque frontale, décorée d'un bas-relief, d'un autel dédié à Cybèle (fig. 79 et fig. 80).

AU MUSÉE DE THASOS

Pour certains des documents qu'on pourra voir au Musée, nous prions le visiteur de se reporter aux chapitres suivants :

Éléments architectoniques, marbres et terres cuites : ARCHITECTURE ET MONUMENTS THASIENS, p. 89 à 104.

Amphores et timbres amphoriques : LA VIE ÉCONOMIQUE, p. 181 à 183.

Monnaies : LES MONNAIES THASIENNES, p. 185 à 191.

Il sera ici question : brièvement, des inscriptions (I) ; de la sculpture (II) ; des figurines de terre cuite (III), de la céramique (IV), des petits objets (V).

I. L'ÉPIGRAPHIE

Les marbres inscrits sont nombreux au Musée ; leur déchiffrement a fourni un ensemble de textes qui, joints aux témoignages des auteurs anciens, permettent d'éclairer l'histoire de Thasos du VII^e siècle av. J.-C. au IV^e siècle ap. J.-C. Nous en avons cité ailleurs de nombreuses traductions : il suffit ici d'y renvoyer.

Textes de lois : lois sur les vins, p. 179 ; loi sur la dénonciation, p. 11 (textes gravés sur les murs d'édifices de l'agora).

Décrets honorifiques : décrets pour Épié, p. 40 (stèle).

Bases portant des statues : voir à l'Artémision, p. 40 (signatures de sculpteurs, p. 108).

Listes de magistrats : passage des Théores, p. 39 ; édifice en Π de l'agora, p. 27.

Tablettes de juges, en bronze, p. 166.

Dédicaces : à Dionysos, p. 50 ; à Cybèle, p. 137 ; aux Dioscures, fig. 107 ; arc de Caracalla, p. 74.

Règlements religieux : voir p. 34, p. 37, p. 171, fig. 108 et 109.

Épitaphes, inscriptions funéraires : monument de Glaucos, p. 30 et fig. 3 ; nécropole, p. 69.

La borne indicatrice d'Alikî (p. 77) est un document de type original.

À l'époque archaïque et au v^e siècle av. J.-C., les Thasiens utilisent l'alphabet de Paros : $\text{O} = \Omega$ et OY ; $\Omega = \text{O}$; $\Gamma = \Lambda$; $\Lambda = \Gamma$. La gravure est encore désordonnée au viii^e et au vi^e siècle (épitaphe de Glaucos, fig. 3) ; elle se régularise au cours du v^e siècle. On écrit encore *boustrophédon* (« comme un bœuf passant d'un sillon à un autre » : alternativement de gauche à droite et de droite à gauche) jusqu'au début du v^e siècle (inscription funéraire de Glaucos, fig. 3, loi sur le vin et le vinaigre, fig. 110) ; la disposition *stichédon* (alignement vertical des lettres de ligne à ligne) apparaît vers 450 (fig. 109). À partir de la fin du v^e siècle, les Thasiens utilisent l'alphabet grec commun. — La forme des lettres change avec le temps : le Σ a des barres horizontales parallèles, le Λ une barre horizontale brisée à partir du ii^e siècle av. J.-C. Au iii^e siècle av. J.-C., les lettres rondes sont sensiblement plus petites que les autres lettres. À l'époque romaine, une écriture manichéenne se rencontre dans certains textes du ii^e siècle ap. J.-C. (dédicace de l'arc de Caracalla, p. 74). À l'époque romaine, l'écriture de certains textes se rapproche de la cursive (*sigma* et *epsilon* lunaires).

II. LA SCULPTURE*

LA SCULPTURE THASIENNE : APERÇU GÉNÉRAL.

Après avoir vu les bas-reliefs des portes de la ville, le visiteur trouvera au Musée une abondante collection de sculptures. Il faut savoir aussi qu'un lot important de pièces d'origine thasienne est dispersé à l'étranger (surtout au Musée du Louvre, au Musée archéologique d'Istanbul, et dans l'ancienne collection autrichienne Wix de Zsolna, aujourd'hui démembrée). Au temps de l'empire ottoman, il suffisait en effet d'un firman impérial pour emporter les monuments que les voyageurs du xix^e siècle signalaient encore épars dans la campagne. Ainsi Emmanuel Miller put-il rapporter au Musée du Louvre les célèbres reliefs du passage des Théores (voir p. 38, fig. 11 et fig. 104) ; quelques œuvres prirent le chemin d'Alexandrie, tel un aigle monumental, frère jumeau de celui qui, au Musée, occupe le centre de la cour ; d'autres partirent pour Vienne, dans des collections privées. À partir de la fin du xix^e siècle, les plus beaux documents furent acheminés vers Constantinople où Hamdi-Bey constituait le Musée impérial : relief de l'Héraclès archer enlevé au rempart (voir p. 64, fig. 25) ; deux métopes sculptées du proskénion et reliefs de Némésis pris au Théâtre (voir p. 54) ; *couros* ramené d'Alikî (voir p. 87) ; statues découvertes par Macridy-Bey à l'Artémision (voir p. 40). Exode et dispersion ont heureusement pris fin en 1912.

* Les numéros en caractères gras dans l'introduction ci-après et les numéros qui interviennent dans les légendes accompagnant les figures renvoient au catalogue sommaire des pages 115 à 148.



Fig. 50. — Plaque de chancel du Musée d'Istanbul : Daniel dans la fosse aux lions.

Le marbre de l'île, bien qu'il soit souvent de qualité moyenne, à gros cristaux et friable, fournissait leur matière aux sculpteurs. C'étaient tantôt des artistes en renom appelés de l'étranger pour l'exécution d'une commande, comme l'attestent les bases signées de l'Athénien Praxias (*ET V*, 381) et du Rhodien Philiscos (au Musée d'Istanbul, *IG XII Suppl.*, 383), tantôt des marbriers locaux comme Limendas (voir p. 36). Souvent non dépourvus de talent, les sculpteurs thasiens accueillirent volontiers les influences venues de l'extérieur.

1. L'ARCHAÏSME : VII^e et VI^e SIÈCLES.

Ce fut d'abord et principalement avec les Cyclades et l'Ionie grecque qu'ils partagèrent leur inspiration. Dès la fin du VII^e siècle, les tendances de la statuaire ionienne, qui se plaît à envelopper les masses dans un graphisme sans raideur, sont perceptibles dans le grand *couros* porteur de bélier (1, fig. 51-53). C'est encore la délicatesse ionienne, presque sensuelle dans le rendu des chairs, qui anime une tête masculine de la Glyptothèque Ny-Carlsberg à Copenhague ; mais cette douceur du modelé y est compensée par une accentuation de l'équilibre des volumes, à l'exemple de la sculpture attique. Tel fragment de *couros* (2, fig. 54), telle tête féminine aux chairs pleines, à la coiffure raffinée (3, fig. 55), se rattachent à l'art des Cyclades. En même temps que cette plastique de marbre se développait la fabrication de grandes statues de terre cuite, reproduisant le type de la *coré*, ou jeune fille drapée. Les plus anciennes, très comparables aux effigies « dédaliques » crétoises, sont antérieures au *couros* porteur de bélier (10 et 11, VII^e siècle).

2. L'ÉPOQUE CLASSIQUE : V^e ET IV^e SIÈCLES.

a) Dans la première moitié du V^e siècle (transition de l'archaïsme finissant au pré-classicisme), la sculpture thasienne connaît son développement le plus brillant. C'est aussi le seul moment où apparaît un style proprement thasien. D'une série d'œuvres de haut mérite, où les influences ioniennes restent très sensibles, se dégage une certaine unité de ton : art singulier, où les formes encore soumises à la fixité archaïque s'emplissent de la palpitation de la vie, où l'élégance du trait ne fige point la fraîcheur de l'inspiration (Pégase de l'Héracléion, 8, fig. 58, reliefs du passage des Théores, p. 37 (fig. 12 et fig. 104), relief de la porte avec déesse au char, p. 46, relief du Dionysion (15, fig. 62). Du terroir thasien jaillissait une veine plus rustique, de fabliau populaire : c'est d'elle qu'à l'une des portes du rempart le plantureux Silène au canthare tient sa gaillarde allure de campagnard



Fig. 51 *a* et *b*. — Couros porteur de bélier n° 1.



Fig. 52. — Le couror porteur de bélior n° 1 : buste de dos.



Fig. 53. — Le kouros porteur de bélier n° 1 : buste de dos.



Fig. 54 *a* et *b*. — Bassin et jambes du couron
n° 2.

en gougnette (fig. 23) et l'Héraclès archer, aujourd'hui au Musée d'Istanbul, sa redondante musculature de lutteur (fig. 24). Un torse trouvé à l'Héracléion, étude serrée d'anatomie en mouvement (18), reste en marge de ces deux courants locaux.

b) Après 463 av. J.-C., le rayonnement de l'art d'Athènes, favorisé peut-être par la tutelle politique imposée à l'île, infléchit l'évolution du style. La stèle de Philis (au Louvre), où la jeune défunte est représentée coiffée, selon une mode locale (« queue de cheval » s'échappant d'un bonnet) témoigne, aux environs de 430 av. J.-C., de l'accueil, mais aussi de la résistance que rencontrèrent ces influences attiques. La période du premier classicisme (2^e moitié du v^e siècle av. J.-C.) est encore représentée à Thasos par l'ensemble décoratif de la porte de Zeus, où se mêlent les schémas parthénoniens et les traditions ioniennes.

c) Le second classicisme (iv^e siècle av. J.-C.) est mieux illustré, surtout dans le domaine de la sculpture funéraire. Les ateliers thasiens sont alors largement tributaires de ceux d'Athènes. La stèle 27 révèle pourtant un artiste original, qui sait atteindre à une grande puissance d'émotion. La belle tête 24 (fig. 66) atteste la diffusion au Nord de l'Égée du style dramatique créé par Scopas.

3. L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE (III^e-I^{er} SIÈCLES AV. J.-C.).

La prospérité de la cité se reflète dans le nombre et la qualité des œuvres retrouvées. On doit à la munificence des particuliers des ensembles monumentaux comme les deux exédres du Dionysion (29 à 32, fig. 69 à 71) et le sanctuaire d'Artémis s'enrichit d'une série de statues représentant des dames de l'aristocratie thasienne. C'est le sculpteur rhodien Philiscos qui vient exécuter celle d'Arè, fille de Néon (I^{er} siècle av. J.-C. ; au Musée d'Istanbul). En dépit des innovations dues à l'évolution du goût (poses plus hardies, drapés plus complexes où l'étoffe est traitée pour elle-même, virtuosité technique dans le travail du marbre, recherche de l'effet expressif), les modèles du grand classicisme gardent leur prestige (voir notamment 31 et 33, fig. 73, et trois statues féminines de l'Artémision au Musée d'Istanbul, qui reprennent des types du iv^e siècle).

4. L'ÉPOQUE ROMAINE.

Sous la paix romaine, Thasos suit les modes régnautes. La réplique d'un groupe attribué au sculpteur Stéphanos (36, fig. 75) reflète le style éclectique en faveur dans la Rome du I^{er} siècle av. J.-C. Au II^e siècle ap.



Fig. 55. — Tête de coré n° 3 : a face.
b détail de la chevelure.

J.-C. se développe dans l'Empire un mouvement de renaissance classique qui produit, outre d'innombrables copies de chefs-d'œuvre de la statuaire grecque, des compositions souvent habiles, mais d'une inspiration un peu courte : le bas-relief **40** (fig. 79 et 80) donne une idée de ce style néo-classique. C'est dans l'art du portrait qu'il faut chercher l'apport le plus original de la période romaine à Thasos. Effigies d'empereurs et de membres de la famille impériale (Jules César, **42** (fig. 81) ; Lucius César, **43** (fig. 82) ; Claude, **44** (fig. 83) ; Hadrien, **45** (fig. 84), ou portraits d'inconnus, les œuvres les plus réussies suivent encore la tradition du portrait grec où, derrière l'individualité des traits, le sculpteur cherche à suggérer les caractères généraux d'un type. La sculpture funéraire est abondante : d'humbles ateliers au répertoire stéréotypé multiplient sur les stèles, dans un style souvent sommaire, les bas-reliefs où le défunt est représenté, tantôt en banqueteur héroïsé entouré des siens (**48**, fig. 86), tantôt en chasseur-cavalier affrontant le sanglier, symbole des puissances infernales (**47**, fig. 87) ; les stèles funéraires portent quelquefois des médaillons avec portraits en relief (*imagines clipeatae*).

5. L'ÉPOQUE CHRÉTIENNE.

Le document le plus important de l'iconographie byzantine à Thasos est un bas-relief représentant le prophète Daniel dans la fosse aux lions, œuvre d'un style savoureux et naïf (au Musée d'Istanbul). Daniel, vêtu d'un costume oriental, est en prière ; une lionne vient lui lécher les pieds ; plongeant du haut du ciel, le prophète Habacuc, conduit par l'ange, apporte à Daniel un plateau chargé de pains (vi^e-vii^e siècle ap. J.-C., fig. 50).

CHOIX DE SCULPTURES

1. ÉPOQUE ARCHAÏQUE.

A) MARBRE

1. Couros criophore. Inv. 1. Hauteur 3 m. 50. Trouvé au Pythion, remployé dans un mur de soutènement. Cette statue colossale, qui représente un dédicant ou Apollon lui-même portant un bélier, resta inachevée : une fissure accidentelle du marbre, qui prend près de l'oreille gauche, a sans doute interrompu le travail du sculpteur. L'œuvre illustre l'un des types traditionnels de la plastique grecque la plus ancienne ; le personnage masculin (*couros*) est nu, debout, campé dans une attitude hiératique, la jambe gauche rapidement avancée. Le bras droit abaissé, le poing fermé, est collé au corps, le bras gauche plié en travers de la poitrine tient le bétail pressé contre le flanc



Fig. 56. — Stèle funéraire archaïque
n° 7 : dame tenant une fleur.



Fig. 57. — Statuette archaïque n° 5 : déesse assise.

droit. La chevelure ceinte d'un ruban noué sur la nuque et traitée en longues mèches perlées tombe lourdement, à la manière d'une perruque. Le caractère élancé des proportions, l'épanouissement ascendant des volumes, culminant à l'arrondi des épaules, ôtent toute massivité à ce colosse dont la silhouette (surtout vue de trois-quarts arrière droit) paraît singulièrement fine malgré la raideur des formes. Vers 600 av. J.-C. G. Richter, *Kouros*¹, p. 51, n° 14. Fig. 51 à 53.

2. Jambes de kouros. Inv. 2. Hauteur 0 m. 62. Acropole. Comme le précédent, ce kouros se présente de face, la jambe gauche portée en avant. Les bras étaient plaqués au corps (arrachement des poings sur la face latérale des cuisses). Le galbe curviligne des cuisses s'accorde sans heurt à l'étroitesse des hanches, à l'ovale profond du bassin. VI^e siècle av. J.-C. Fig. 54.

3. Tête de coré. Inv. 678. Hauteur totale 0 m. 23. Agora. Malgré les mutilations du marbre, cette tête de jeune fille (*coré*) est un bon exemple de l'art raffiné des dernières décades du VI^e siècle av. J.-C. Le modelé du visage évoque celui de la *Corylido* du trésor de Siphnos à Delphes. On notera la préciosité de la coiffure avec couronne de boucles sur le front et grosses coques sur les tempes. *BCH* 1919, p. 547. Fig. 55.

4. Tête de coré. Inv. 7. Hauteur 0 m. 23. Du même type que la précédente; épiderme très usé.

5. Statuette : femme assise. Inv. 853. Hauteur : 0 m. 265. Personnage féminin acéphale, assis sur un siège cubique, bras au corps : le vêtement, sans aucun plissé, est suggéré par un modelé enveloppant, qui laisse seulement deviner les formes du corps. Ce type de divinité assise est très fréquent dans la petite plastique de terre cuite (voir p. 148 et fig. 88). Fig. 57.

6. Statuette : femme assise. Inv. 9. Hauteur : 0 m. 265. Partie inférieure conservée même type que le numéro précédent. Siège à coussin, plus élaboré; tabouret sous les pieds; le plissé du vêtement est indiqué; les formes sont plus élancées.

7. Relief funéraire. Inv. 8. Hauteur 0 m. 395; largeur 0 m. 215. Nécropole de Patarghia. La défunte assise de profil sur un fauteuil à haut dossier fait de la main gauche le geste rituel d'écarter le voile, tandis que sa main droite élève une fleur. Le visage qui s'incline pour respirer la fleur donne un charme simple à cette silhouette un peu lourde, assez comparable à celle du n° 5. Deuxième moitié du VI^e siècle av. J.-C. Ch. Picard, *Mon. Piot* 32 (1932), p. 21 sq. Fig. 56.

8. Protome de Pégase. Inv. 4. Hauteur du bloc 1 m. 23. Cet avant-train de cheval allé se dégage d'un bloc architraveonique trouvé à l'Héracléion (galerie Est, p. 72). La bête semble bondir, tête rentrée, pattes allongées (la droite travaillée à part était rapportée). L'aile droite, raccordée au poitrail par un corselet de petites plumes imbriquées, se développe contre la face extérieure du bloc en grandes rainures recourbées en faucille (l'aile gauche est tronquée par la face antérieure du bloc). La puissance musculuse de l'encolure s'allie heureusement à la finesse de la tête que souligne la petitesse de l'œil et de l'oreille. La simplification élégante des volumes, respectueuse de la vérité anatomique (légers plis de la peau au sommet de la gorge, méplat des mâchoires), le sens aigu de la stylisation décorative (long cimier délicatement frisé de la crinière se terminant à l'avant par une aigrette et deux mèches latéralement rubattues) dénotent la main d'un grand artiste travaillant aux environs de 500 av. J.-C. *ET* I, p. 98. Fig. 58.

9. Tête de Silène. Inv. 67. Hauteur 0 m. 15. Héracléion. S'ajoutant aux traits ordinaires de ces êtres hybrides, volontiers grotesques (oreilles animales, nez camus,



Fig. 58. — Pégase de l'Héracléon n° 8.



Fig. 59. — Tête de cheval de l'Héracleion n° 19.



Fig. 60. — Fragment
de frise de terre cuite :
tête de cheval et
archer.



Fig. 61 a et b. — Tête de Silène n° 9, provenant de l'Héracleion.

barbe et moustache touffues], le froncement accentué des sourcils en fort relief, le rictus qui découvre les dents, les protubérances caprines sous la lèvre inférieure donnent à ce visage un air d'intense bestialité. Sur le crâne, une série de petits trous servaient à fixer un ornement en bronze. Vers 500 av. J.-C. *ET* I, p. 98-99. Fig. 61.

B) TERRE CUITE

Des fragments provenant d'une dizaine de statues féminines en terre cuite ont été recueillis à l'Artémision (fouille de 1960), quelques autres morceaux au sanctuaire d'Athéna. Même si l'on n'a pu réaliser que des reconstitutions partielles, on peut suivre, grâce à elles, l'évolution locale de la *coré* à partir du style « dédalique ». La technique est intéressante : le procédé le plus courant associe le modelage et, pour certaines parties, l'usage de moules. La surface était ensuite travaillée à l'outil et, après cuisson, la statue était peinte.

10. Torse féminin fragmentaire. Largeur aux épaules : 0 m. 47. Le buste est gainé dans une tunique droite à rabat (*péplos*) qui ne révèle pas le modelé du corps ; les pans d'une mantille retombent sur les épaules ; la chevelure peut être rapprochée de celle du couros n° 1 (boucles en « perles » de part et d'autre du cou). L'œuvre s'apparente aux créations de la plastique crétoise (« dame d'Auxerre », au Musée du Louvre). *BCH* 1961, p. 923, fig. 26.

11. Torse féminin fragmentaire. Inv. 2312+2321. Hauteur actuelle : 0 m. 17. Sanctuaire d'Athéna. Même type que les fragments précédents, mais la statue était d'échelle plus réduite.

12. Visage et torse féminin fragmentaires. Inv. 2482+2483? Hauteur totale : 0 m. 50 environ. Bouche souriante ; quatre longues boucles en « perles » fondues, divergentes, coulent sur les épaules. La *coré* est vêtue du *péplos* et porte la mantille. 1^{re} moitié du vi^e siècle. *BCH* 1961, p. 928, fig. 27.

13. Tête fragmentaire. Inv. 2481. Hauteur 0 m. 35. Le visage manque (on devine l'angle de l'œil gauche). Coiffure à diadème à perles et voile ; cheveux frisés sur le front et coques en avant des oreilles. Type ionien, représenté en marbre par les têtes 3 et 4 ci-dessus. *BCH* 1961, p. 927, fig. 25.

14. Fragment de visage. Inv. 2487. Hauteur 10 cm. 5. Bandeaux ondulés sur le front et perles d'un diadème ; yeux en amande. La netteté des plans évoque les œuvres attiques. Deuxième moitié du vi^e siècle. *BCH* 1961, p. 929, fig. 29.

2. ÉPOQUE CLASSIQUE.

15. Relief votif. Inv. 1501. Hauteur 0 m. 435. Dionysion. Apollon (?) nu, le manteau jeté en châte à l'arrière des épaules, s'avance vers la gauche. Le bras droit tendu tient la patère à libation. Le bras gauche, poussé en retrait, est à demi-plié. Devant le dieu broute une biche. Les conventions persistantes de l'archaïsme (pieds posés à plat, buste de face embouté sur les jambes de profil, patère tenue verticalement) avivent le charme aigu de cette œuvre ou l'élégance des lignes s'accompagne d'une pointe de maniérisme. Premier quart du v^e siècle. *BCH* 1958, p. 818. Fig. 62.

16. Relief votif de l'Artémision. Inv. 1474. Hauteur conservée : 0 m. 33. Partie supérieure d'une stèle à champ plat ; un personnage féminin, sans doute Artémis, est tourné vers la gauche ; le geste de la déesse nous échappe. Le visage, la coiffure à

longues boucles, sont encore dans la tradition archaïque ionienne, mais le mouvement nisé du personnage indique une date plus récente. *BCH* 1958, p. 817.

17. Reliefs. Inv. 20 (hauteur 0 m. 27) et 21 (hauteur 0 m. 30). Trouvés en contrebas du Théâtre. Ces deux bas-reliefs sont sculptés sur des blocs analogues de forme et de dimensions, cernés d'un même listel saillant. Sur le premier, jambes drapées d'un personnage féminin monté en amazone sur un dauphin (1^{er} quart du v^e siècle). Sur l'autre est conservé un torse d'homme barbu drapé dans un manteau qui, tombant de l'épaule gauche, enveloppait les jambes. Le bras gauche tendu, index pointé, la large extension du bras droit levé composent un geste autoritaire. Deuxième quart du v^e siècle av. J.-C.

18. Torse viril en action violente (Persée?). Inv. 14. Hauteur 1 m. 70. Héracleion. L'extension du corps superbement cambré, le geste nuiné des bras (le droit haut levé, le gauche écarté latéralement), la tension nerveuse de la musculature caractérisent un personnage lancé dans un exercice de force. Cette œuvre, remarquable autant par le rendu de l'instantanéité de l'élan qui l'anime que par la maîtrise du modelé anatomique, se rattache à la manière de Pythagoras de Rhégion, sculpteur connu pour son goût du mouvement et des formes athlétiques. Deuxième quart du v^e siècle av. J.-C. P. Devambiez, *BCH* 1933, p. 422-437.

19. Tête de cheval. Inv. 5. Hauteur 0 m. 605. Héracleion. Version nouvelle du Pégase n° 8, traitée dans un style plus réaliste ; mais l'arrangement de la crinière, à toupet, reste dans la tradition thasienne archaïque (cf. le Pégase, et la *sima* de terre cuite fig. 60). Vers 460 av. J.-C. *BT* 1, p. 100. Fig. 59.

20. Tête féminine au cécryphale. Inv. 36. Hauteur 0 m. 21. Un foulard de tissu très fin (cécryphale) retient à l'arrière le poids de la chevelure comme une résille. Le visage garde la gravité et l'équilibre des œuvres du v^e siècle. Ch. Picard, *BCH* 1921, p. 129 à 133. Fig. 63.

21. Tête archaisante d'Hermès. Inv. 11. Hauteur 0 m. 242. Agora. Elle couronnait sans doute un simple fût pourvu au sommet de deux courts tenons latéraux et, sur la face antérieure, d'un phallus. Ces bornes sculptées, à tête d'Hermès, se dressaient aux carrefours et sur les places. La présentation strictement frontale, l'arrangement de la chevelure en une triple rangée de boucles en coquilles au-dessus du front, avec deux bandeaux tombant symétriquement sur chaque épaule, la barbe carrée à fines mèches striées témoignent d'un parti pris archaisant inspiré d'une œuvre célèbre de la fin du v^e siècle av. J.-C., l'Hermès du sculpteur athénien Alcamène. Deux autres têtes sont de même type : inv. 10 et inv. 12. Ch. Picard, *BCH* 1921, p. 128-129 ; A. Lammonier, *BCH* 1923, p. 342-343. Fig. 64.

22. Relief au banquet funéraire. Inv. 32. Largeur 1 m. 41 ; hauteur 0 m. 79. Nécropole de Patarghi. Type de représentation fréquent sur les stèles dressées qui marquaient l'emplacement des tombes : le mort héroïsé goûte aux joies d'un banquet dans l'au-delà. Étendu sur une couche, le défunt élève dans sa main droite un rhyton, tandis que sa main gauche tient une patère. Assise en face de lui sur la même couche, l'épouse dévoile rituellement son visage. À gauche derrière un grand cratère, un petit échantson tient de la main gauche une patère. Sous la table du festin dressée devant le lit se dresse un serpent, symbole du monde infernal. Suspendues dans le champ, les urnes du défunt (casque, cuirasse, bouclier) rappellent sa vie terrestre. iv^e siècle av. J.-C. Fig. 65.

23. Bas-relief d'Hermès et des Charites. Inv. 30. Hauteur 0 m. 44. Sur une plaque grossièrement circulaire, Hermès, en tunique courte et en *chlamyde*, coiffé d'un



Fig. 62. — Apollon à la tige n° 15 : relief trouvé au Dionysion.



Fig. 63 *a* et *b*. — Tête au céryphale n° 20.



Fig. 64 *a* et *b*. — Tête barbe archaisante n° 21.



Fig. 65. — Relief au banquet funéraire n° 92.

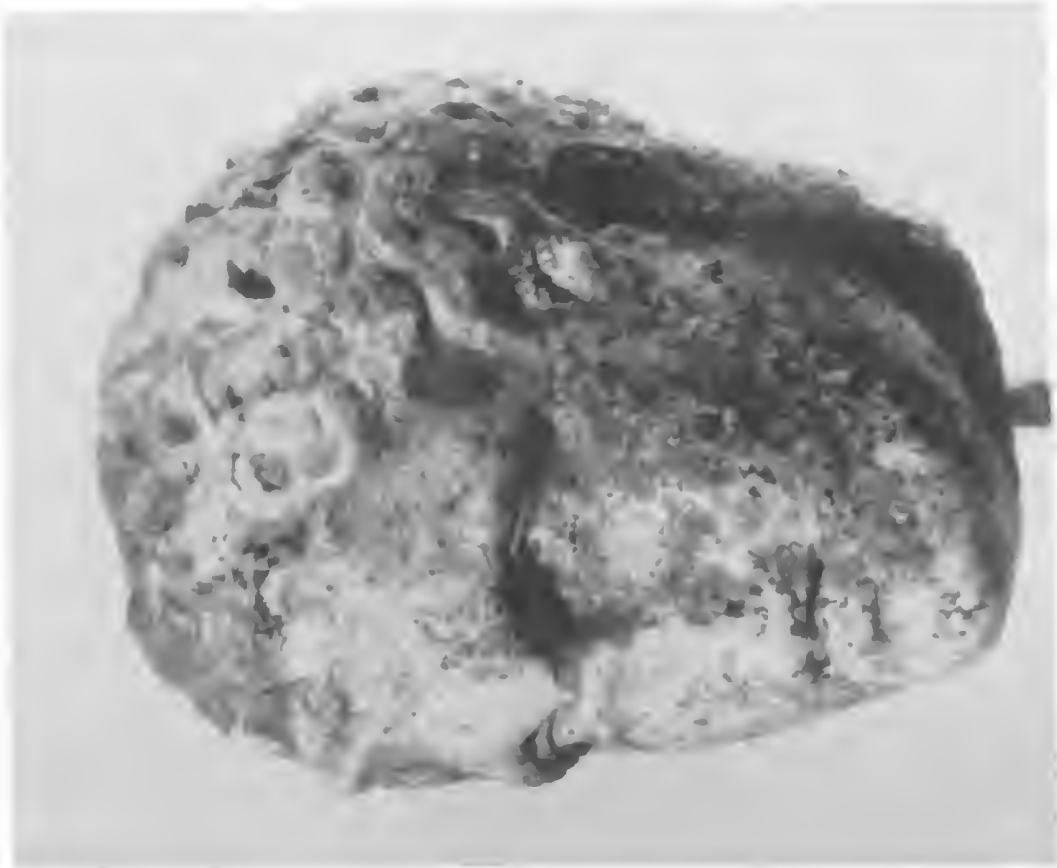


Fig. 66 a et b. — Tête scopasque n° 24.



Fig. 67 a et b. — Tête casquée n° 25.



Fig. 68 a et b. — Tête Juvenile n° 26.

pélase, conduit un cortège de trois femmes, sans doute les Charites, habillées d'une longue tunique et d'un manteau (la première tient dans sa main droite une fleur). Malgré l'usure du marbre et le style grossier, on reconnaîtra ici le thème qui décorait l'une des portes de la ville (p. 47 ; cf. P. Bernard, *BCH* 1965, p. 81 n. 2). Fig. 105.

24. Tête masculine scopasique. Inv. 25. Hauteur 0 m. 24. Propylées de l'agora. On retrouve sur cette tête tous les caractères propres à la manière de Scopas : construction massive avec de larges pommettes et un menton accusé, chevelure floue plaquée sur le crâne, expression dramatique due à la bouche petite et entrouverte, au regard levé des yeux profondément enfoncés dans les orbites. Le travail franc et large, la vie frémissante des traits laisseraient reconnaître ici la main d'un disciple direct du maître. Milieu du iv^e siècle av. J.-C. P. Devambez, *BCH* 1942-1943, p. 204 à 209. Fig. 66.

25. Tête casquée. Inv. 26. Hauteur 0 m. 27. Sous le casque à frontal ciselé d'où se dégage, au-dessus du front, une frange de cheveux, le visage jeune et mélancolique, légèrement penché, suggère le portrait idéalisé de quelque capitaine. iv^e siècle av. J.-C. Ch. Picard, *BCH* 1921, p. 133 à 135. Fig. 67.

26. Tête de Pan (?). Inv. 33. Hauteur 0 m. 25. Ce visage juvénile, élégant, évoque les œuvres de Lysippe. Au-dessus du front, deux mortaises rondes servaient peut-être à l'insertion de cornes caprines. Fig. 68.

27. Grand relief funéraire. Inv. 1172. Hauteur 1 m. 67. Nécropole de Patarghia. Deux fragments. Assise au centre, une jeune femme mourante se détourne de ses compagnes comme répondant à un appel venu de l'au-delà. Affectueusement penchée sur sa maîtresse, une servante, derrière elle, l'enlace sous les bras pour la retenir. A gauche, spectatrice immobile, une autre servante, debout, porte en signe d'affliction sa main droite au menton. Transposant sans doute le sujet profane d'une Phèdre accablée par ses souffrances amoureuses, le sculpteur a introduit dans cette scène une émotion dramatique, qui fait généralement défaut aux représentations funéraires de l'art grec. Étrangère déjà à l'affection de ses compagnes, le regard porté loin d'elles, la mourante va se soulever pour l'inéluctable départ. S'arrachant au monde des vivants, le corps s'étire sinuusement, dans de larges ondes de draperies. L'attitude de la servante qui enveloppe de sa présence la mourante ajoute le pathétique d'une impuissante tendresse. Vers 300 av. J.-C. P. Devambez, *BCH* 1955, p. 121 à 134.

28. Frise d'un monument funéraire. Inv. 27. Largeur 1 m. 55. Nécropole de Patarghia. Le décor de ce bloc architectural qui faisait sans doute partie d'un podium illustre un autre thème de l'iconographie funéraire grecque, la visite aux défunts qui, représentés sous le simple aspect de mortels, reçoivent assis l'hommage des vivants. A gauche, sur un trône, un vieillard barbu, la main droite tenant un bâton, est encadré de deux femmes, dont l'une porte un coffret. A droite, un personnage masculin debout, jambes croisées, s'appuyant de l'aisselle gauche sur un bâton, contemple pensivement, le menton posé sur la main gauche, un groupe de deux femmes assises face à face qui dévoilent leur visage. Le répertoire des motifs classiques est renouvelé par la distinction aristocratique des attitudes et des silhouettes. Nouvelle aussi est la composition très aérée qui détache chaque personnage, élargissant ainsi l'espace idéal de la scène. Fig. 72.

3. ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE.

29. Tête de Dionysos. Inv. 16. Hauteur 0 m. 60. Les numéros 29, 30 et 31 faisaient partie du décor sculpté que portait la grande exèdre du Dionysion. Cette tête appartenait à la statue du dieu qui présidait au centre de l'exèdre. La tête tournée vers la



Fig. 69 *a* et *b*. — Tête de Dionysos n° 29.



Fig. 70 a et b. — Statue de la Comédie n° 30.

droite, s'inclinant mollement, les longs bandeaux ondulés de la chevelure, coulant obliquement sur les tempes avant de retomber sur les épaules, complètent l'harmonie régulière de ce visage à l'ovale allongé. Malgré la plénitude féminine des chairs, les lèvres qui se détendent sans vraiment sourire, le regard bien posé mais lointain donnent aux traits une expression de sérénité un peu lointaine à laquelle s'accorde la netteté du modelé. C'est ici, de la main d'un excellent sculpteur de la 1^{re} moitié du III^e siècle av. J.-C., l'image d'un Dionysos intellectualisé, inspirateur des artistes. P. Devambez, *Mon. Piot* 38 (1941), p. 93 à 116. Fig. 69.

30. Statue de la Comédie. Inv. 652. Hauteur 1 m. 70. Cette statue est identifiée comme telle par l'inscription de la base sur laquelle elle fut trouvée en place au Dionysion : « La Comédie. Philémon était acteur » (IG XII Suppl., 400). La Comédie est personnifiée sous les traits d'une jeune femme debout, adossée à un court pilier, la jambe droite croisant la gauche qui sert d'appui. Le bras gauche plié vers l'avant devait tenir un masque comique, le droit tombait librement le long du corps. La pose est plus solide que gracieuse, mais le vêtement donne une étonnante impression de naturel. Les plis légers du fin chiton de lin, ceinturé haut sous les seins, selon une mode chère à l'époque hellénistique, font contraste avec les effets plus larges du manteau de laine autour des jambes. La date de l'ensemble auquel appartiennent les nos 29-31 a pu être fixée, dès la découverte, à la 1^{re} moitié du III^e siècle d'après l'écriture (G. Daux, *BCH* 1926, p. 234 sq.). P. Devambez, *loc. cit.* Fig. 70.

31. Masque tragique. Inv. 17. Hauteur 0 m. 325. Il servait sans doute d'attribut à la statue de la Tragédie. A la caricature conventionnelle que figure généralement le masque, le sculpteur a préféré le portrait atrocement réaliste d'un vieillard aveugle, aux traits décharnés, d'une maigreur cadavérique. Étude pleine de brio et de sensibilité, qui reste proche, dans sa vérité appuyée, de certaines têtes de vieillards des stèles attiques du IV^e siècle av. J.-C. P. Devambez, *loc. cit.*

32. Dionysos et Muse péplophore. Ces deux statues proviennent d'un autre monument à exèdre du Dionysion (voir p. 42, a). Dionysos, figure centrale (inv. 1473; hauteur 2 m. 20) était campé debout sur la jambe droite, la jambe gauche détendue et légèrement soulevée. Complétant l'attitude, qui annonce celle de l'Apollon de Cyrène, le bras gauche devait s'étayer sur un pilier adjacent; le droit levé et plié s'appuyait sans doute sur la tête. Par-dessus une longue tunique talairé, le dieu est drapé dans un ample manteau qui, descendu de l'épaule gauche, s'enroule autour des jambes, dégageant le buste puissant, sanglé dans une peau de panthère ajustée en sautoir depuis l'épaule gauche.

Pose et drapé de la Muse, parèdre du dieu (hauteur 1 m. 82 sans la plinthe), s'inspirent d'une statue célèbre, l'Eiréné, œuvre du sculpteur athénien Céphissodote, qui représentait, sous les traits d'une jeune femme, la Paix portant dans ses bras un enfant, Ploutos, symbole de l'abondance. Comme pour l'Eiréné le bras droit devait s'appuyer sur un sceptre, mais le bras gauche, avait tenu un masque. Fig. 71.

En ces deux œuvres s'affirme un style monumental composant par grandes masses, jouant de contrastes tranchés, subordonnant l'emphase des draperies durement refouillées à l'équilibre massif des volumes. Art moins raffiné que généreux, de la 1^{re} moitié du III^e siècle av. J.-C. P. Bernard et Fr. Salviat, *BCH* 1950, p. 288 à 335.

33. Aphrodite au Dauphin (ou Amphitrite). Inv. 19. Largeur 0 m. 385; hauteur 0 m. 35. Type de statuaire « d'appartement », dont la mode se répand à l'époque hellénistique. La déesse chevauche en amazone un dauphin à la queue duquel s'accroche un amoureux. Le bras gauche ramené au-dessus de la tête retenait un pan, gonflé en voile, du manteau qui ne couvre que les jambes, dévoilant la nudité du buste. Ce charmant



Fig. 71. — Muse péplophore n° 32.



Fig. 72. — Frise d'un monument funéraire n° 28.



Fig. 73. — Divinité féminine chevauchant un dauphin n° 33.

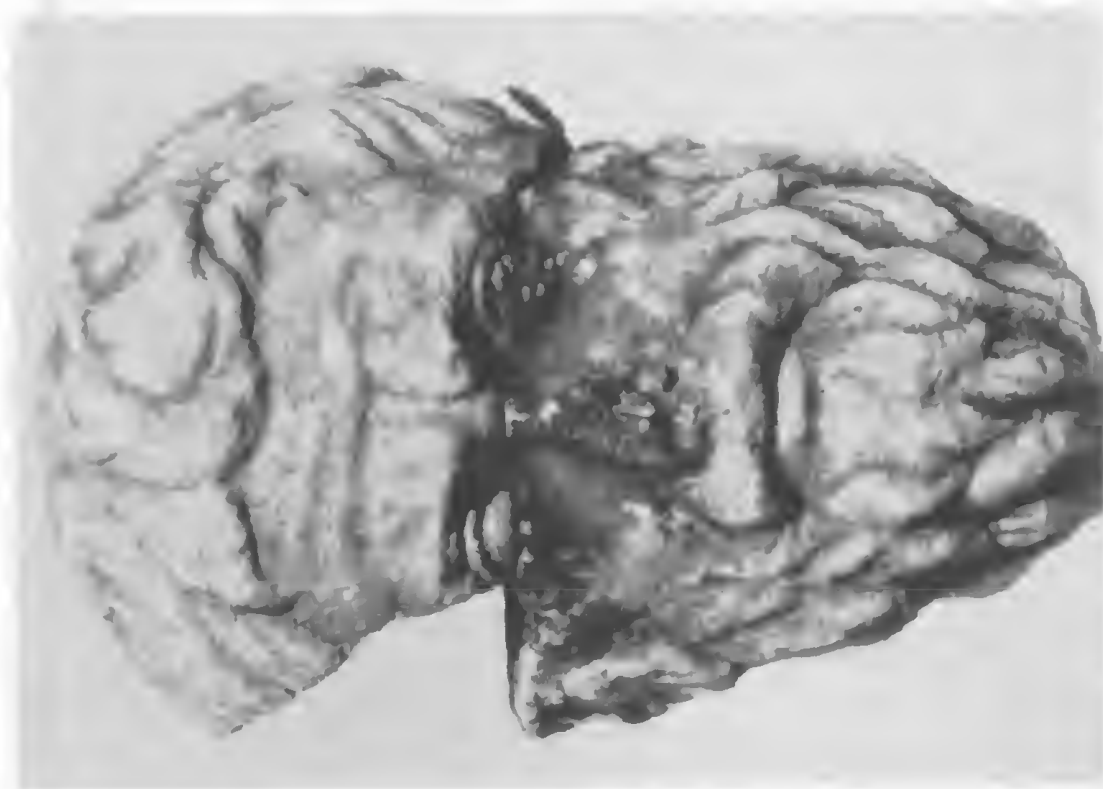
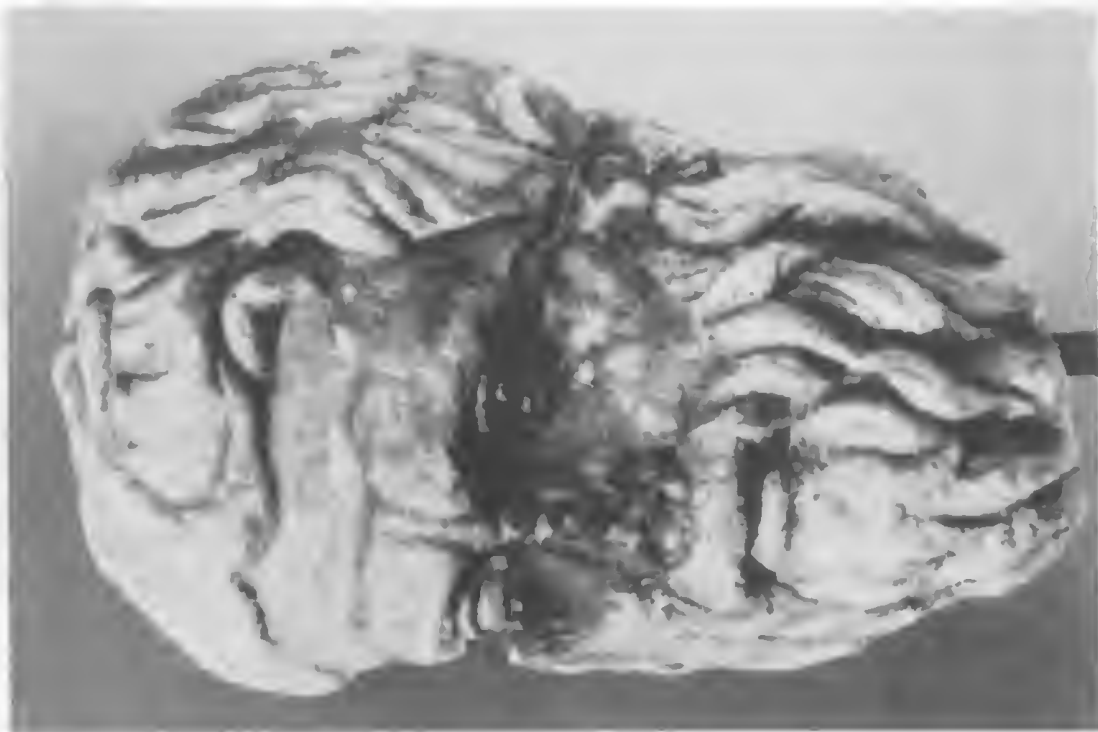


Fig. 74 a et b. — Portrait de Platon n° 34.

bibelot reste proche encore des grands modèles du second classicisme. Le visage de la déesse, sa coiffure, la plénitude du nu évoquent la célèbre Aphrodite de Cnide, chef-d'œuvre de Praxitèle. III^e siècle av. J.-C. Fig. 73.

34. Portrait du philosophe Platon. Inv. 177. Hauteur 0 m. 31. Portrait apparenté aux répliques d'un original exécuté vers 370 av. J.-C., du vivant même de Platon, par le sculpteur Sitanion pour l'Académie d'Athènes, école fondée par le célèbre philosophe pour y dispenser son enseignement. Visage austère au front plissé, dont l'expression lueuse, presque inquiète, exprime avec force la méditation du penseur. *BCH* 1952, p. 266 et 271 ; G. Richter, *The Portraits of the Greeks*, p. 168. Fig. 74.

35. Tête de jeune Satyre. Inv. 551. Hauteur 0 m. 14. Champ Dimitriadis. Fraîcheur et délicatesse d'expression distinguent ce visage de satyre au espiègle et libertin ; les cornes naissantes, les oreilles pointues, sont très discrètement indiquées. P. Devambez, *BCH* 1942-1943, p. 214 à 216.

4. ÉPOQUE ROMAINE.

36. Groupe dit d'Oreste et Électre. Inv. 841. Hauteur 0 m. 59. Sur l'épaule gauche d'Oreste, debout et nu à l'exception d'une chlamyde ramenée sur le bras gauche, s'appuie Électre, vêtue d'une fine tunique et d'un manteau qu'elle retient de la main gauche autour des jambes. Au type classique d'Oreste, athlétiquement campé, s'oppose l'allure très hellénistique de la sœur dont la pose sinuuse est soulignée par les obliques du vêtement (rebord supérieur du chiton découvrant les épaules, ceinture nouée sous les seins, repli supérieur du manteau). Bonne variante d'une œuvre attribuée à Stéphanos, élève du sculpteur Pasitèles qui fut en Italie, au I^{er} siècle av. J.-C., le chef de file d'une école spécialisée dans l'adaptation des modèles classiques. Fig. 75.

37. Statues de Némésis. Inv. 58 et 2106. Hauteur 1 m. 05 et 1 m. 02. Trouvées entre l'agora et l'Odéon ; acéphales. Les déesses jumelles de la vengeance sont figurées sous les traits de deux femmes aînées ; les tuniques longues, finement plissées, ajustées sous les seins par des cordelettes, laissent paraître des formes gracieuses d'adolescentes. Chacune, de la main gauche, en même temps qu'elle retient le manteau tombant de l'épaule, porte la coudée, instrument de mesure qui symbolise l'exacte justice. La main droite était-elle abaissée, tenant quelque autre attribut (balance) ? Les Némésis jumelles apparaissent encore à Thasos sur un relief votif du théâtre (au Musée d'Istanbul). En dehors de l'île elles sont connues à Smyrne où elles étaient les divinités principales. Cl. Rolley, *BCH* 1964, p. 496 à 595. Fig. 76.

38. Marsyas supplicié. Inv. 66. Hauteur 0 m. 17. Tête retombant sur la poitrine et haut du buste du satyre Marsyas, supplicié par Apollon. Bon travail d'époque antonine, d'après un modèle classique. P. Guillon, *BCH* 1936, p. 344-349. Fig. 78.

39. Tête de jeune Satyre. Inv. 552. Hauteur 0 m. 11. Adaptation romaine du type hellénistique ; on comparera avec la tête 35. Fig. 77.

40. Plaque d'autel sculptée. Inv. 18. Largeur 1 m. 56 ; hauteur 0 m. 84. Trouvée derrière le Musée, « . . . , fille de . . . , prêtresse de Cybèle, deux fois neocore, fit peindre la table à l'encaustique » (*IG XII Suppl.*, 427). La plaque sur le bandeau de laquelle cette inscription est gravée constituait la partie antérieure d'une table d'autel ; elle offre un bon exemple du style classicisant en faveur à l'époque antonine (II^e siècle ap. J.-C.) Au-dessus d'un grand relief animalier (deux griffons dévorant une biche) et du bandeau portant la dédicace inscrite se développe une frise de divinités. Au centre,



Fig. 75 — Oreste et Électre n° 36.



Fig. 76. — Statue de Némésis ailée n° 37.



Fig. 77. — Tête de jeune Satyre n° 39.



Fig. 78. — Buste de Marsyas supplicié n° 38.



Fig. 79. — Plaque sculptée d'un autel de Cybèle n° 40.



Fig. 80. — Détail de la frise supérieure et de l'inscription du n° 40.



Fig. 81 a et b. — Portrait de Jules César n° 42.



Fig. 82 a et b. — Portrait de Lucius (?) César n° 43.



Fig. 83 *a* et *b*. — Portrait de Claude n° 44.



Fig. 84. — Portrait d'Hadrien n° 45.

assise en majesté sur un trône flanqué de deux lions, préside Cybèle, la Mère des Dieux, tenant d'une main un sceptre, de l'autre une patère. De part et d'autre, groupes de divinités : à gauche de Cybèle, Hécate avec deux torches, puis deux personnages féminins en conversation, plus loin une autre femme, et enfin trois guerriers en armes qui doivent représenter les Courètes-Corybantes, compagnons habituels de la Mère des Dieux. A droite de Cybèle, Hermès tenant une cruche, puis un groupe de deux jeunes femmes, l'une couronnant l'autre. A l'extrémité gauche, restes d'un autre personnage. Les motifs de cette composition claire et aérée sont empruntés au répertoire du second classicisme. Ch. Picard, *Mon. Piot* 40 (1944), p. 107 sqq. Fig. 79 et 80.

41. Relief votif aux Dioscures. Inv. 22. Largeur 0 m. 45 ; hauteur 0 m. 30. De part et d'autre d'Hélène debout, tenant dans sa main droite une patère, sont représentés ses deux frères jumeaux, les Dioscures, Castor et Pollux, sous les traits de deux cavaliers armés d'une lance et symétriquement disposés. Sous les pattes antérieures des chevaux, deux coqs ainsi qu'un petit autel à gauche et un tertre à droite. Dédié par Pola, fille d'Héracléides, ce modeste relief atteste à Thasos le culte d'une triade qui, légendaire à l'origine, fut peu à peu investie d'une fonction religieuse. Fig. 107. Deux autres reliefs (Inv. 145, fig. 106 et inv. 1286) montrent le même groupe de divinités. F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse*, p. 29 ; *RT V*, 394 bis.

42. Portrait de Jules César. Inv. 101. Hauteur 0 m. 36. Région du passage des Théores. Le dictateur est ici représenté coiffé d'une couronne de rhène, récompense civique qui lui fut décernée en 44 av. J.-C. par le Sénat romain. Le réalisme précis (front haut et ridé, joues décharnées, lèvres minces et pincées) est tempéré par une discrète idéalisation des traits (regard perdu dans le lointain). Fr. Chamoux, *Mon. Piot* 47 (1953), p. 131-147. Fig. 81.

43. Portrait de Lucius (P) Caesar, fils adoptif d'Auguste. Inv. 102. Hauteur 0 m. 31. Agora. Portrait exécuté peu après la mort, à 22 ans, du jeune prince impérial. A ce visage sévère et volontaire d'adolescent, l'idéalisation du modelé confère une noblesse sans froideur. Entre 2 et 4 av. J.-C. Fr. Chamoux, *Mon. Piot* 44 (1950), p. 83-96. Fig. 82.

44. Portrait de Claude. Inv. 46. Hauteur 0 m. 30. Visage idéalisé, assez froid ; lourde couronne impériale. Un autre portrait de Claude, de meilleure facture, provenant de Thasos, est conservé au Musée du Louvre. Fr. Chamoux, *Revue des Arts* 1957, p. 147-150. Fig. 83.

45. Statue d'Hadrien. Inv. 2346. Hauteur 2 m. 10. env. Cette effigie de l'empereur philhellène a été découverte dans la salle absidale qui ouvre sur le portique IX de l'agora. Hadrien, en armes, le manteau sur l'épaule gauche, est figuré dans l'attitude traditionnelle du « doryphore » ; le bras droit, levé (aujourd'hui perdu), devait s'appuyer sur la lance. Le plastron de la cuirasse est très sobrement orné ; le sculpteur a apporté tous ses soins au visage mûr, régulier et pensif, ennoblé de sereine majesté. Les boucles lourdes sur le front, en diadème, rattachent le portrait à un groupe dont le plus bel exemplaire connu était une tête du Musée des Thermes à Rome. Date : vers 130 ap. J.-C. Cl. Rolley et Fr. Salviat, *BCH* 1963, p. 548 à 578. Fig. 84.

46. Tête couronnée. Inv. 937. Hauteur 0 m. 30. Portrait inachevé, mais plein de caractère, d'un personnage barbu ; couronné d'un haut diadème qui porte des symboles héliques. On a proposé de reconnaître en lui l'empereur Julien. P. Lévêque, *Mon. Piot* 51 (1969), p. 105-128.

47. Relief funéraire au Cavalier thrace. Inv. 85. Hauteur 0 m. 37. L'image du mort, assimilé au Héros Cavalier, est fréquente en Thrace et dans les régions avoi-



Fig. 85. — Relief au cavalier thrace n° 47.



Fig. 86. — Scène de banquet funéraire n° 48.

nantes dès l'époque hellénistique. Le défunt héroïsé est figuré sous les traits d'un chasseur, attaquant le sanglier débusqué, souvent près d'un mûle, et d'un arbre autour duquel s'enroule un serpent. Dans cet exemple d'époque romaine, on appréciera la naïveté du style. Fig. 85.

48. Relief funéraire à scène de banquet. Inv. 2741. Hauteur du champ 0 m. 27. Le thème du banquet funéraire subsiste également à l'époque romaine. On comparera avec le numéro 22. Fig. 86.

III. LES FIGURINES DE TERRE CUITE

On a découvert des figurines archaïques dans le sanctuaire d'Athéna, au quartier d'habitation Nord et à Alikí ; des figurines hellénistiques dans la nécropole et à l'agora. Les lots les plus importants (plusieurs milliers de fragments) proviennent de l'Artémision et d'Évraïocastro. A l'Artémision, les premières figurines apparaissent à la fin du VII^e siècle ; à Évraïocastro, dans la seconde moitié du VI^e siècle av. J.-C. ; les deux séries s'interrompent à la fin du II^e siècle av. J.-C.

La plupart des pièces ont été moulées, à Thasos même, dans la terre locale, souvent rouge brique, semée de particules de mica. Quelques-unes ont gardé des traces de couleur — blanc et rouge à l'époque archaïque —, auxquels s'ajoutent quelquefois, à l'époque hellénistique, le bleu, le jaune et l'or.

VII^e SIÈCLE. La production du VII^e siècle est représentée par quelques têtes « dédaliques » à mantille et par la moitié inférieure d'une statuette féminine debout, dont la jupe étroite est décorée de rangées de languettes et d'ornements peints sur engobe, à la manière des jupes des femmes représentées sur les vases thasiens orientalisants. On a recueilli également quelques fragments de figurines tournées.

VI^e SIÈCLE.

a) Une série exceptionnelle, typiquement thasienne, montre une dame trônant, à la silhouette fine, au visage souriant, parée d'un haut *polos*, cheveux coulant sur les épaules en longues boucles « en perles » (fig. 89). On comparera avec la coré de terre cuite n° 12, p. 121.

b) Dans la seconde moitié du VI^e siècle, les types empruntés à la plastique ionienne dominent. Quelques pièces sont importées de Rhodes ou d'Athènes. On trouve de multiples exemplaires, d'échelles diverses, d'un modèle de femme assise, engoncée dans une longue robe, les mains sur les genoux, coiffée soit du *polos* cylindrique (fig. 88), soit d'un simple ban-



Fig. 87. — Protome de terre cuite à diadème, VI^e siècle.



Fig. 88. — Figurine assise coiffée du polos cylindrique.



Fig. 89. — Dame assise à polos.



Fig. 90. — Dame drapée serrant son manteau.



Fig. 91 *a* et *b*. — Tête de figurine d'époque préclassique.



Fig. 92. — Grande figurine aux bras levés.



Fig. 93. — Têtes de figurines hellénistiques.



Fig. 94. — Acteur comique.



Fig. 95. — Buste d'une figurine hellénistique.



Fig. 96 *a* et *b*. — Vieille femme.

deau retenant le voile. Des *corés* debout, serrant sur leur poitrine un oiseau, une fleur, montrent des arrangements variés de leur fine tunique plissée. On dédiait aussi des bustes féminins (*protomes*), de taille variable, tirés au moule simple, percés d'un trou de suspension (fig. 87). On rencontre enfin des *couroï* drapés, poings au corps, d'allure massive ; des personnages grotesques ou fantastiques — nains ventrus, satyres — et des animaux, bœufs, chevaux, singes, ours, tortues, chiens.

V^e SIÈCLE. Le préclassicisme est représenté par une série de péplophores de style sévère, parmi lesquelles les importations attiques sont nombreuses, et par quelques figurines en tunique longue à fin plissé, dont la plus curieuse est une grande statuette d'Évraïocastro, aux moignons de bras levés (hauteur : 0 m. 44, fig. 92). Les *protomes* restent nombreuses jusqu'à la fin du v^e siècle (type avec diadème à rosettes). Quelques types originaux : fig. 90 et 91.

IV^e SIÈCLE ET ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE. A partir du iv^e siècle apparaissent les modèles répandus dans tout le monde grec, et bien connus par les trouvailles de Tanagra et de Myrina ; on remarque cependant que les figurines thasiennes sont plus étroitement apparentées aux types hellénistiques de Troie ou d'Abdère (les moules sont parfois communs). La variété des dimensions est frappante : statuettes miniaturistes, de quelques centimètres ; pièces de très grande taille (jusqu'à 0 m. 80 de hauteur totale restituée). La plupart sont creuses, avec une paroi souvent très fine ; d'autres, même assez grandes, ont un corps plein. Les modelleurs jouent avec virtuosité de la variété des attitudes, du drapé, des coiffures (fig. 93 et 95). Le répertoire est assez vaste (surtout à l'Artémision) : danseuses, acteurs (fig. 94), images d'Aphrodite, d'Éros, de Cybèle, de Pan. Parmi les statuettes « de genre », une vieille femme courbée par l'âge (Évraïocastro, fig. 96) témoignerait à elle seule du talent des artisans thasiens.

IV. LA CÉRAMIQUE ARCHAÏQUE

La nécropole ayant fourni peu de matériel, l'essentiel de la collection de céramique est constitué par des fragments, dont les plus beaux proviennent des remblais des sanctuaires (surtout de l'Artémision). Ces documents ont souvent en eux-mêmes un intérêt ; les plus humbles nous renseignent sur l'économie de la cité et les voies de son commerce. Nous limiterons cette présentation au fonds archaïque, de beaucoup le plus important.

A. VASES PEINTS

1. FIN DU VIII^e SIÈCLE ET DÉBUT DU VII^e SIÈCLE. De cette époque datent des vases et des tessons recueillis dans les couches profondes des quartiers d'habitation archaïques (région proche du Dionysion, champ Dimitriadis) : céramique de type macédonien, souvent non tournée et sans décor (oenochoés à col coupé, vases lissés à la spatule) ; céramique plus fine, à décor géométrique, appartenant à une classe connue par des trouvailles de Troie, Lesbos et surtout Lemnos.

2. VII^e SIÈCLE.

a) *Importations de Corinthe, d'Athènes et de la Grèce de l'Est.* Au VII^e siècle, les Thasiens achetaient les « aryballes » (petits vases à parfum) à ornementation subgéométrique ou à décor d'écailles, les coupes, les petits bols (*skyphoi*) venus de Corinthe. Les cités de l'Asie mineure et les îles de l'Est de l'Égée leur expédiaient cruches, coupes et plats, portant, sur engobe blanc, un décor coloré : frises géométriques et florales, files d'animaux, du style dit « des chèvres sauvages ». De la fabrique de Rhodes proviennent un grand plat géométriquement décoré et cantonné d'animaux fantastiques (subsiste un sphinx, fig. 99) ; une cruche (ou *oenochoé*) à bec trilobé, dont l'épaule est ornée d'une oie, d'un griffon, de deux aigles attaquant un lièvre. Les ateliers de Chios ont fourni jusqu'au VI^e siècle des vases assez largement importés à Thasos : « calices » originaux venus de Chios elle-même, vases d'un style apparenté, mais sans couverte blanche, qui conserve longtemps le dessin en silhouette sans incisions. On mentionnera un vase proto-attique de style « noir et blanc ».

b) *Céramique des Cyclades.* Beaucoup de vases du VII^e siècle, retrouvés à Thasos, proviennent des Cyclades. Les plus belles pièces sont de grands plats votifs (*pinakes*) faits pour être suspendus aux murs des sanctuaires ; la plupart ont été recueillis à l'Artémision (fig. 97 et fig. 100).

Inv. 2085. Plat cycladique de style « polychrome », inspiré par la technique de la grande peinture à ses débuts, fig. 97. Il doit être rangé, pour l'élégance du dessin et l'art de la composition, parmi les chefs-d'œuvre de la peinture céramique au milieu du VII^e siècle. Il montre le jeune héros Bellérophon monté sur Pégase ailé et pointant sa lance contre la Chimère à trois têtes, le monstre crachant le feu, dont il débarrassa la Lycie :

« Elle était de race, non point humaine, mais divine : lion par devant, serpent par derrière, et chèvre au milieu ; son souffle avait l'effroyable jaillissement d'une flamme flamboyante. Il sut la tuer pourtant, en s'assurant aux présages des dieux » (Homère, *Iliade*, VI, vers 180-183).

Inv. 2149. Deux lions dressés, rugissant, héraldiquement affrontés, dans un décor



Fig. 97. — Bellerophon sur Pégase.



Fig. 98. — Tête féminine sur un plat thasien orientalisant.

folsonnant de rosaces, de croix, de corolles stylisées suggèrent un paysage végétal ; entre leurs griffes, des bouquetins renversés. On pense aux deux lions évoqués par Homère,

« en train de lutter, au sommet d'un mont, pour une biche tuée, également avides et pleins de superbe » (*Iliade*, XVI, vers 756-758).

c) *Céramique parienne et thasienne orientalisante*. Nous désignons ainsi des vases de la classe autrefois dite « mélienne », très peu connue en dehors des Cyclades. Certaines des pièces recueillies à Thasos sont identiques à celles qui sont exposées dans les musées de Délos ou de Mykonos et doivent être importées ; d'autres, tournées dans l'argile rouge indigène, sont thasiennes. Mais la technique du décor « polychrome », avec vernis noir et rehauts de couleur sur l'engobe crème recouvrant l'argile (une nuance spéciale de beige exprime le « ton de chair »), le style du dessin en silhouette, les ornements de remplissage (spiraies, svastikas, rosaces) sont dans les deux cas les mêmes. L'origine de la poterie insulaire du style dit conventionnellement « de Milo » faisait problème : les trouvailles de Thasos permettent d'attribuer le pseudo-« mélien » aux ateliers de Thasos et de Paros sa métropole.

Ces vases paro-thasiens orientalisants (« plats creux », grandes amphores-crânières à pied conique, « hydries » et *skyphoi*) sont caractérisés par la richesse ornementale et par l'abondance des scènes figurées. Certaines pièces présentent un décor animalier : hydrie 2157, plat à frises concentriques 2086, « plat creux » 2152. Les plus belles œuvres sont des plats votifs à représentations humaines (fig. 2 et fig. 98).

Inv. 2057. Plat, trouvé au sanctuaire d'Athéna. Un cavalier à la barbe fine, aux cheveux tombant sur les épaules, la cuisse latouée, vêtu d'une tunique courte à losanges ponctués, conduit à gauche un cheval de main. Rehauts rouges sur les crinières ; « ton de chair » en rehaut bistre ; aucune incision. Sur le marli, frise d'animaux en course (chiens poursuivant des lièvres) ; le revers est également décoré de frises d'animaux. Fig. 2.

3. VI^e SIÈCLE.

a) *Importations*. De Corinthe viennent toujours des plats, des « aryballes » et des « alabastres » d'argile pâle. D'Athènes surtout sont importés de nombreux vases à figures noires : au deuxième quart du VI^e siècle remontent les plats décorés dans la manière négligente du peintre « du Polos » ; et les coupes à décor chevauchant sur la panse et la lèvre, du type dit « de Siana » (Peintre C). Après le milieu du siècle, on trouve un grand nombre de coupes à décor miniaturiste du style des « petits maîtres ». Les vases attiques connurent une faveur croissante jusqu'au début du V^e siècle, moment où commence la technique à figures rouges. Parmi les



Fig. 99. — Plat rhodien avec sphinx.



Fig. 100. — Lion sur un plat cycladique.

pièces remarquables de cette époque, un vase plastique fragmentaire (oenochoé) en forme de tête barbue (« groupe de Londres »).

b) *Céramique thasienne*. Au ^{vi}^e siècle, la fabrique thasienne imite des modèles d'abord chioles, puis attiques. Mais les potiers de Thasos sont inhabiles à reproduire les galbes fins, les parois minces, les enduits brillants d'Athènes. Les « lékanès », succédanés grossiers de la coupe, sont fabriquées en grand nombre. Beaucoup de pièces sont décorées, d'un pinceau hâtif, de frises d'animaux. Certaines comportent cependant des scènes figurées qui peuvent soutenir la comparaison avec la production attique moyenne : un plat de la première moitié du ^{vi}^e siècle, qui illustre la rencontre d'Athéna et de Poseidon, un plat représentant le combat d'Héraclès contre l'Amazone (inv. 1703) sont l'œuvre de bons imagiers. Un plat avec déesse assise au faon montre dans le dessin une inspiration plus provinciale ; un cratère avec cavaliers en course présente l'alliance d'une peinture de franche tradition attique et d'une forme indigène attardée. Cette céramique thasienne à figures noires est exportée au moins sur le continent proche (plats thasiens provenant du sanctuaire de la déesse Parthénos au Musée de Cavala).

B. VASES À RELIEFS

Dans la deuxième moitié du ^{vi}^e siècle, les ateliers thasiens ont produit de grands vases ou des trépieds de terre cuite à parois épaisses, décorés de figures en léger relief, dans la tradition cycladique : plusieurs trépieds, retrouvés à Thasos dans la région de l'Odéon, aujourd'hui exposés au Musée national à Athènes, portent ainsi des images, cernées et détaillées d'incisions, de Pégase et de divinités marines à corps pisciforme (E. Haspels, *BCH* 1946, p. 164-171). Le style de ces représentations est très apparenté à celui des peintures céramiques thasiennes orientalisantes.

Au ^{vi}^e siècle, la fabrication de vases à reliefs continue : les *pythoi* et les réchauds de terre cuite thasiens présentent des frises figurées estampées « à la roulette » (matrice cylindrique travaillée en creux, promenée sur l'argile avant cuisson) : courses de chars, scène du départ d'Amphiaraios, dispute entre Héraclès et Apollon pour la possession du trépied de Delphes (fin du ^{vi}^e siècle ; *BCH* 1961, p. 936) Ces vases étaient eux aussi exportés : des fragments thasiens à reliefs ont été retrouvés à Samothrace dans le sanctuaire des Grands Dieux.

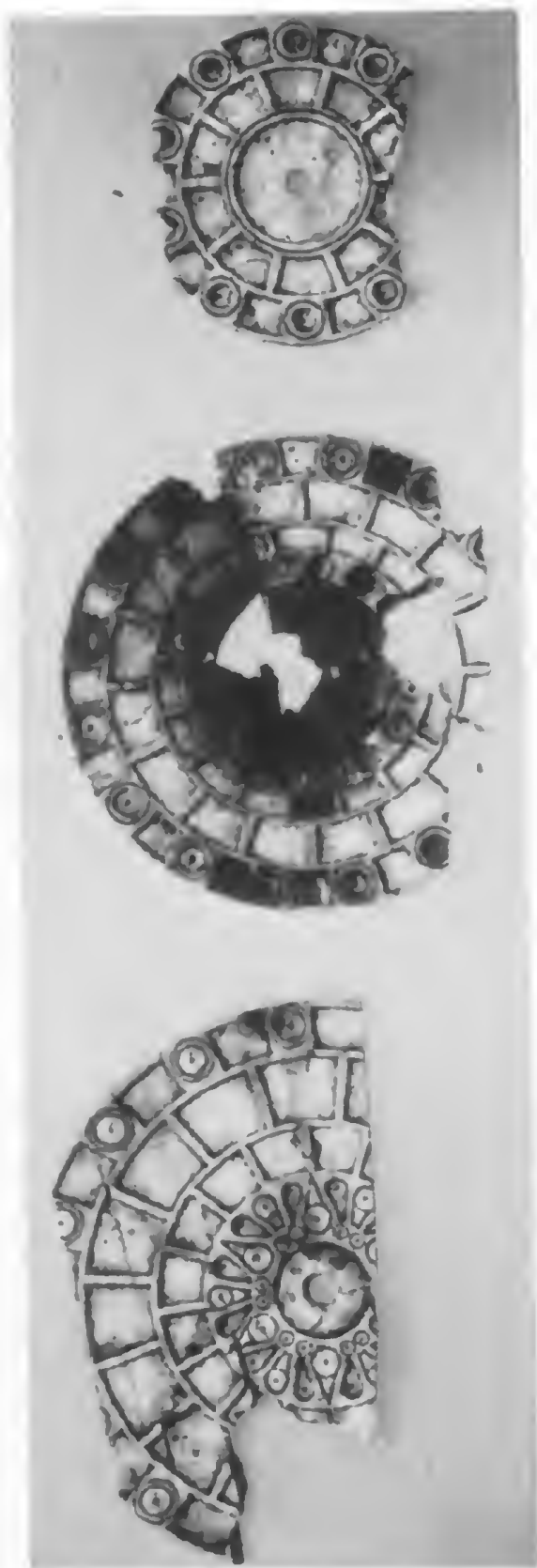


Fig. 101. — Disques d'ivoire avec incrustations d'ambre.



Fig. 102. — Diadème en or repoussé.

V. LES PETITS OBJETS

Les collections du Musée renferment deux catégories de « petits objets » : les uns proviennent de fouilles diverses et touchent à tous les domaines de la vie courante, d'autres, trouvés dans les remblais des sanctuaires (surtout de l'Artémision), constituent des séries plus restreintes d'offrandes consacrées.

A. OFFRANDES DE L'ARTÉMISION

La plupart consistaient en objets de toilette et de parure féminine, comme il est normal dans le sanctuaire d'une déesse : bijoux d'or, d'origine rhodienne, dont une grande rosette ourlée de filigrane, et un bandeau de front à décor repoussé de lions, de griffons et rosaces (fig. 102) ; des fibules de bronze, de type insulaire, micrasiatique et même phrygien (grande fibule à double épinglé et fixation de sûreté, dont le type se retrouve à Gordion) ; grands disques en ivoire cloisonné, dont certains gardent encore des traces de leurs incrustations d'ambre et dont les rares parallèles connus se trouvent à Paros et à Délos (fig. 101) ; « boutons-bobines » en ivoire incrusté d'ambre et aussi en cristal de roche, tels que l'on en rencontre aussi parmi les offrandes de l'Artémision d'Éphèse et du Délion de Paros ; plaques de fibules bilobées en ivoire, comme on en a retrouvé dans d'autres sanctuaires féminins, à Sparte, à Argos, à Éphèse. L'une des plus belles pièces est un support de miroir en bronze, en forme de statuette féminine, à jupe étroite, bras levés, de fabrication péloponnésienne (inv. 1464).

De l'Artémision proviennent également des lions en ivoire noircis par le feu, d'importation orientale (vii^e siècle av. J.-C.), éléments d'un meuble précieux, qui rappellent par leur style et les mortaises d'assemblage des lions d'ivoire trouvés dans le palais de Zendjirli en Syrie du Nord et de Samarie en Palestine. Une tête de lion, du vi^e siècle, était sans doute aussi l'ornement d'un meuble (inv. 1486). On a recueilli encore des baguettes d'ivoire tourné servant d'appliques ; des flacons de verre polychrome dans le style égypto-phénicien ; des offrandes plus modestes enfin : nombreuses petites lampes archaïques en argile non vernissée, pesons, osselets.

B. FOUILLES DIVERSES

a. *Métiers ; vie quotidienne.* Des hameçons de bronze et de longues navettes fourchues évoquent l'activité des pêcheurs ; des strigiles, l'athlét-



Fig. 103. — Lampes de terre cuite d'époques diverses.

tisme ; des « pesons » d'argile pour tendre les fils de la chaîne sur les métiers, le tissage. La collection des clés-bagues en bronze est abondante.

b. *Toilette et parure*. La nécropole a fourni quelques bijoux d'or : bandeaux et feuilles de couronnes funéraires, bagues aux chatons de pierre gravée ; quelques miroirs de bronze.

c. *Poids et mesures*. Un assez grand nombre de poids métalliques officiels proviennent de l'agora. Les plus anciens sont carrés, en bronze ou en plomb ; l'un d'eux, en bronze, porte l'abréviation TE (pour τέ[ταρτον] ? = 1/4 de mine) et une hure de sanglier en relief. De l'époque romaine impériale datent des poids sphériques à pôles aplatis, avec incrustations d'argent (monogrammes, indication du poids) : on en possède la série complète, depuis la livre jusqu'aux sous-multiples de l'once. Deux poids de bronze d'époque byzantine portent en pointillé une croix et le sigle pondéral. Pour la mesure des liquides, on utilisait des tables de marbre ou *sèkómala* (*slamnos* et demi-amphore, voir p. 181 ; table pour mesures plus petites, inv. 118).

d. *Lampes*. Les lampes à huile présentent un échantillonnage de l'évolution des formes depuis l'époque archaïque jusqu'au Bas-Empire (fig. 103) : petites lampes archaïques en terre cuite commune, à bec court et à large ouverture centrale ; diverses catégories de lampes vernissées, plus soignées, à un ou plusieurs becs : celles du ^{vi}e siècle, plus hautes, où le bec se développe davantage, celles du ^{iv}e siècle à bec allongé et à aileron latéral ; lampes hellénistiques en terre grise moulée, du type dit d'Éphèse ; enfin des lampes romaines et chrétiennes à décor estampé (Apollon citharède, coq, fig. 103). Une très belle lampe de bronze est ciselée en forme de brodequin clouté (inv. 1217).

LES INSTITUTIONS THASIENNES

Jusqu'à l'époque hellénistique au moins subsistèrent les anciennes subdivisions de la cité, groupes de familles qui s'appellent à Thasos *patrai*. Nous avons les noms de six : les Géléontes (c'est aussi le nom de l'une des quatre tribus ioniennes primitives), les Priamides, les Péléides, les Néophantides, les Anchialides et les Amphotérides (inscriptions d'Évraïocastro, *BCH* 1965, p. 441 sqq.).

A la fin de l'époque classique (vers 300), les institutions de la cité sont les suivantes :

ASSEMBLÉES : *Ecclésia* (assemblée du peuple)
Boulè (conseil)

MAGISTRATS :

3 Archontes (servent à désigner l'année)
 3 Théores
 7 ou 3 Apologoi
 6 Epistates
 Diallaetai
 2 Agoranomes
 3 Gynéconomes
 1 Apodecte (
 1 Hiéroniméon)
 5 Polémarques
 Gymnasiarque
 Agonothète?

ATTRIBUTIONS :

Magistrature suprême
 Cultes
 Justice
 Police et justice de paix
 Arbitres publics
 Police des marchés, voirie
 Ordre public
 Finances
 Guerre
 Jeunesse et sports
 Spectacles et concours

PRÊTRISES ATTESTÉES :

Prêtre d'Héraclès
 Prêtre de Dionysos
 Prêtre d'Aphrodite
 Prêtre d'Asclépios

PRÊTRISE PROBABLE :

Prêtresse de Déméter (Pausanias, voir p. 168).

On notera que les listes d'archontes sont gravées à partir de la fin du iv^e siècle dans l'édifice en Π (voir p. 27) et le catalogue des *lléores* sur les parois du passage « des *Théores* » (voir p. 39).

Les tribunaux de Thasos étaient organisés sous le contrôle des *apologoi* ; des jurys de citoyens étaient tirés au sort : chacun des jurés possibles (*dicastès*) possédait, comme à Athènes, une plaquette de bronze portant son nom (*pinakion*) ; la forme de ces plaquettes, faites pour être insérées dans les fentes d'un tableau (*klérolérion*), montre que le système employé pour le tirage au sort était analogue à celui qu'on utilisait pour les tribunaux populaires d'Athènes (*BCH 1963*, p. 676 à 684).

Époque romaine. A la fin du ii^e siècle ap. J.-C. existe la *Gérousia*, assemblée aristocratique restreinte. Les archontes ne sont plus que deux au iii^e siècle ap. J.-C. ; les femmes accèdent à l'archontat dès la fin du i^{er} siècle ap. J.-C. Les épistates sont réduits à deux dès la fin du ii^e siècle av. J.-C. ; deux mnémons (conservateurs des archives) apparaissent au iii^e siècle av. J.-C. A partir du i^{er} siècle ap. J.-C., la plus haute dignité religieuse est la prêtrise du culte impérial. Certains personnages assument des prêtrises à vie : prêtre d'Héraclès, prêtre de Poséidon. Au i^{er} siècle av. J.-C. sont connues des néocores (prêtresses) d'Aphrodite, d'Artémis, d'Athéna, une prêtresse de Zeus Eubouleus ; à l'époque impériale, une prêtresse et néocore de Cybèle, un prêtre d'Hélios-Sarapis, une (?) anthophore.

LES CULTES DE THASOS

Thasos ne fut jamais, comme Delphes, Délos et Olympie, ou comme Samothrace sa voisine, le centre d'un vaste rayonnement religieux. Si les Thasiens envoient des délégués officiels (*théores*) aux Grands Dieux de Samothrace, à Apollon de Claros, s'ils consultent l'oracle de Delphes, si on les trouve à Épidaure, leurs cultes sont ceux d'une simple cité. Mais d'une cité riche en dieux : l'abondance des sanctuaires, les offrandes, les inscriptions votives, les effigies monétaires (planches I à V), les noms de personnes et même les symboles des timbres amphoriques (voir p. 183) l'attestent. Une liste des fêtes officielles, qui date de la fin du IV^e siècle av. J.-C., fixe ainsi le tableau annuel des solennités principales (*BCH* 1958, p. 193 sqq.) :

	Mois thasiens connus	Fêtes	Divinités
<i>Oct.-nov.</i>	Apatourion	Apatouria Fête de tous les dieux	Zeus Patrôos, Athéna Patrôio
<i>Nov.-déc.</i>	Maimaktérion	Maimaktéria	Zeus
<i>Déc.-janv.</i>	Posidéon	Posideia	Poseidon
<i>Janv.-fév.</i>			
<i>Fév.-mars</i>	Anthestérion	Anthestéria Sôtéria	Dionysos Héraclès Sôter
<i>Mars-avril</i>	Galaxion	Dionysia	Dionysos
<i>Avril-mai</i>	Artémision	Diasia	Zeus
<i>Mai-juin</i>	Thargélion	Grandes Hérakleia Choreia	Héraclès Dionysos
<i>Juin-juillet</i>	Plyntérion	Duôdékatheia	les Douzo Dieux
<i>Juill.-août</i>	Hécatombaion	Alexandreia Thesmophories	Alexandre le Grand Déméter et Coré
<i>Août-sept.</i>		Grandes Asclépieia	Asclépios
<i>Sept.-oct.</i>		Démétrieia Héroxeinia Dioscouria Grandes Kômala	Déméter les Héros les Dioscures Apollon Kômatos



Fig. 104 a et b. — Reliefs du passage des Théores : Hermès et les Charites.

Un seul dieu, mais le plus grand (p. 70 sq.), peut avoir été connu dans l'île avant la venue des Pariens : *Héraclès* aurait eu, selon Hérodoté, une ascendance phénicienne (voir le texte cité p. 70). Peut-être l'Héraclès thasien fut-il en effet à l'origine un Melqart dont le sanctuaire aurait été fondé non loin des mines d'or par les prospecteurs et les marchands de Tyr (sur ces mines, voir p. 1-2).

Parmi les divinités honorées, beaucoup appartiennent au vieux fonds égéen. Ce sont les dieux et les déesses de Paros, que vénéraient les colons au VII^e siècle av. J.-C. Installée sur l'acropole, *Athéna*, gardienne de la cité, y portait l'épithète parlante de *Poliouchos* (« qui tient la ville ») ; *Artémis* recevait de même, près de l'agora, un culte ancien, quelquefois sous le nom de *Pólô*, parfois identifiée à *Ilithye*, patronne des naissances et protectrice des enfants. *Déméter* était venue de Paros : le voyageur Pausanias raconte comment il vit à Delphes, sur les murs de la « *Lesché* » des Cnidiens, une fresque peinte par le célèbre artiste thasien Polygnote ; elle représentait une Descente aux Enfers, mais on y trouvait une scène où figurait dans la barque de Charon, le passeur des morts, la première prêtresse thasienne :

« (On voit) Cléoboia jeune encore ; elle tient sur les genoux la ciste dont on use ordinairement pour le culte de *Déméter*... C'est Cléoboia qui, dit-on, apporta la première de Paros à Thasos les rites mystiques de *Déméter* » (Pausanias, X, 28, 3).



Fig. 105. — Relief votif à Hermès et aux Charites n° 23.

Héra est elle aussi une divinité primitive : elle avait au ^{ve} siècle av. J.-C. un sanctuaire, connu d'Hippocrate (*Épidémies*, II, 716) ; elle trônait en effigie, en face de Zeus, à l'une des portes de la cité (voir p. 65). D'antique tradition étaient également les cultes d'*Aphrodite*, qui possédait un temple, et d'*Hestia*, protectrice du foyer civique, honorée par les magistrats. Parmi les dieux compagnons des pionniers pariens, *Apollon* eut une place éminente : c'est un oracle rendu à Delphes qui encouragea le fondateur Télésiclès (voir p. 7), et le dieu était établi sur l'acropole avec le nom de *Pythios* (p. 55) ; il apparaissait près de l'agora comme *Nymphégète* et portait aussi le titre qu'il eut encore à Krénidès, colonie thasienne près du Pangée, de *Kômaios*, « dieu des villages ». *Poseidon*, près du port (voir p. 43), *Zeus* justicier, réglant à l'agora la vie politique (p. 34), *Dionysos* surtout, dieu du vin, dieu du théâtre, avec sa suite de Satyres et de Ménades (p. 65), furent dès l'époque archaïque l'objet d'une dévotion longtemps perpétuée.

Il faut citer aussi les divinités mineures, mais vivantes, *Pan* (voir p. 57) et les *Nymphes* (p. 37), *Hermès* et les *Charites* (fig. 104 et 105), et les *Dioscures*, qui eurent leur fête, et sans doute leur sanctuaire hors-les-murs,



Fig. 106. — Hélène entre les Dioscures.



Fig. 107. — Hélène entre les Dioscures : ex-voto n° 41.

dans la plaine de Patarghia où l'on a retrouvé trois reliefs votifs montrant les cavaliers jumeaux auprès de leur sœur Hélène (fig. 106 et 107 ; voir la notice p. 146).

Le culte des dieux des familles (*Palrboi*) remonte également à l'origine de la cité. Dans le sanctuaire d'Évraïocastro, Zeus, sous les noms de *Palrōos*, *Klēsios* et *Alastoros*, *Athēna Patroïē* et *Mykēsīē*, *Artēmis Orthosīē*, les *Nymphes Kourades* étaient honorées par les groupes des *palrai*, subdivisions gentiles de la cité (voir p. 49). Dans ce sanctuaire, où le nom de *Coré* apparaît aussi sur un marbre, ont été recueillis des fragments nombreux de *kernoi* rituels : anneaux creux de terre cuite sur lesquels étaient fixés, en couronne, de petits vases où l'on déposait des échantillons des produits de la terre (*panspermia*).

Le culte des héros n'est pas particulier à Thasos, mais la documentation à son sujet y est abondante. Au risque d'essuyer une rebuffade, les Thasiens offrirent à Agésilas de l'honorer comme un dieu (394 av. J.-C., Plutarque, *Moralia* 210 D) ; ils rendaient un culte, au iv^e siècle av. J.-C., aux soldats morts à la guerre, héroïsés sous le nom d'*Agalhoi* (ET III, 141) ; au i^{er} siècle de notre ère, à Euphrillos et Micas, leurs bienfaiteurs (ET V, 192). Les fêtes des Héroxénies, connues à l'époque impériale romaine comme aux temps classiques, expliquent les nombreux reliefs au « banquet funéraire » (fig. 65 et fig. 86), promettant au défunt qu'il recevra longtemps des vivants les nourritures terrestres. Au nombre des héros furent sans doute Glaucos, dont le tombeau resta longtemps visible sur l'agora (voir p. 30 et fig. 3) ; quant au boxeur Théogénès, dont la statue guérissait la fièvre, on en fit un dieu véritable (voir p. 32).

Des textes épigraphiques, assez nombreux, nous donnent les modalités du rituel et des sacrifices thasiens ; ainsi les règlements du passage des Théores (voir p. 37), celui du tronc de Théogénès (voir p. 34), le rituel d'Héraclès Thasien, trouvé à l'agora (fig. 109) :

« Pour Héraclès Thasien, la loi interdit caprin et porcin ; la loi exclut aussi les femmes ; on ne prélève pas l'offrande du neuvième ; on ne découpe pas la part d'honneur ; on ne prélève pas de prix » (450 av. J.-C. ; IG XII Suppl., 414),

ou encore le règlement pour Athēna Patroïē (fig. 108) :

« Pour Athēna Patroïē, on célèbre tous les trois ans des cérémonies ; les femmes aussi ; elles reçoivent leur part des sacrifices » (vers 480 av. J.-C. ; BCH 1965, p. 447).

La conservation des biens et domaines sacrés est assurée par un *hiéromnémon* (voir p. 165) ; une intéressante pièce d'archives est le bail de location du verger d'Héraclès (IG XII Suppl., 353).

Au fonds primitif sont venus s'adjoindre d'autres cultes : l'anatolienne *Cybèle*, vénérée en Ionie à partir du ^{vi}^e siècle av. J.-C. (fig. 79 et 80) ; *Asclépios*, qui connut une grande vogue à partir du ^{iv}^e siècle av. J.-C., et dont le sanctuaire était sans doute situé dans la région de l'arc de Caracalla, où Emm. Miller découvrit au siècle dernier plusieurs dédicaces. L'aspect politique de la religion officielle s'accuse avec l'instauration du culte d'Alexandre au jour natal du roi (voir le tableau ci-dessus, p. 167). Plus tard, on construisit même des temples pour honorer les empereurs de Rome ; et le grand-prêtre du culte impérial fut alors le premier en dignité. Avec le temps, la cité grecque accueillit les cultes de la Thrace voisine ; à l'époque hellénistique tardive et à l'époque romaine, les témoignages sont nombreux qui attestent la faveur du *Héros cavalier* : reliefs votifs dont l'un fut dédié par un grand-prêtre, métope sculptée au proskénion du théâtre (voir fig. 18), stèles funéraires, où le mort héroïsé est représenté à l'image du dieu, en lancier galopant, forçant le sanglier dans sa bauge (fig. 85). Des cultes orientaux s'implantèrent aussi dans la cité : culte d'*Isis* et de *Sarapis*, de la *Grande Déesse* syrienne. Une stèle funéraire d'époque romaine, portant l'aigle, symbole héliaque, garde le souvenir d'un Arabe de Canotha, habile à interpréter le vol des oiseaux (*IG XII* 8, 528). La dévotion à *Némésis*, divinité jalouse, se développa quand les Thasiens adoptèrent les jeux de gladiateurs (voir p. 54 et p. 137).

Les cultes traditionnels persistent tard ; celui de Dionysos jouit même d'une faveur croissante. On connaît à l'époque romaine plusieurs associations thasiennes dionysiaques (*Baccheia*), dont les membres adoraient le dieu des extases et des renaissances. C'est pour l'un de ces « clubs » qu'au ⁱ^{er} siècle ap. J.-C. le médecin Timocleidès aménagea un petit sanctuaire dont on a retrouvé la dédicace en vers :

« Pour toi, un temple à ciel ouvert, enfermant un autel, et son berceau de pampres, ô prince des Ménades, un bel antre toujours vert, voici, Dionysos Baccheus, ce qu'a fondé Timocleidès, fils de Diphilos ; et pour les initiés, un oïkos vénérable où chanter évoqué, et l'onde des Nymphes Naïades, à l'éclat pur, voici ce qu'avec la grâce, voulant mêler le nectar si doux qui suspend les soucis des hommes, a consacré ton ministre, ô bienheureux ; et toi, à ton tour, conserve un médecin à Thasos sa patrie, garde-le sain et sauf, toi qui reviens toujours jeune d'année en année » (Texte inédit).

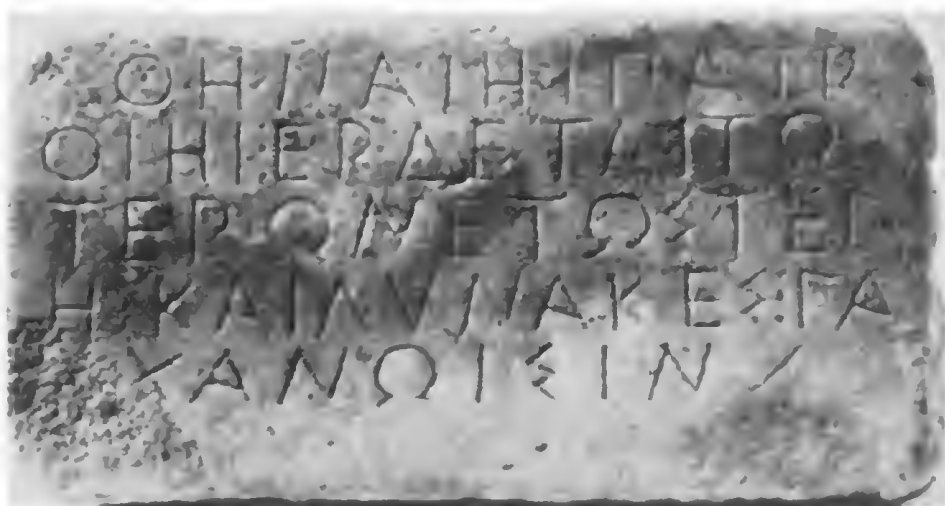


Fig. 108. — Règlement religieux d'Athéna Patrole.



Fig. 109. — Règlement d'Héraclès Thasien.

LA VIE ÉCONOMIQUE

THASOS, PUISSANCE COMMERCIALE.

Fondée pour servir de comptoir, Thasos resta fidèle à sa vocation. Au VII^e siècle, on y trouve des vases venus des Cyclades, de Chios, de Rhodes, d'Ionie, d'Éolide ; de la céramique protocorinthienne et corinthienne ancienne, et même des fragments d'un vase proto-attique ; des ivoires phéniciens et ioniens, des bijoux rhodiens, des bronzes macédoniens, des fibules phrygiennes. Au VI^e siècle, l'aire de dispersion des monnaies de la cité atteste le rayonnement commercial de Thasos : elles sont répandues dans tout le bassin de la Méditerranée orientale et jusqu'en Sicile. Dès la fin du V^e siècle av. J.-C. et jusqu'à l'époque romaine, les amphores thasiennes se vendent sur tous les marchés.

La classe dirigeante thasienne fut une bourgeoisie commerçante riche, gérant au mieux de ses intérêts les affaires de la cité. Elle entretenait des contacts au dehors, et de lointaines succursales. Ainsi, lorsqu'à l'époque archaïque Hérodote (II, 44) mentionne un culte d'Héraclès Thasien à Tyr, on peut y voir l'indice de relations commerciales ; et lorsqu'au début du III^e siècle av. J.-C. un Thasien, Peisistratos, fils de Mnésistratos, dédie à Istros un temple au *Théos Mégas*, on peut reconnaître dans ce personnage un négociant. A Thasos même, des *agoranomes* surveillaient la régularité des transactions ; le stationnement des navires dans le port était réglementé (voir p. 22) ; des lois spéciales avaient été promulguées sur la vente et le commerce des vins (voir ci-après), et le système des « *procès mensuels* » (BCH 1958, p. 195) (IV^e siècle av. J.-C.) permettait un prompt jugement des litiges commerciaux.

LES RICHESSES MÉTALLIQUES ET MINÉRALES.

La Thrace offrait l'or et l'argent du Pangée ; l'île elle-même possédait les mines dont a parlé Hérodote (voir p. 1). L'attrait de l'or fut sans doute décisif pour la colonisation du VII^e siècle ; au début du V^e siècle, la

richesse thasienne est due à l'exploitation de l'argent pangéen, qui servit à frapper d'abondantes monnaies. Les produits secondaires de la métallurgie de l'argent (plomb, minium) eurent sans doute aussi leur place dans l'économie thasienne. Pline signale la présence à Thasos d'améthyste (Pline, *Hist. nat.* 37, 121) et d'opale (*ibid.*, 130). On trouve dans l'île des flons d'argile suffisants pour alimenter l'industrie céramique, et du marbre en abondance.

LE MARBRE.

On travailla de bonne heure le marbre thasien, pris dans les carrières de la côte Est, et en particulier à Alikí. Exploité largement à partir du ^{iv}^e siècle av. J.-C., il servit à la construction des édifices hellénistiques du sanctuaire des Grands Dieux de Samothrace. Il fut surtout, bien qu'on lui reprochât ses taches, très apprécié à Rome à partir du ⁱ^{er} siècle ap. J.-C. (Pline, *Hist. nat.*, 36, 6, 44 ; Sénèque, *Ep. ad Luc.*, 86 ; Stace, *Sylv.* I, 5, 34 ; II, 2, 92 ; Pausanias, I, 18 ; Plutarque, *Calon le J.*, 11 ; Vitruve, 10, 7, 15). L'édit du Maximum de Dioclétien l'inclut dans son tarif.

PÊCHE, FORÊTS, AGRICULTURE.

Les pêcheurs tiraient de la mer les poissons les plus variés, de la rascasse au rouget, ainsi que la langouste (σχορπίος, τρίγλα, ἀσταχός : Athénée, II, 105 d ; VII, 321 a, 325 e) ; le poulpe de Thasos n'avait d'égal que celui des côtes de Carie (Athénée, VII, 318 f) ; les conserves thasiennes de poisson dans la saumure (ἄμμη) étaient appréciées (Aristophane, *Acharniens*, 671 ; Athénée, IV, 164 e ; VII, 329 b). Les armateurs thasiens trouvaient dans l'île les grands arbres dont ils avaient besoin pour construire leurs navires. Les abeilles donnaient leur miel : les Anciens citaient un traité du Thasien Philiscos sur l'apiculture. Sur cette terre que l'on nommait « rivage de Déméter » poussaient l'olivier, le blé, un orge renommé (Athénée, III, 112 a) et surtout la vigne.

LE VIN THASIEN.

Les Anciens n'ont cessé de vanter le vin de Thasos. Il fut célèbre à Athènes dès le ^v^e siècle av. J.-C. On appréciait fort son parfum (*Ploulos*, vers 1021) et les commères d'Aristophane n'ignoraient rien des délices qu'apportaient les « petites amphores thasiennes » (*Assemblée des femmes*, vers 1119) ; c'est sur une coupe de vin thasien que les compagnes de Lysistrata jurent de se refuser aux hommes tant que durera la guerre

(*Lysistrata*, vers 196 sqq. ; « *Quel bouquet délicieux, par Castor !* » s'écrie la Spartiate Lampitô). On le verse aux convives du banquet offert par le riche Callias en l'honneur du bel Autolykos et de Socrate ; et Antisthène le prend alors pour symbole des produits de luxe, refusés aux pauvres :

« *Mon plaisir est bien plus grand lorsque j'attends pour manger ou boire d'en éprouver le besoin, que lorsque j'absorbe quelque chose de coûteux, comme par exemple ce vin de Thasos que l'on nous sert et que je bois sans avoir soif* » (Xénophon, *Banquet*, 41).

Les auteurs de la Comédie moyenne et nouvelle (iv^e siècle av. J.-C.) font des allusions fréquentes au vin thasien. Antidotos exaltait ainsi ses vertus, par la bouche de l'un de ses personnages :

« *Verse le Thasos... Qu'on me prenne et me ronge le cœur ; dès que j'aurai bu ça, le voilà sain et sauf : c'est l'ondée d'Asclépios...* » (Athénée, I, 28 c).

On ne le comparait qu'aux meilleurs : Épilykos le rapproche du Chios ; Alexis du Lesbos ; Euboulos mentionne avec lui le Chios et le Lesbos, comme excellents vins vieux. Ce sont là les trois crus les plus prisés au iv^e siècle av. J.-C. — avec peut-être le vin de Biblos (entre Néapolis et Oesymé) et celui de Mendé, produits encore dans la même zone géographique, le Nord de l'Égée — et les connaisseurs hésitent entre eux. Chez Hermippos, le dieu Dionysos lui-même déclare :

« *Le Thasos, sur lequel court une senteur de pommes ; voilà celui que je juge de beaucoup le premier de tous après l'irréprochable Chios...* » (Athénée, I, 29 e).

Archestratos met ainsi le Thasos en parallèle avec le Lesbos dans son *Docteur ès repas* :

« *Le Thasos aussi est généreux à boire, s'il est plus ancien que l'autre de nombreuses belles saisons* ». (Athénée I, 29 c).

Méuandre mentionne enfin le vin de Thasos dans sa comédie *L'ivresse*, avec d'autres raffinements de table, comme les célèbres anguilles du Copaïs (fragment 264 Koerte).

Les qualités du Thasos étaient mises en valeur par des soins et des recettes particuliers. On le faisait vieillir ; on y mêlait du miel et de l'orge (Athénée, X, 432 c).

« *Théophraste dit qu'à Thasos le vin donné dans le prytanée était d'une saveur merveilleuse ; c'est qu'il est préparé. On jette dans le vase de la farine malaxée avec du miel, de sorte que le vin prenne l'odeur de celui-ci et la douceur de la farine* » (Athénée, I, 32 a).

Selon Théophraste encore, on produisait à Thasos « un vin qui fait dormir,

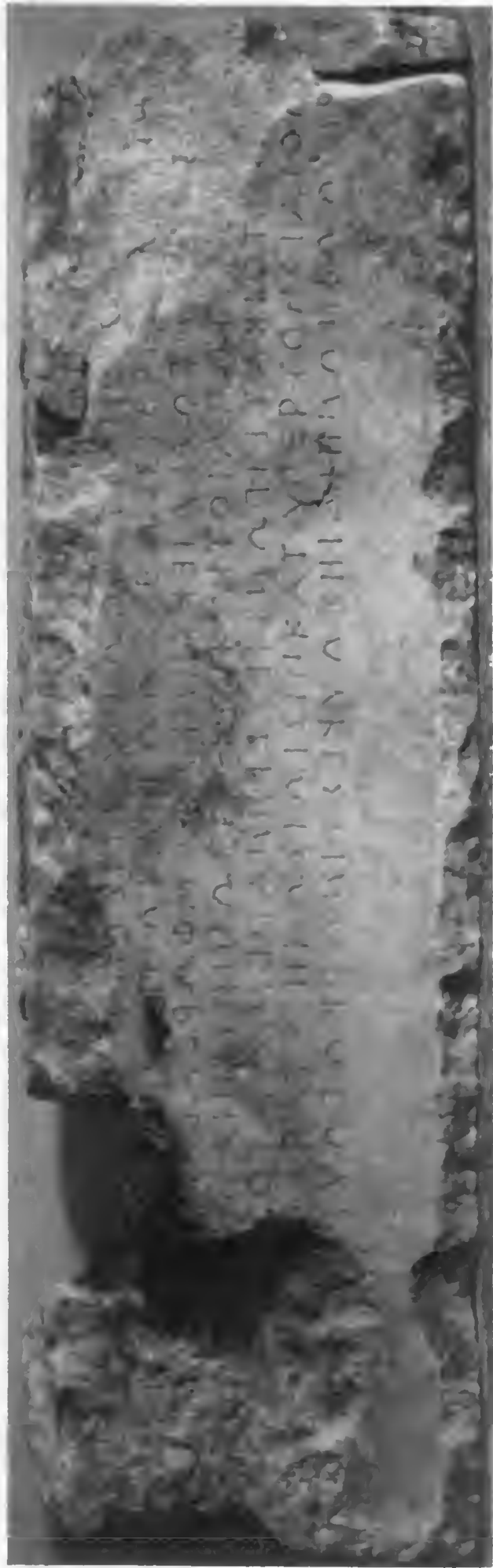


Fig. 110. — Loi sur le vin et le vinaigre *boustrophédon* ET III, 7. Transcription et restitution ci-dessous.

Λ
 IOM HM

4 ον ποιέτω ὅ τι ἄν τις τούτω[ν-----]
 α τῷ οἴνω καὶ τῷ ὀχσέος στερέθ[θω-----]
 [-----]ντος· καὶ ἔκστην κατ' ἀμφορέα ἔκα[στον ὀφελέτω]
 [ἱρὴν τῇ· Ἀθ]ηναίῃ τῇ Πολιόχῳ καὶ τῷ Ἀπόλλω[νι τῷ Πυθί]-
 [ωι κ]αὶ τῷ κατεπόντι ἐτέρῃν· ἀπενγράτω ὁ [κατεπών τῇ]-
 8 [ν ἀπεργύην] παρὰ Τριχοσίαισιν κατὰπερ τῶν βιαίων· [π]-
 [ε]ρὶ τῷ οἴνω νηϊδίας οὐκ ἔστιν ὄρκος οὐτ[ε ἀστῶι οὐ]-
 τε χσένωι.

un autre qui réveille les buveurs » (Athénée I, 31 b ; cf. aussi Pline, *Hist. nat.*, XIV, 22). Non coupé, le vin de Thasos était noir ; on le consommait ordinairement mêlé à une quantité égale d'eau. On pouvait le servir chaud (Athénée, IV, 129 d).

Au dire des auteurs latins, le Thasos resta un produit de choix, un grand cru comparé aux vins de consommation courante. Si Pline considère que la mode en est passée (*Hist. nat.*, 34, 16-17), Clément d'Alexandrie reproche encore aux gourmets de son temps de se laisser trop séduire par lui (III^e siècle ap. J.-C. ; *Paidagogos* II, 2). Il est vrai que l'Italie fournissait de nombreux crus ; et les cépages thasiens, connus au temps de Virgile pour s'adapter aux sols légers (*Géorgiques* II, 91) étaient eux-mêmes acclimatés sur d'autres terroirs : ils furent importés en Égypte (Pline, *Hist. nat.* 14, 9, 2) et en Italie.

Le vinaigre thasien était aussi en usage à Rome ; il entra dans la composition d'un collyre (Pline, *Hist. nat.*, 34, 114).

RÉGLEMENTATION DU COMMERCE DU VIN.

C'est à Thasos que l'on a retrouvé la plus ancienne loi grecque sur le commerce du vin et du vinaigre (fig. 110) :

« (Tout contrevenant) se verra confisquer le vin et le vinaigre et paiera une heklè par amphore qui sera consacrée à Athéna Poliouchos et à Apollon Pythien, tandis qu'une autre heklè reviendra au dénonciateur. Le dénonciateur versera une caution auprès des Trois Cents comme dans le cas de violences. Personne, Thasien ou étranger, ne peut invoquer sous serment l'ignorance de la loi sur le vin » (Texte fragmentaire, 480/470 ; ET 111, 7).

A la fin du v^e siècle, on interdit la vente de la récolte sur pied avant le premier du mois de Plyntérion (juin-juillet), et on réglemente la vente du vin en *pithoi* (fig. 111) :

« Que ce soit moût ou vin, il est interdit d'acheter sur pied la récolte des vignobles avant le premier du mois de Plyntérion ; le contrevenant paiera, statère pour statère, une amende équivalente au montant de la vente, moitié à la cité, moitié au dénonciateur. L'action sera la même que dans le cas de violences. Pour qui achète du vin en pithoi, la vente ne sera valable que s'il estampille les pithoi » (420/400 ; IG XII Suppl., 347, 1).

Une troisième loi gravée sur le même marbre (fig. 111) évoque l'intervention de magistrats spéciaux, les « commissaires au continent », pour surveiller l'exportation du vin :

« ...les amendes et les cautions seront les mêmes ; si personne ne verse de caution, les commissaires au continent introduiront l'action ; s'ils gagnent le

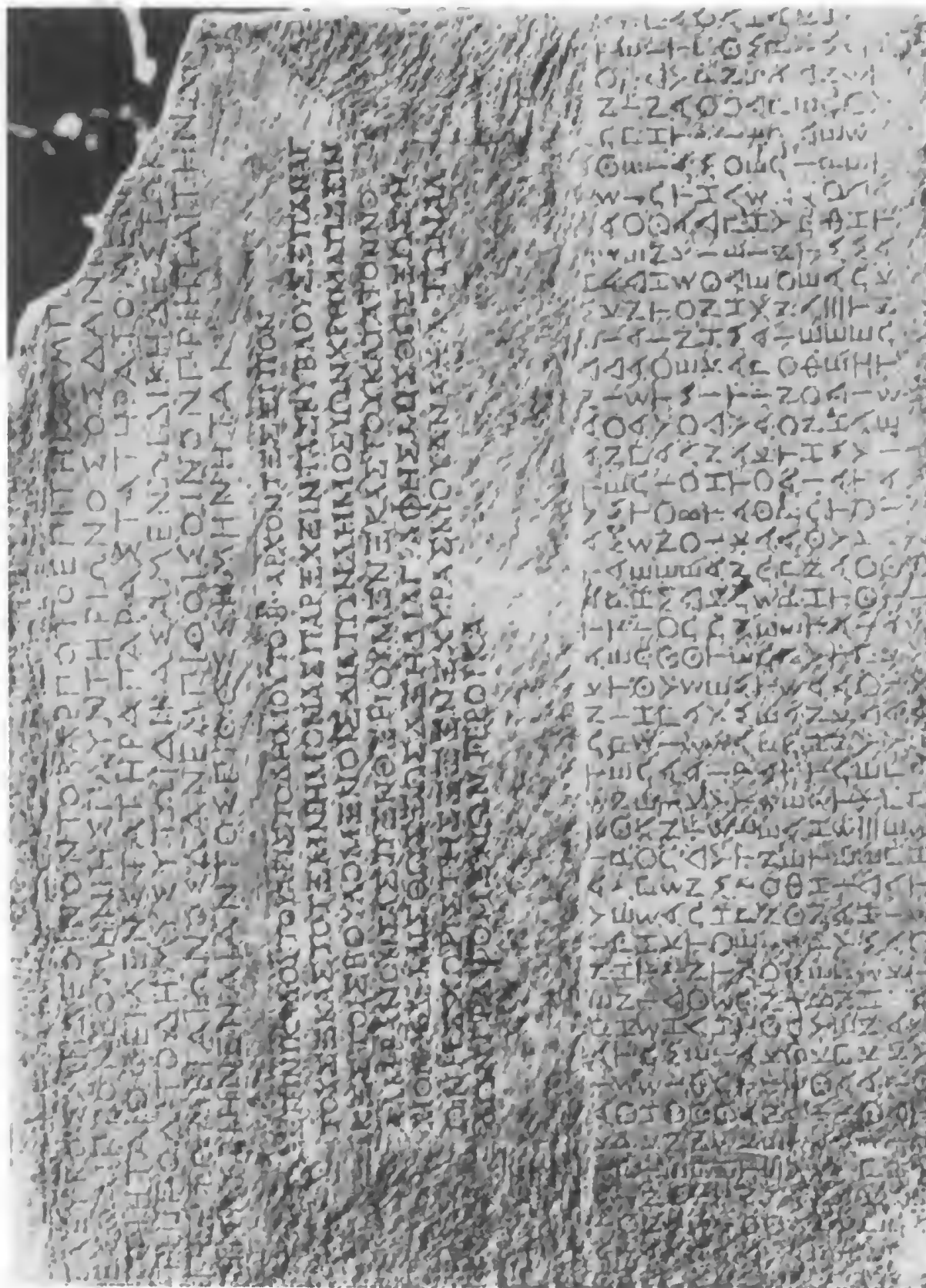


Fig. 111. — Lois sur le vin *IG XII Suppl.*, 347, 1 (en haut) et 2 (en bas). Au contre, sur une partie ravalée, on a gravé au 11^e siècle ap. J. C. une loi sur les testaments.

procès, l'amende dans son entier reviendra à la cité ; si ces commissaires n'intendent pas l'action alors qu'ils auront été au courant du délit, ils paieront eux-mêmes une amende double ; n'importe qui pourra engager une action contre eux dans ces mêmes conditions, et la moitié de l'amende lui reviendra et les demiourgoi conduiront l'action contre les commissaires dans les mêmes conditions ; aucun navire thasien ne pourra introduire de vin étranger dans les eaux territoriales comprises entre l'Althos et le Cap Paxi ; en cas d'infraction, l'armateur paiera les amendes fixées pour le mouillage du vin et le pilote paiera la même amende ; les actions et les cautions auront lieu dans les mêmes conditions ; personne n'aura le droit de faire de la vente au détail à partir de l'amphore, de la pithacné ou du pseudo-pithos ; le contrevenant sera passible des mêmes actions, cautions et amendes que pour le mouillage du vin » (420/400 ; IG XII Suppl., 347, 2).

Sur l'agora de Thasos a été retrouvée une table de mesure en marbre (*sékôma*), dédiée au dieu Hermès par un *agoranome* ; elle est creusée de deux cavités hémisphériques, avec orifices de vidange, qui donnaient à l'intention des marchands de vin la capacité officielle du *stamnos* (7, 68 l) et de la demi-amphore (15, 36 l) au I^{er} siècle de notre ère (ET V, 194 ; au Musée).

LES AMPHORES THASIENNES.

Pour exporter leurs produits, et sans doute surtout leur vin, les potiers thasiens ont tourné en grande quantité des amphores d'argile locale pailletée de mica. On en a recueilli beaucoup à Thasos même ; elles apparaissent en grand nombre en Macédoine, en Thrace et dans le Pont-Euxin jusque sur les côtes de la mer d'Azov ; elles ont été retrouvées jusqu'en Égypte ou en Sicile, jusqu'au cœur de l'Asie, à Suse ou à Kaboul. Strabon, reprenant l'historien Théopompe, signale la présence d'amphores thasiennes sur les côtes de l'Adriatique, en Illyrie (Strabon, VII, 317).

Ces amphores, dont la forme évolue peu à partir du IV^e siècle, présentent une panse allongée, des anses hautes de section ovale, un pied effilé offrant une prise commode. Un timbre rectangulaire imprimé avant cuisson dans l'argile fraîche sur le coude de l'anse garantit la provenance ; il porte, dans le cas le plus courant, deux inscriptions, *Θασίων* et un nom d'homme ; au centre, un symbole figuré (fig. 113 à 115). On a retrouvé à Thasos l'un des sceaux ou « coins » qui servait à imprimer une telle vignette : sur la face plane de ce petit cachet d'argile, le symbole était découpé en entaille et la gravure des lettres exécutée à la pointe ; le sceau durci ensuite au four permettait d'obtenir sur les anses une empreinte en relief (fig. 112). Les symboles sont très variés : vases, animaux, motifs floraux ou géométriques,



Fig. 112. — Sceau à timbrer : Astycrion, amphore.



Fig. 113. — Timbre amphorique : Isodikos, trident.



Fig. 114. — Timbre amphorique : Thespon, tête de bélier.



Fig. 115. — Timbre amphorique : Cratinos, poisson (rouget ?).

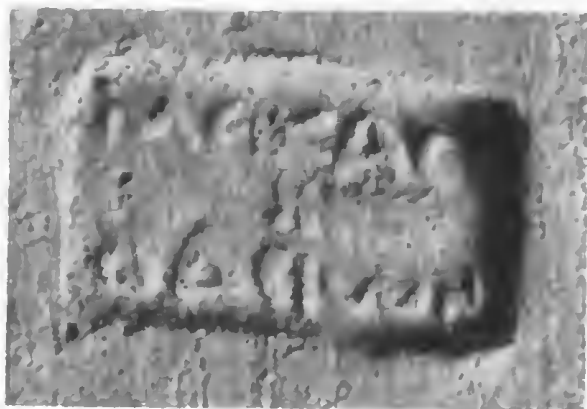


Fig. 116. — Timbre sur tuile : Meikas.

objets de la vie courante, emblèmes religieux, masques de théâtre, effigies imitant les types monétaires de Thasos (Héraclès archer) ou d'autres cités (danseuse au *calathos* d'Abdère).

On peut constituer des séries de timbres où un même nom est associé à des symboles différents. *Krinis* par exemple est accompagné d'une amphore sur un tour de potier, d'une danseuse, d'un coq, d'un sphinx, d'un masque de théâtre. Dans un autre cas (*Kleilos*), le symbole variable a été remplacé par une lettre de l'alphabet qui suggère une numérotation (quinze lettres différentes ont été retrouvées). Le problème est de savoir le rôle du personnage nommé sur les timbres. On a pu penser au marchand garantissant la qualité du contenu, et différenciant les années de production, ou au « fabricant » responsable de la capacité du récipient. La première hypothèse paraît d'abord rendre compte plus facilement de la présence du symbole variable ; la seconde pourtant est préférable. Il arrive en effet que des tuiles (fig. 116) sont ainsi estampillées du même sceau que des amphores : c'est la preuve que la marque ne garantit pas un contenu.

On peut expliquer historiquement le symbole variable. Les timbres du type que nous venons de décrire (*Θασίων*, nom d'homme, symbole), de beaucoup les plus courants, sont les plus récents. Les timbres plus anciens sont souvent plus complexes. On y rencontre parfois plusieurs noms et même plusieurs symboles associés. Certains portent le nom d'un magistrat thasien, qui suggère un contrôle et une date. On devine une évolution : même après la disparition du nom du magistrat, le « fabricant » responsable continua à distinguer les séries par des symboles.

Les premières amphores timbrées datent de la seconde moitié du ^v^e siècle, celles des ^{iv}^e et ⁱⁱⁱ^e siècles sont les plus nombreuses ; les exportations thasiennes souffrirent ensuite de la concurrence de Rhodes et de Cnide.

LES MONNAIES THASIENNES

Planches I à V

BIBLIOGRAPHIE. — Les tomes III et V des *Études thasiennes* (ET III et ET V, cf. ci-après, p. 193) utilisent à plusieurs reprises le témoignage des émissions monétaires.

Un conspectus du monnayage thasien à l'époque archaïque et classique est proposé par E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, II, 1 (1907), 1195-1200, et 4 (1932), 702-732. Un aperçu d'ensemble est donné par B. V. Head, *Historia Numorum*, 2^e éd. (1911), 263-266.

Quelques études particulières doivent être signalées. Les séries archaïques ont été commentées par J. Svoronos, *L'Hellénisme primitif de la Macédoine prouvé par la numismatique et l'or du Pangée*, *JIAN*, 10 (1918-1919), 92-100, 201-204. Plusieurs pages de J. Pouilloux (ET III, 48-58) sont consacrées à la diffusion des monnaies de cette époque. E. S. G. Robinson, traitant du décret par lequel Athènes, au v^e s., chercha à réglementer le monnayage de son empire, est amené à examiner le cas de Thasos : *The Athenian currency decree and the coinages of the allies*, *Hesperia*, Suppl. VIII (1949), 333, 335-336. Dix-sept exemplaires du vi^e et du v^e siècle ont été analysés par C. M. Kraay et Vera Ermelcus selon la méthode d'analyse non destructrice par activation neutronique (*The composition of Greek silver coins, Analysis by neutron activation*, Oxford 1962, 22-24) : les résultats obtenus sont déjà très suggestifs. Divers problèmes relatifs aux émissions d'or et d'argent de la fin du v^e s. et du iv^e s., ainsi qu'une liste de ces émissions, sont présentés par A. B. West, *Fifth and fourth century gold coins from the Thracian coast*, *Num. Notes and Mon.*, 40 (1920), 12-54. Le monnayage du iv^e s. est étudié également par E. S. G. Robinson, *A find of coins of Thasos*, *Num. Chr.*, 1934, 244-254 ; G. Le Rider, *Trésor de monnaies trouvé à Thasos*, *BCH*, 80, 1956, 1-19 ; G. K. Jenkins, *Recent acquisitions of Greek coins by the British Museum*, *Num. Chr.*, 1959, 27-28. Enfin, Chr. Duñant et J. Pouilloux (ET V, 5-10) ont réuni une abondante documentation sur les tétradrachmes à flan large du i^{er} s. av. J.-C. (ci-dessous, n^{os} 51-52), dont la première émission vient d'être datée de façon plus précise par M. Thompson grâce à de récents trésors (ci-dessous, p. 190). On trouvera dans ET V, aux pages 214-222, une liste des monnaies étrangères découvertes à Thasos et des monnaies thasiennes découvertes à l'étranger.

Le monnayage de Thasos commence dans la deuxième moitié du vi^e siècle, peut-être vers 525. On sait que les Thasiens, dans leur île et dans leur pérée, avaient à leur disposition de nombreuses mines de métal précieux (voir p. 190).

Premier groupe : ca. 525-463 : pl. I, n° 1-5 (1)

De l'avis général, le premier monnayage thasien se compose d'émissions d'argent, aux types des monnaies illustrées pl. I, n° 1-5. On a voulu parfois, mais avec moins de succès, attribuer à Thasos des pièces d'électrum (Svoronos, *o. c.*, 201-204). Les monnaies d'argent de cette période ont au revers un carré creux, le plus souvent en forme de swastika. Au droit, les statères et les drachmes (n° 1-3, 5) montrent un silène nu, barbu, ithyphallique, à pieds de cheval (sur le n° 5 pourvu d'oreilles de cheval), enlevant une nymphe qui oppose une vive résistance, ainsi que l'indique en particulier le geste de son bras droit. Les plus petites divisions (n° 4) représentent un silène solitaire, doté cette fois d'une queue de cheval. Le type du silène était cher aux Thasiens (voir les n° 26-27), comme l'atteste la célèbre sculpture d'une des portes de la ville (cf. p. 58). Quant à la scène de l'enlèvement, elle rappelle d'autres types monétaires thraco-macédoniens où nymphe et silène, ou satyre, ou centaure, sont aux prises (ainsi chez les Orreskiens, les Zaecléens, les Létéens). De même, les poids de ces monnaies thasiennes, bien qu'ils soient irréguliers (n° 1 : 9,76 gr. ; n° 2 : 9,26 gr. ; n° 5 : 8,94 gr.) et par suite difficiles à interpréter (2), semblent se rapporter à l'étalon en usage dans plusieurs villes thraco-macédoniennes de cette époque (voir la table métrologique dressée par Svoronos, *o. c.*, après la p. 283).

A cause de son style et de l'épaisseur du flan (qui a pour conséquence un champ plus petit), le n° 1 vient en tête des monnaies thasiennes. On remarquera le changement de style entre les n° 1-3 et le n° 5 (tête du silène, mains de la nymphe).

La première période du monnayage thasien prend fin probablement en 463 (3). La cité, qui avait accepté d'entrer en 477 dans la Confédération délienne, se révolta contre Athènes et fut réduite par Cimón en 463 (voir p. 10). Les émissions monétaires semblent cesser alors pour quelques années.

Deuxième groupe : ca. 435-411 : pl. I, n° 6-8

La reprise du monnayage peut se situer vers 435, comme le suggère E. S. G. Robinson. Les nouvelles émissions sont comparables aux précédentes par leur type de droit, mais celui-ci est traité dans un style et un esprit très différents. Le groupe formé par le silène et la nymphe constitue un ensemble beaucoup plus harmonieux. La nymphe, en effet, n'oppose plus de résistance au silène, comme en témoignent l'attitude détendue de son corps et la position de son bras droit : elle paraît même accepter volontiers son

(1) Les monnaies illustrées sur les planches I à V sont conservées au Cabinet des Médailles de Paris, à l'exception du n° 14 (Museum of Fine Arts, Boston, n° 859) ; des n° 15, 16, 19, 20 (New York) ; du n° 21 (Berlin) ; du n° 26 (New York) ; du n° 32 (Londres, ex coll. Lockett, *Sylloge*, n° 1231) et du n° 38 (Londres) ; des n° 33, 34, 35 (Musée de Cavala, cf. *BCH*, 80, 1956, p. 7, n° 61, p. 8, n° 70-71) ; des n° 62, 64, 65, 68 (Musée d'Athènes, fouilles de Thasos).

(2) Cf. C. M. Kraay, *o. c.*, 22.

(3) C. M. Kraay, *o. c.*, 24, estime cependant que le groupe de monnaies dont fait partie notre n° 5 (pl. I) a pu être frappé entre 463 et 449, date à laquelle on place généralement le décret d'Athènes relatif au monnayage des alliés (voir p. 185). Les monnaies thasiennes semblables à notre n° 5, fait remarquer Kraay, sont moins lourdes et de moins bon aloi qu'auparavant, ce qu'expliqueraient bien les difficultés financières de Thasos après 463.

sort. On a vu dans cette nouvelle présentation une influence du style parthénonien (E. Babelon, E. S. C. Robinson). Détail caractéristique, le silène n'a plus de sabots de cheval, mais des pieds humains. On remarquera avec quelle maîtrise, au droit du n° 8, le graveur a su représenter le silène de trois-quarts.

On constate aussi une modification dans les poids. Le n° 6 est plus léger que les pièces correspondantes du groupe précédent. Il pèse 8,47 gr., et peut donc passer pour un didrachme attique. Les monnaies de petit module n° 7 et 8 ont un poids plus énigmatique. Le n° 7 pèse 3,76 gr. : on ne voit pas bien selon quel système il a été frappé, car d'autres exemplaires du même groupe vont jusqu'à 4,54 gr. et 4,67 gr. Quant aux monnaies représentées par le n° 8 (silène vu de trois-quarts), elles pèsent pour la plupart entre 3,50 gr. et 3,60 gr. et West a probablement raison de penser qu'elles constituent à la fois des pentoboles selon l'étalon attique et des drachmes selon le système pondéral en usage à Abdère et à Maronée vers cette époque.

On peut attribuer à Thasos les petites pièces d'argent n° 9 et 10. Le type du dauphin se retrouve en effet sur des monnaies de la période suivante, sur lesquelles est inscrit le début du nom des Thasiens (n° 11-13). D'autre part, le carré creux du revers montre que les n° 9 et 10 doivent être associés aux n° 1-8.

En 411, les oligarques thasiens mis au pouvoir par Diitréphès rompent avec Athènes (voir p. 11), et l'on peut admettre que cette date marque la fin des émissions du deuxième groupe.

Troisième groupe : ca. 411-404 : pl. I, n° 11-13

En 407, Thrasybule reprend Thasos et y rétablit la démocratie. Mais, en 404, Athènes est vaincue à Aigos-Potamos, et Thasos est occupée par le Spartiate Lysandre (voir p. 12). Quel monnayage lui attribuer pendant des années troublées ? Faut-il faire commencer en 411 les séries qui représentent au droit la tête de Dionysos barbu, au revers Héraclès archer (comme le n° 15), ou au contraire n'est-il pas préférable de ne classer à cette période que les petites pièces d'or et d'argent n° 11-13 ? Cette dernière solution est suggérée par E. S. G. Robinson, et nous l'adoptons ici, bien qu'elle ne soit pas assurée. Le type de revers de ces monnaies est formé par un ou deux dauphins et les lettres ΘΑ dans un carré creux. La monnaie d'or n° 11 (0,79 gr.) est ornée probablement d'une tête de silène tournée à gauche. La monnaie d'argent n° 12 (0,44 gr.) montre clairement une tête de silène à droite, pourvue d'oreilles de cheval. Le n° 13, en argent, est la moitié du n° 12 (il pèse 0,25 gr. et n'a qu'un seul dauphin au revers) ; il porte une tête de nymphé à gauche, les cheveux massés en chignon au-dessus de la nuque.

Quatrième groupe : ca. 404-340 : pl. I-III, n° 14-39

A partir de 404 la paix revient à Thasos (voir p. 12) et c'est à ce moment-là peut-être qu'il faut placer le début de l'abondant monnayage illustré du n° 14 au n° 39.

Il se compose de monnaies d'or, d'argent et, pour la première fois, de bronze. L'étalon choisi pour un premier groupe de monnaies d'or et d'argent a été appelé rhodien (Babelon, Head) ou chiote (West). Le n° 23, par exemple, pèse 15,30 gr. ; le n° 22, 3,91 gr. (drachme d'or) ; le n° 16, 1,01 gr. (trihémibole). Mais après quelques émissions les poids deviennent plus irréguliers (les pièces du type des n° 26 et 27 vont de 1,06 gr. à 0,61 gr. : ce sont en principe des trihémiboles ; le n° 25, dont le revers semble montrer qu'il devrait être le double des n° 26-27, pèse 1,39 gr., ce qui correspond à un hémidrachme léger). Il est possible qu'à partir d'un certain moment les poids aient été influencés par l'étalon 'phénicien' introduit par Philippe II dans la région du Pangée :

le n° 31 pèse 7 gr. (didrachme), le n° 32, 3,43 gr. (drachme d'or) (1), le n° 33, 3,17 gr., le n° 34, 3,18 gr. (drachmes), le n° 35, 1,58 gr. (hémidrachme).

Les types de ces monnaies d'argent et d'or sont le plus souvent au droit la tête barbue de Dionysos couronnée de lierre, et au revers Héraclès barbu, couvert de la peau de lion, agenouillé à droite, tirant de l'arc. Ils sont tous les deux des divinités tutélaires de Thasos : Héraclès est figuré sur les monnaies exactement comme sur le relief thasien conservé au Musée d'Istanbul (voir p. 65). D'autres types apparaissent aussi. La monnaie d'or n° 14 a au droit une tête imberbe de Dionysos. Des hémidrachmes (n° 20, 21, 35) portent au droit une tête juvénile, les cheveux ceints d'un *strophion* ou d'une tige végétale. D'autres hémidrachmes montrent une tête janiforme de silène au droit et deux amphores au revers (n° 25). Les trihémiboles correspondants ont d'un côté un silène à queue de cheval tenant un canthare, de l'autre une amphore. Enfin, sur les drachmes d'or tardives (n° 32), le visage de Dionysos est représenté imberbe, comme sur le n° 14.

Les monnaies de bronze de petit module (n° 17, 18, 39) portent au droit la tête d'Héraclès barbu, coiffé de la peau de lion, et au revers un arc et une massue ; un symbole est souvent placé à l'intérieur de l'arc (n° 18 : amphore ; n° 39 : aplatre). A partir de ca. 360 sont émis en outre des bronzes de grand module (n° 36-37) et de moyen module (n° 38), qui ont le même revers que les petits bronzes, mais au droit une tête imberbe d'Héraclès.

Le classement chronologique de ces émissions est fondé sur l'évolution du style, la disposition de la légende dans le champ, la présence ou l'absence d'un carré creux au revers, les poids, et sur le témoignage des deux trésors signalés dans la bibliographie. Notons que les monnaies sont frappées avec des coins non ajustés.

Il a paru intéressant d'illustrer les émissions d'or (n° 28 : 8,57 gr., statère de poids attique) et de bronze (n° 29 : au revers, arc traversé par une massue ; n° 30 : au revers, trépied comme sur le statère) frappées par les « Thasiens du Continent » à Daton-Krénidès de 360/59 à 357/6 (voir p. 13).

Cinquième groupe : à partir du début du III^e siècle : pl. III, n° 40-42

Le quatrième groupe prend fin aux environs de 340 et l'on admet généralement que l'atelier thasien resta fermé sous Alexandre et jusqu'à la mort de Lysimaque (281) : mais aucune précision n'est pour le moment possible. L'histoire de la cité est très mal connue pendant cette période.

Il est certain tout au moins que la première émission frappée après la réouverture de l'atelier monétaire est celle que représentent les n° 40 et 41. Il s'agit de bronzes de grand module, parfois surfrappés sur des pièces de l'époque précédente semblables aux n° 36 et 37. Au droit apparaît une tête de Déméter voilée couronnée d'épis de blé, et, au revers, les têtes géminées des Dioscures, entourées de pampres. Ces types se retrouvent l'un à Byzance, l'un et l'autre à Chalcédoine sur des monnaies du III^e siècle. Aux n° 40-41 doit probablement être associé le n° 42, à cause de son type de revers (*pilos* surmonté d'une étoile). Il porte au droit une tête à droite d'Héraclès barbu coiffé de la peau de lion.

Sixième groupe : deuxième moitié du III^e siècle : pl. III, n° 43-47

Nous classons dans ce groupe plusieurs émissions, qui, d'un point de vue technique, se placent entre les n° 40-42 et le n° 48. En effet, les monnaies du 5^e groupe sont

(1) Cette pièce porte au droit une contremarque ronde, dont le type est une grappe de raisin.

frappées comme au siècle précédent avec des coins non ajustés, tandis qu'à partir du n° 48 l'usage des coins ajustés dans la position $\uparrow \uparrow$ est adopté par l'atelier thasien. Or, pour les n° 43-47 on constate divers essais d'ajustement des coins ($\uparrow \uparrow$, $\downarrow \downarrow$, $\uparrow \rightarrow$, $\uparrow \leftarrow$), sans qu'il y ait encore de règle fixe. Cette observation nous paraît justifier le classement relatif que nous proposons. Les n° 43-44 ont au droit une tête barbue d'Héraclès coiffé de la peau de lion, au revers une massue et un arc qui renferme invariablement une amphore. Le n° 45 présente une tête imberbe d'Héraclès au droit, et, au revers, également un arc et une massue : l'arc contient toujours une grappe de raisin. Le n° 46 semble être une corruption barbare du n° 45. Enfin, le n° 47 est orné au droit d'une tête imberbe d'Héraclès et au revers d'un arc et d'une massue : l'arc contient toujours une amphore et sous la massue est placée une corne d'abondance ; on remarque que l'ethnique est écrit, pour la première fois, avec un *oméga* (1).

L'histoire de Thasos à cette époque est très obscure. On sait seulement que la ville fut prise par Philippe V en 202 et libérée par les Romains en 196. Peut-être l'émission dont fait partie le n° 47 prit-elle fin au moment de l'arrivée du roi de Macédoine ?

Septième groupe : début du II^e s. av. J.-C. : pl. III-IV, n° 48-50

La monnaie d'argent n° 48 et les monnaies de bronze n° 49 et 50 ont un revers tellement semblable (massue, de part et d'autre $\Theta\alpha\sigma\iota\omega\nu$, le tout dans une couronne de laurier) qu'elles ont certainement été émises à la même époque. Les coins sont désormais ajustés dans la position $\uparrow \uparrow$, l'ethnique est écrit avec un *oméga* (2), ce qui place ces émissions après celles que nous avons décrites dans le 6^e groupe. Le type de la massue dans une couronne se rencontre fréquemment au II^e siècle en Macédoine. La couronne elle-même, placée autour du type de revers, est un élément caractéristique du II^e siècle (cf. L. Robert, *Études de numismatique grecque*, 1951, 127-128).

Le poids des monnaies d'argent semblables au n° 48 se situe entre 1,60 gr. et 1,70 gr., et rappelle celui des hémidrachmes du IV^e siècle frappés selon l'étalon chiot ou rhodien. Il est difficile de voir dans ces pièces, comme on le fait souvent, des hémidrachmes de poids attique. On peut donc les placer avant les n° 51-53, qui appartiennent incontestablement au système attique et dont l'émission semble avoir débuté vers 180.

Le n° 48 est orné au droit d'une tête de Dionysos barbu, couronné de lierre. Les n° 49-50 montrent une tête juvénile, un bandeau dans les cheveux.

Huitième groupe : II^e s. et début du I^{er} av. J.-C. : pl. IV-V, n° 51-88

C'est probablement vers 180 que commence à Thasos la frappe des tétradrachmes à flan large de poids attique (n° 51-52) qui montrent au droit la tête de Dionysos imberbe, couronné de lierre, et au revers Héraclès imberbe, debout, avec la massue et la peau de lion ; on lit en bas $\Theta\alpha\sigma\iota\omega\nu$, à droite et à gauche Ἡρακλέους Σωτήρος . On avait souvent considéré que le début de ce nouveau groupe ne pouvait être antérieur à l'arrêt en 148, pour plus de cinquante ans, du monnayage d'argent de Macédoine (3).

(1) Sur le n° 41 l'ethnique semble écrit également avec un *oméga* qui aurait la forme d'un *omicron* non fermé. En fait il s'agit, selon toute vraisemblance d'une négligence de graveur, car tous les autres exemplaires semblables au n° 41 ont clairement un *omicron*.

(2) Quelques-unes des monnaies de bronze ont cependant la légende $\Theta\alpha\sigma\iota\omega\nu$. Mais elles paraissent relativement peu nombreuses et doivent être les premières de la série.

(3) Ce qu'on peut dire, c'est que l'absence de numéraire macédonien en argent après 148 a eu probablement pour conséquences une plus grande activité de l'atelier thasien et une plus large diffusion de ses tétradrachmes au cours de la seconde moitié du II^e siècle.

Mais M. Thompson vient de montrer (*Am. Num. Soc. Mus. Notes*, 12 (1966), p. 61 et n. 4), grâce à l'analyse de trésors récents, que c'est en réalité bien plus tôt, vers 180, qu'a été inaugurée la série thasienne. — Signalons l'existence à Maronée de tétradrachmes contemporains de ceux de Thasos (mais moins abondants), portant des types et une légende analogues (1).

Les tétradrachmes thasiens ont circulé essentiellement en Thrace et dans les Balkans, et leur popularité y est attestée par de nombreuses imitations. Jusqu'à quelle date ont-ils été frappés? Il n'est pas possible de le déterminer avec précision. Un point de repère est fourni par le n° 52, qui porte la signature de Q. Braetius Sura (2), légat proquesteur de C. Sestius Saturninus, gouverneur de Macédoine de 93 à 87. Cette marque de magistrat montre en même temps l'intérêt qu'accorde au monnayage thasien l'administration romaine.

A côté des tétradrachmes, on rencontre des drachmes aux mêmes types (mais ayant au revers la simple légende ΘΑΣΙΩΝ), de poids attique également (n° 53: 4,08 gr.). Le style des exemplaires connus est toujours très soigné, comme celui des premiers tétradrachmes (comparer le n° 53 au n° 51). Ces drachmes, dont la frappe paraît s'interrompre assez vite, ont eu une circulation limitée et semblent avoir été destinées au commerce local.

Au cours de cette période ont été émis des bronzes, qui se répartissent en trois séries selon leurs types et leur module.

Série A : n° 60-66, grand module. Au droit, buste d'Artémis ; au revers, Héraclès debout tirant de l'arc.

Série B : n° 56-59, moyen module. Au droit, tête barbue d'Héraclès ; au revers, massue et arc, à l'intérieur duquel est placée une amphore.

Série C (relativement peu abondante) : n° 54-55, petit module. Au droit, amphore ; au revers, corne d'abondance. La légende est écrite avec un *omicron* au lieu de l'*oméga* des deux autres séries. Pourtant il paraît assuré que la série C appartient à l'époque que nous avons indiquée. Les pièces sont frappées avec des coins ajustés dans la position ↑ ↑ et les monogrammes du n° 55, de part et d'autre de l'amphore, le rattachent à des exemplaires des séries A et B (n° 58 et 62).

Ces trois séries ont été émises parallèlement pendant un certain temps. On remarque par exemple que les monogrammes des n° 57 et 61 sont identiques, de même que ceux des n° 59 et 63, et, comme nous l'avons dit, ceux du n° 55 correspondent à une signature que l'on trouve sur les n° 58 et 62 des deux autres séries. Cette frappe du bronze en trois modules rappelle le monnayage du deuxième tiers du iv^e siècle (n° 36-39).

Toutefois les trois séries, si elles sont en partie contemporaines, n'ont pas chacune

(1) Ils ont au droit la même tête de Dionysos imberbe couronnée de lierre, et, au revers, dans la même attitude que l'Héraclès thasien, Dionysos nu, debout, tenant de la main droite une grappe de raisin, de la main gauche deux lances (?) et portant un manteau sur le bras gauche ; on lit en bas Μαρωνιτών, à droite et à gauche Διονύσου Σωτήρος. La similitude des types, le titre de *Sôter* attribué aux deux divinités suggéreraient que les deux monnayages ont été inaugurés à la suite d'un même événement qui intéressait les deux cités.

(2) La première lettre de la signature (dans laquelle ne figure pas le gentilice) paraît être, comme elle est placée, l'abréviation de *Quintus* plutôt que celle de *Quaestor*. Si cette interprétation est exacte, il n'y a pas de doute sur l'identité de ce Sura (voir les récentes discussions, *Num. Chr.* 1962, 296-9 et 329-30).

exactement la même durée. Il est probable que les séries B et C ont commencé un peu avant la série A, et que celle-ci se poursuit seule à partir d'une certaine date.

Pour la série A, le buste d'Artémis donne un point de repère chronologique : ce type apparaît en effet en Macédoine et en Thrace vers le milieu du II^e siècle. — La série A est relativement abondante et a pu durer une centaine d'années. On constate entre les n^{os} 60-63 et le n^o 64 une évolution dans le style et l'écriture (la légende du n^o 64, placée dans un autre sens que sur les exemplaires précédents, comporte un *sigma* lunaire et un *oméga* cursif, ce qui est nouveau). La série se termine par un groupe barbare (n^{os} 65-66), frappé avec des coins non ajustés : il est possible qu'on doive le mettre en relation avec les événements de 44-42 av. J.-C. (passage à Thasos de Brutus et de Cassius, puis d'Antoine), qui affectèrent gravement la cité (voir p. 14).

Le début de la série B est probablement un peu antérieur à celui de la série A, car on ne rencontre pas dans celle-ci par exemple le monogramme du n^o 56. Le style de ce dernier exemplaire est d'autre part supérieur à celui des pièces n^{os} 57 et 58 contemporaines de la série A. Le n^o 54 de la série C a pu être frappé en même temps que les premières pièces de la série B.

D'autre part, on ne rencontre dans la série B (ni dans la série C) aucun exemplaire qui par l'écriture de la légende ou les signes placés dans le champ puisse être associé au n^o 64 (1) de la série A. Il est donc fort probable que la série B s'est arrêtée avant la série A, peut-être à l'époque de la première guerre de Mithridate VI contre Rome (88-86), au cours de laquelle la prospérité thasienne fut sérieusement compromise.

Nouvième groupe : dernière partie du I^{er} s. av. J.-C. : pl. V, n^{os} 67-68

Ce groupe est constitué par des bronzes de petit module ayant au droit une tête barbare à gauche, probablement celle d'Héraclès, et au revers une corne d'abondance. Les monnaies sont d'une exécution soignée (ainsi le contenu de la corne d'abondance est minutieusement représenté : on voit deux grenades, deux ou trois épis de blé, deux grappes de raisin), mais d'un style très tardif, parfois barbare. Le *sigma* lunaire de la légende (alors que l'*oméga* est écrit Ω) montre que la série ne doit pas être antérieure au n^o 64, et le fait que les pièces sont frappées avec des coins non ajustés indique qu'elles succèdent aux dernières émissions du groupe au buste d'Artémis (n^{os} 65-66), dans lesquelles on constatait la même régression de la technique de la frappe. Si vraiment les n^{os} 65-66 ont été émis vers 44-42, le début du 9^e groupe pourrait être placé entre ces années-là et la bataille d'Actium (31 av. J.-C.). Il ne paraît pas avoir duré très longtemps, si l'on en juge d'après le nombre relativement limité des exemplaires connus.

Dixième groupe : monnayage de l'époque impériale : pl. V, n^{os} 69-73

Après la fin du 9^e groupe, l'atelier thasien reste longtemps fermé et les émissions de bronze ne reprennent que sous Hadrien (n^o 69) ; elles se poursuivent sous Marc-Aurèle (n^o 70), Septime Sévère (n^o 71), Caracalla (n^o 72) et Géta (n^o 73). Au droit se trouve invariablement placé le portrait de l'empereur ; au revers des n^{os} 69-71 Héraclès est représenté debout, de trois-quarts à gauche, tenant de la main droite sa massue posée à terre, portant la peau de lion sur le bras gauche. Sous Caracalla et Géta (n^{os} 72-73), il marche vers la droite et un arc est placé auprès de la massue. La légende est écrite avec un *sigma* lunaire et un *oméga* cursif. Les pièces sont frappées avec des coins ajustés dans la position ↑ ↑ ou ↑ ↓. Aucune émission postérieure à Géta n'est actuellement connue.

(1) Au revers du n^o 64, on voit devant les jambes d'Héraclès une massue, et, entre la massue et le grénétis, ΕΩ- ou ΕΩΡ-.

BIBLIOGRAPHIE

Dans les publications de l'École française d'Athènes, une série est consacrée aux fouilles de Thasos :

- Études Thasiennes* I. *Le sanctuaire et le culte d'Héraclès à Thasos* (1944) par M. Launey.
 II. *Thasos, son histoire, son administration de 1453 à 1912* (1953) par A. E. Bakalopoulos.
 III. *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos I* (de la fondation de la cité à 196 av. J.-C.) (1954) par J. Pouilloux.
 IV. *Les timbres amphoriques de Thasos* (1957) par A.-M. et A. Bon, avec la collaboration de V. Grace.
 V. *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos II* (de 196 av. J.-C. à la fin de l'Antiquité) (1957) par Chr. Dunant et J. Pouilloux.
 VI. *L'Agora I* (1959) par R. Martin.
 VII. *La céramique grecque (fouilles 1911-1956)* (1960) par L. Ghali-Kahil.
 VIII. *Les murailles I. Les portes sculptées à images divines* (1962) par Ch. Picard.

Les résultats des fouilles sont présentés après chaque campagne dans un rapport préliminaire publié dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (Chronique des fouilles). Dans la même revue ont été publiés de nombreux mémoires et articles concernant Thasos.

ABRÉVIATIONS. Dans le texte de ce *Guide* et dans la liste qui suit, les abréviations suivantes ont été utilisées :

<i>AJA</i>	<i>American Journal of Archaeology.</i>
<i> BCH</i>	<i>Bulletin de Correspondance Hellénique.</i>
<i>CRAI</i>	<i>Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.</i>
<i>ET</i>	<i>Études Thasiennes.</i>
<i>IG XII 8</i>	<i>Inscriptiones Graecae, vol. XII, fasc. VIII.</i>
<i>IG XII Suppl.</i>	<i>Inscriptiones Graecae, vol. XII, Supplementum.</i>
<i>JdI</i>	<i>Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts.</i>
<i>JHS</i>	<i>Journal of Hellenic Studies.</i>
<i>Mon. Piot</i>	<i>Monuments et Mémoires de la Fondation Eugène Piot.</i>
<i>REA</i>	<i>Revue des Études Anciennes.</i>

Les références anonymes au *BCH* renvoient à la Chronique des fouilles ; celles qui sont précédées d'un nom d'auteur à des articles.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE (suivant l'ordre des chapitres).

I. HISTOIRE.

ET II, III, V et VII.

II. PROMENADE ARCHÉOLOGIQUE DANS LA CITÉ ANTIQUE.

1 Le port antique

G. Perrot, *Mémoire sur l'île de Thasos*, p. 78.E. Miller, *Le Mont Athos, Valopédi et l'île de Thasos*, p. 213.*BCH* 1944-1945, p. 147 sqq.

2 L'Agora

Portique Nord-Ouest et édifice en Π : ET VI

Portique V et Magasins : *BCH* 1921, p. 97-99*BCH* 1950, p. 348*BCH* 1951, p. 146-147*BCH* 1955, p. 361

Portique VIII et galerie hypostyle :

BCH 1955, p. 345 à 348*BCH* 1956, p. 413

Monument de Glaucos :

J. Pouilloux, *BCH* 1955, p. 75 à 87*BCH* 1955, p. 348 à 351

Portique IX

BCH 1956, p. 406 à 413

Cl. Rolley et Fr. Salviat,

BCH 1963, p. 548 à 578

L'autel et les exèdres :

BCH 1953, p. 274 à 276*BCH* 1955, p. 351 à 353

Autel des petits-fils d'Auguste :

BCH 1939, p. 320*BCH* 1940-1941, p. 167

Fr. Chamoux,

Mon. Piot 1950, p. 85

Autel de Théogénès :

R. Marlin,

BCH 1940-1941, p. 162 à 200

Fr. Salviat,

BCH 1956, p. 147 à 160

Sanctuaire de Zeus Agoraios :

BCH 1950, p. 333-341

Basilique de l'Agora :

BCH 1951, p. 154 à 164

3 Le quartier au Sud-Est de l'Agora et l'Odéon

Y. Déquignon et

P. Devambez,

BCH 1932, p. 232 à 286*BCH* 1956, p. 416-417*BCH* 1964, p. 865

4 Passage des Théores

Em. Miller,

Le Mont Athos, Valopédi et l'île de Thasos,
p. 388 sqq.

- G. Daux, *CRAI* 1954, p. 469-479
BCH 1955, p. 353 à 359
BCH 1956, p. 418-419
 J. Pouilloux, *REA* 1959, p. 284 à 290
- 5 Artémision**
 Th. Macridy, *JdI* 1909, p. 8 sqq.
 A. J. Reinach, *CRAI* 1912, p. 226 sqq.
BCH, Chroniques, de 1958 à 1961
- 6 Dionysion**
 G. Daux, *BCH* 1923, p. 536 à 538
 P. Devambez, *Mon. Piot* 1941, p. 93 à 136
 P. Bernard et Fr. Salviat, *BCH* 1959, p. 288 à 335
- 7 Posideion**
 A. Bon et H. Seyrig, *BCH* 1929, p. 317 à 337
- 8 Porte au char**
 A. Bon, *Mon. Piot* 1929, p. 1 sqq.
ET VIII, p. 113 sqq.
- 9 Porte d'Hermès et des Charites**
ET VIII, p. 134 sqq.
 P. Bernard, *BCH* 1965, p. 81 n. 2
 Y. Carlan, *BCH* 1966, p. 596 à 622
- 10 Quartier d'habitation Nord (« champ Dimitriadis »)**
BCH 1928, p. 491 à 496
BCH 1929, p. 512
BCH 1931, p. 502 à 504
BCH 1933, p. 285 à 286
BCH 1954, p. 191 à 196
BCH 1962, p. 935 à 942
BCH 1963, p. 846
- 12 Pointe d'Évraïocasto**
BCH 1953, p. 278 (rempart)
 F. Ducat, *BCH* 1965, p. 142 à 153 (basilique)
 Cl. Rolley, *BCH* 1965, p. 441 à 483 (sanctuaire)
- 13 Théâtre**
 Th. Bent, *JHS* 1887, p. 435 à 437
 G. Daux, *Mémoire inédit*, 1923
ET V, p. 161-162
 J. Pouilloux, *REA* 1959, p. 277 à 278
 Fr. Salviat, *BCH* 1960, p. 314 à 316
 P. Bernard-Fr. Salviat, *BCH* 1962, p. 595 à 603

- 14 Château génois et Pythion**
Baker-Penoyre, *JHS* 1909, p. 202
BCH 1961, p. 931
- 15 Sanctuaire d'Athéna**
Baker-Penoyre, *JHS* 1909, p. 206 sqq.
Ch. Picard, *CRAI* 1912, p. 208 sqq.
BCH 1960, p. 864 à 866
BCH 1961, p. 930
- 16 Sanctuaire de Pan**
Baker-Penoyre, *JHS* 1909, p. 215-218
- 17 Porte de Parménion**
Ch. Picard, *CRAI* 1914, p. 277
- 18 Porte du Silène**
ET VIII, p. 85 à 111
- 19 Arkouda**
Ch. Picard, *CRAI* 1913, p. 365 à 367
J. Pouilloux, *BCH* 1951, p. 90 sqq.
Fr. Salviat, *BCH* 1959, p. 382 à 390
- 20 Porte d'Héracles et de Dionysos**
ET VIII, p. 43 sqq.
BCH 1958, p. 816
- 21 Porte de Zeus et de Héra**
ET VIII, p. 149 sqq.
BCH 1964, p. 866
P. Bernard, *BCH* 1965, p. 64 à 89
Y. Garlan, *BCH* 1966, p. 586 à 597
- 22 Nécropole antique**
L. Ghali-Kahil, *BCH* 1954, p. 225-251
- 23 Monument de Thersilochos**
ET III, p. 224
- 24 Héracleion**
ET I
BCH 1959, p. 814
- 25 Arc de Caracalla**
Th. Bent, *JHS* 1887, p. 434
Ch. Picard, *CRAI* 1912, p. 215-222
BCH 1954, p. 205
- 26 Basilique de la place**
Ch. Delvoye, *BCH* 1949, p. 547 à 559
An. K. Orlandos, 'Αρχαῖον τῶν Βυζ. Μνημείων 1951, p. 1 à 61.

III. EXCURSIONS DANS L'ÎLE

- A. Bon, *BCH* 1930, p. 146-194
 A. Bon, *Annales de Géographie* 131, p. 269-286
BCH 1960, p. 940 (Avlakia ; tour du cap Acrotiri)
 P. Bernard et Fr. Salviat, *BCH* 1962, p. 609-611 (Alikí)
BCH 1962, p. 949 à 959 (Alikí)
BCH 1964, p. 884 à 894 (Alikí)
 Fr. Salviat et J. Servais, *BCH* 1964, p. 267 à 287 (borne indicatrice ; sites de la côte Est).

IV. ARCHITECTURE ET MONUMENTS

Voir la bibliographie précédente (II) ; on y ajoutera, sur les monuments ioniques archaïques :

- G. Bakalakis, *Wiener Jahreshefte* 43, 1950, p. 24 à 28
 R. Martin, *Études d'archéologie et d'histoire*, 1, p. 000.

V. AU MUSÉE DE THASOS

1 Épigraphie

- IG* XII, 8 et *IG* XII Suppl.
ET III et *ET* V
 Fr. Salviat, *BCH* 1958, p. 193-267 (loi judiciaire)
 Fr. Salviat, *BCH* 1958, p. 319-328 (dédicaces de magistrats)
 Fr. Salviat, *BCH* 1959, p. 362 à 397 (décrets pour Éplè)
 P. Bernard et Fr. Salviat, *BCH* 1962, p. 578 à 611 (inscriptions diverses)
 Y. Garlan, *BCH* 1964, p. 147 à 150 (note sur la loi judiciaire)
 Fr. Salviat et J. Servais, *BCH* 1964, p. 267-287 (stèle indicatrice d'Alikí)
 Cl. Rolley, *BCH* 1965, p. 441 à 452 (inscriptions d'Évraïo-castro)
 Fr. Crolssant et Fr. Salviat, *BCH* 1966, p. 460 à 471 (magistrats)
 G. Daux, *BCH* 1967, p. 1 à 49 (prosopographie)

2 Sculpture

Voir les articles cités dans les notices p. 115 à 148 et, pour les reliefs des portes, la bibliographie qui précède (II). On y ajoutera :

- G. Mendel, *Catalogue des sculptures de Constantinople* (pour la sculpture thasienne au Musée d'Istanbul)
 Ch. Picard, *Mon. Piot* 1913, p. 39 à 69
 Ch. Picard, *Revue de l'art ancien et moderne* 37, 1920, p. 17 à 26
 Ch. Picard, *Manuel de sculpture grecque*

3 Figurines

Voir essentiellement les Chroniques du *BCH* depuis 1958.

4 Céramique

- ET* VII
 N. Weill, *BCH* 1959, p. 430 à 454 (figure noire thasienne)

- Fr. Salviat et N. Weill, *BCH* 1960, p. 347 à 386 (plat inv. 2085)
 Fr. Salviat et N. Weill, *BCH* 1961, p. 98 à 122 (plat inv. 2149)
 P. Bernard, *BCH* 1964, p. 77 à 146 (céramique de la fin du
 viii^e siècle)
 Fr. Salviat, *Actes du VIII^e congrès d'archéologie classique*,
 Paris 1965, p. 299 à 303 (céramique parienne et
 thasienne orientalisantes)

5 *Petits objets*

Voir les Chroniques du *BCH*.

VI. INSTITUTIONS THASIENNES

Voir ci-dessus, Épigraphie (V, 1).

VII. CULTES DE THASOS

Voir ci-dessus, promenade archéologique (II), excursions (III) et épigraphie (V, 1)

VIII. VIE ÉCONOMIQUE

- ET IV et ET VII*
 C. Roebuck, *The Ionian trade and colonisation*, p. 91-92 ;
 p. 106-109.

IX. MONNAIES

Voir la bibliographie en tête du chapitre les concernant, p. 185.

INDEX GÉNÉRAL

- Abdère : 4, 9, 10, 155, 183, 187.
 acropole : 8, 16, 17, 21, 54-58, 89, 90, 95, 117, 168, 169.
 Acropotamos : 7.
 Acryptos : 12.
 Actium : 191.
 Agathé Tyché : 43.
 Agathos Daimôn : 43.
 Agésilas : 171.
 agonothète : 165.
 agora : 4, 13, 16, 21, 24-36, 89, 93, 95, 99, 103, 104, 105, 117, 120, 137, 146, 148, 164, 169, 171, 181.
 Agoraios (Zeus) : 34, 93.
 agoranome : 165, 175, 181.
 Aigos Potamos : 12, 187.
 Ainos : 17.
 Ainyra : 1, 7, 77.
 Akakios : 35, 36.
 Akératos, fils de Phraslèridès : 8, 79.
 Alcmène : 72.
 Alexandre le Grand (culte) : 167, 172.
 Alexandra : 167.
 Alexandrie : 106.
 Aleximachos : 12.
 Alexis, frère de Jean : 16.
 Alexis de Bélékomé : 16.
 Alki : 1, 82, 84-88, 89, 90, 95, 99, 101, 103, 104, 106, 148.
 alphabet : 106.
 Amazone : 160.
 Amphiaraios (départ d') : 160.
 Amphitrète : 46, 133.
 amphores : 175, 176, 181-183, 188, 189.
 Amphotérides : 165.
 Anchialides : 165.
 antéfixo : 50, 57, 71-72, 101-103.
 Anthestéria : 167.
 Anthestérion : 167.
 anthophore : 166.
 Antlax, père de Cléopâtre : 40.
 Antipatros, fils d'Orgeus : 10.
 Antisthène : 177.
 Antoine : 14, 191.
 L. Antonius : 15.
 Apatouria : 167.
 Apatourien : 12, 167.
 Aphrodite : 46, 133-137, 155, 166, 169.
 apodecte : 95, 165.
 Apollon : 12, 37-39, 55, 87, 115, 123, 137, 160, 164, 167, 169 ; (Nymphégète) : 37, 169 ; (Pythien) : 55, 169 ; (Kómalos) : 167, 169.
 apologoi : 39, 165, 166.
 Arabe (s) : 15, 172.
 arc de Caracalla : 22, 54, 74, 95, 96, 105, 172.
 Arcadie : 69.
 Archédémios, fils d'Histialos : 22.
 archonte (s) : 8, 12, 27, 165, 166.
 Aré, fille de Néon : 113.
 Arès : 54.
 Argos : 162.
 Ariston de Milet : 52.
 Aristonikos, père d'Héracléodôros : 22.
 Arkouda : 22, 62, 79, 104.
 Arlémis : 39, 40, 47, 50, 89, 113, 121, 168, 171, 190, 191 ; (Eileithyie — Ilithye) : 40, 168 ; (Orthosie) : 171 ; (Pôlô) : 168 ; (nom de bateau) : 87.
 Artémision (mois) : 167 ; (sanctuaire) : 21, 39-40, 93, 100, 101, 106, 113, 121, 148, 155, 156, 162.
 Asclépieia : 167.

- Asclépios : 172, 177 ; (nom de bateau) : 87.
 Assos : 31.
 Astris : 82.
 Athéna (el sanctuaire d') : 21, 39, 50, 54, 56-57, 89, 90, 99, 148, 158, 160, 168, 171, 173 ; (Mykésie) : 171 ; (Patrolé) : 171, 173 ; (Poliouchos) : 156, 168 ; (Propylaia) : 39.
 Athènes : 8, 10-13, 25, 113, 156, 158, 160, 176, 186, 187.
 Athos : 5, 11, 16, 19, 20.
 Auguste : 14, 31, 146.
 autel (s) : 31, 34, 37, 39, 42-43, 46, 56, 62, 71, 85, 104, 172.
 Autolykos : 177.
 Avlakla : 79, 97.

 Babouras : 84.
 Baccheia : 172.
 Bacchens (Dionysos) : 172.
 bachtchorbachi : 18.
 Baker-Penoyre : 70.
 banquets héroïques et funéraires : 55, 69, 115, 126, 130, 147, 148, 171.
 banquets culturels : 46, 72.
 basiliques : 15, 35, 36, 49, 74-75, 88, 95, 96.
 Bellérophon : 72, 100, 101, 156, 157.
 Belon (Pierre) : 20.
 Bent (Th.) : 20, 87.
 beylicat : 17.
 Biblos (vin) : 177.
 bijoux : 161, 162, 164.
 Boniface de Montferrat : 16.
 Bordone (Benedetto) : 20.
 bornes du port : 22.
 borne indicatrice : 106.
 Boulé : 165.
 boustrophédon : 106.
 Braconier (R. P.) : 16, 18.
 Braetlus Sura : 190.
 Brentès : 30.
 Bruges : 16.
 Brutus : 14, 191.
 Byzance (monnaies de) : 70, 188.

 Caius César : 31.
 calendrier : 8, 167.
 Calixte III : 17.
 Callias : 177.

 Canolha : 172.
 Capello : 17.
 Caracalla : (monnaies) : 191 ; (voyages) : 74 ; voir aussi arc.
 carrières : 1, 79, 84, 176.
 Cassius : 14, 191.
 Cavala : 3, 4, 17, 18, 19, 89, 160, 186.
 cavalier thrace : 52-54, 69, 146-148, 172.
 Céphissodote : 133.
 céramique : 7, 87, 155-160, 175, 176.
 Chalcédoine (monnaies de) : 70, 188.
 Charles : 21, 37-39, 47, 168-169.
 Charopinos, père de Limendas : 36.
 Chimère : 49, 72, 101.
 Chios (colons) : 8 ; (céramique) 156, 175 ; (étalon monétaire) : 187 ; (vin) : 177.
 Chouela : 52, 167.
 Christidis (médecin) : 20, 65.
 Cimon : 10, 186.
 Claros : 167.
 Claude : 27, 115, 146.
 Tib. Claudios Cadmos : 36.
 Cléoboia : 168.
 Cléopâtre, fille d'Antianax : 40.
 Culde (vin) : 183.
 Codis, père de Lysistratos : 50.
 Coincy (de) : 3.
 Comédie : 42, 132, 133.
 commissaires au continent : 179.
 Constantinople : 17, 36, 75, 96, 106.
 Conze : 20.
 Copenhague (Musée de) : 108.
 Coré (déesse) : 50, 167, 171.
 coré (type statuaire) : 108, 114, 117, 121, 148, 155.
 Corinthe : 8, 156, 158.
 cour aux cent dalles : 30, 36.
 Courètes-Corybantes : 148.
 couros (type statuaire) : 87, 106, 108-112, 115, 117, 155.
 Cousinèry : 18.
 Croisades : 16, 17.
 Cybèle : 104, 105, 137, 141, 146, 155, 160, 172, 175.
 Cyclades : 7, 8, 96, 103, 156-160, 175.
 Cyriaque d'Ancône : 16, 17, 20.

 Dalmon (Agathos) : 43.
 Daniel : 115.
 Darius : 9, 90.

- Daton-Krénidès : 188.
 Déesse syrienne : 172.
 Déllon (à Paros) : 162.
 Délos : 96, 158 ; (Ligue de) : 10.
 Delphes : 7, 32, 99, 117, 167.
 Déméter : 165, 167, 168, 178, 188.
 Démétrieia : 167.
 Démétrion : 77.
 Démétrios Paléologue : 17.
 démiourgoi : 181.
 Demir Khalkas : 84.
 Déonna (W.) : 20.
 Dexladès : 12.
 diaconesse : 35.
 diallectal : 165.
 Diaslon : 77.
 dikastès : 7.
 Dimitriadis (quartier) : 21, 89, 90, 96, 137.
 (Douze) Dieux : 167.
 Dieux sauveurs : 87.
 Diltréphès : 198.
 Dioclétien (édit de) : 176.
 Dionysia : 52, 167.
 Dionysion : 21, 42-43, 52, 56, 57, 89, 93, 96, 104, 108, 113, 121, 123, 130, 133.
 Dionysios, père d'Épié : 40.
 Dionysios, père d'Evhéméros : 54.
 Dionysodóros : 31.
 Dionysos : 42, 50, 54, 56, 57, 62, 90, 105, 130, 131, 133, 165, 167, 169, 177, 188 ; (Baccheus) : 172 ; voir aussi porte d'Héraclès et de Dionysos.
 Dioseouria : 167.
 Dioscures : 87, 146, 167, 169-171, 188.
 Diphilos, père de Timochidès : 172.
 Dithyrambe : 42.
 Domenico Gattilusi : 17.
 Dorino I Gattilusi : 16.
 Dorino II Gattilusi : 17.
 dorique (ordre) : 24, 25, 27, 30, 42, 50, 51, 52, 67, 85, 86, 99.
 Dracon (lois de) : 32.
 Duódekatheia : 167.
 Ecclésià : 165.
 économie : 175.
 écriture (des inscriptions) : 106.
 édifice aux *otkoí* (Héracleion) : 72, 87, 90.
 édifice en II (ou « à paraskénia ») : 25, 28, 29, 93, 96, 97.
 « édifice polygonal » (Héracleion) : 71, 89, 90.
 édit du Maximum : 176.
 Égypte : 10, 18, 19, 82, 179, 181.
 Eileithyié (Artémis) (= Ilithye) : 40, 168.
 Elréne : 133.
 Électre (et Oreste) : 137, 138.
 Empereurs : (culte) : 14, 166, 172 ; (statues et portraits) : 34, 115, 146, 191.
 Ennéahodoi : 10.
 Éolide (céramique d') : 175.
 éolique (chapiteau) : 99.
 éparchie de Thrace : 15.
 Éphèse : 162 ; (lampes) : 164.
 Épidaure : 99, 167.
 Épié, fille de Dionysios : 40, 93, 105.
 Épikydès, père d'Épikydilla : 69.
 Épikydilla, fille d'Épikydès : 69.
 Épiliménié (Héré) : 46.
 épistates : 165.
 Éros : 155.
 esclara (type d'autel) : 85, 104.
 essari : 54.
 Euboulens (Zeus) : 166.
 Euphrillos, frère de Micas : 30, 171.
 Euphrillos, père d'Héragoras : 54.
 évêché : 15.
 Evhéméros, fils de Dionysios : 54.
 Evraiocastro : 4, 21, 22, 49, 79, 90, 95, 101, 148, 165, 171.
 exèdre (s) : 22, 31, 36.
 fêtes thasiennes : 167.
 fibules : 162, 175.
 figurines de terre cuite : 40, 50, 87, 148-155.
 Fortune (Bonne) (= Agathé Tyché) : 43.
 Francesco III Gattilusi : 17.
 Friedrich : 20.
 Galaxion : 167.
 Galepsos : 7, 8.
 galerie de l'Est (Héracleion) : 72, 117.
 galerie aux piliers (agora) : 30.
 Gattilusi : 16-17, 55.
 Gênes, Génois : 16, 17, 54, 55, 95.
 Genséric : 15.
 Gérousia : 14, 166.
 Géta : 191.

- gladiateurs : 15, 54, 172.
 Glaucos, fils de Leptine (et monument) :
 8, 12, 30, 89, 95, 106, 171.
 Glykadi : 69, 81.
 Gordion : 162.
 Gorgone : 101, 103.
 Gravoussa (pointe de) : 79.
 Grimaldi (Uberto) : 16.
 grotte (de Pan) : 21, 57 ; (à Aliki) : 87.
 gymnasiarque : 165.
 gynéconome(s) : 13, 165.
- Habacuc : 115.
 Hadrien : 15, 31, 36, 115, 145, 146, 191.
 Haghios Antonios (cap) : 82.
 Hamdi-bey : 106.
 Hébrus : 11.
 Hécale : 146.
 Hécatombaion : 167.
 Hélios-Sarapis : 166.
 Hellénico : 81.
 Héra (= Héré) : 46, 65, 93, 169 ; (Épili-
 ménie) : 46 ; voir aussi porte de Zeus
 et d'Héra.
 Héracleia : 71, 167.
 Héracleidès, père de Pola : 146.
 Héracleion : 22, 37, 70-75, 89, 90, 93, 95,
 99, 101, 103, 108, 117-120, 122.
 Héracléodôros d'Olynthe : 22, 93.
 Héracles : 8, 12, 62, 65-67, 70-71, 90, 160,
 165, 166, 168, 171, 183, 188, 191 ;
 (Sôler) : 167, 189 ; (Thasien) : 171, 173,
 175 ; (nom de bateau) : 87 ; voir aussi
 porte d'Héracles et de Dionysos.
 Héragoras, fils d'Euphrillos : 54.
 Hérala d'Arcadie : 69.
 Hermès : 37, 39, 47, 67, 122, 146, 168,
 169, 181 ; voir aussi porte d'Hermès
 et des Charites.
 hérôon : 70.
 héros : 167, 171 ; voir aussi banquets
 héroïques et cavalier thrace.
 Héroxenia (ou Héroxénies) : 167, 171.
 Hestia : 39, 169.
 Hestiaios, frère de Dionysodôros : 31.
 hiéromnémon : 34, 165, 171.
 Hîkésios, père de Pythion : 69.
 Histiakos, père d'Archédemos : 22.
 Histiôn de Milet : 90.
- Histria : 13.
 hodjabachi : 18.
 Hypsarion : 1, 77, 81.
- Hithyc (Artémis ; = Eileithyie) : 40, 168.
 Illyrie : 181.
 Imbros : 17.
 Ionie, ionien : 8, 89, 96, 99, 101, 104,
 108, 113, 122, 172, 175.
 ionique (ordre) : 30, 36, 67, 70, 72, 74,
 85, 86, 99.
 Iris : 65.
 Isis : 172.
 Ismaros : 8.
 Istanbul (Musée d') : 40, 52, 54, 64, 65,
 106, 107, 108, 113, 137, 188.
 Isthme : 32.
 Istros : 174.
 ivoires : 8, 40, 161, 162.
- Jean V : 16.
 Jean, frère d'Alexis : 16.
 Jules César : 142, 146.
 Julia Domna : 72.
 Julien : 146.
 jurys : 166.
- Kaboul : 181.
 Kakirachi : 81.
 Kalirachi : 81.
 Kallistratos : 13.
 Kalyvia (de Limenaria) : 82.
 Kasaviti : 17, 19.
 Képhalos (cap) : 81.
 Kéramoli : 3, 4.
 kernol : 50, 171.
 khédive : 19.
 Kinyra : 3, 7, 81.
 Kleitos : 183.
 klérôtérion : 166.
 Koinyra (nom ancien de Kinyra) : 1, 7.
 Kômaia : 167.
 Kômaios (Apollon) : 167, 169.
 Koundouriotis : 19.
 Kourades (Nymphes) : 171.
 Krénides : 13, 188.
 Krinis : 183.
 Ktésios (Zeus) : 171.

- lampes antiques : 163, 164.
 Lampitô : 177.
 Lampsaque : 31.
 langouste : 176.
 Lemnos : 7, 156.
 Léon de Tripoli : 15, 75.
 Léorété : 69.
 Leptine, père de Glaucos : 8, 30, 89.
 Lesbos : 7, 17, 156 ; (vin) : 177.
 Létéens : 180.
 Llménario : 3, 20, 81, 82.
 Liménas : 4, 20, 77, 78.
 Limendas, fils de Charopinos : 36, 108.
 Loutro : 81.
 Louvre (Musée du) : 37, 69, 106, 113.
 Lucius César : 31, 115, 143, 146.
 Lucius Sylla : 14.
 Lysandre : 12, 71, 187.
 Lysimaque : 188.
 Lysippe : 130.
 Lysistrata : 177.
 Lysistratos, fils de Codis : 50, 93.

 Macédoine, macédonien : 13, 16, 19, 101, 156, 175, 181, 186, 189, 191.
 Macri : 7.
 Macriammos : 58, 79.
 Mocridy-bey : 20, 106.
 Mahomet II : 17.
 Malmakterla : 167.
 Malmaktérion : 167.
 Manuel II Paléologue : 16.
 marbre : 1, 9, 17, 84, 95, 96, 105, 108, 176.
 Marc-Aurèle : 191.
 Mardonios : 9.
 Mariès : 81.
 Maritza (= Ilébro) : 11.
 Maronée : 8, 17, 187, 190.
 Marsyas : 137, 140.
 martyr : 36.
 martyrium : 35.
 Mégalo Kasaviti : 17.
 Méhémet Ali : 18, 82.
 Melqart : 168.
 mellein : 3.
 Ménades : 65, 169, 172.
 Mendé (vin) : 177.
 mercenaire : 69.
 mer d'Azov : 181.

 Mère des Dieux : voir Cybèle.
 Micas, frère d'Euphrillos : 30, 171.
 Michel VIII Paléologue : 16, 55.
 miel : 176, 177.
 Milet : 90.
 Miller (Emmanuel) : 20, 37, 106, 172.
 Milo (céramique de) : 158.
 mines : 1, 3, 7, 10, 11, 81, 168, 175, 185.
 mirailons : 54.
 Mithridate : 13, 191.
 mnémons : 166.
 Mnésistratos, père de Peisistratos : 175.
 Montferrat (Boniface de) : 16.
 mosaïques : 75.
 Muntaner (Ramon) : 55.
 Muse : 42, 133, 134.
 Mykésle (Athéna) : 171.
 Mykonos : 158.
 Myllos, père de Xénophanès : 43.
 Myrina : 155.
 Mytilène (= Lesbos) : 1.

 narthex : 35, 39.
 Naxiens : 96.
 Néapolis (Cavaia antique) : 8, 12, 89, 177.
 nécropole : 22, 67-70, 106, 117, 130, 148.
 Némésis : 54, 106, 137, 139, 172.
 néocore : 137, 166.
 Néon, père d'Aré : 113.
 Néophantides : 165.
 Néron : 27.
 Nyctérinos : 42.
 Nymphes : 8, 37-39, 50, 169, 186, 187 ; (Kourades) : 171.
 Nymphégète (Apollon) : 37, 169.

 Octave : 14.
 Odéon : 21, 36, 93, 137, 160.
 Odonis : 7.
 Oesymé : 8, 177.
 oikoi : voir édifice à oikoi.
 Olympie : 32, 167.
 Olynthe : 22, 93.
 oracle delphique : 7, 167, 169.
 Oreste (et Electre) : 137, 138.
 Orgens, père d'Antipatros : 10.
 orgyie (mesure) : 77.
 Orreskiens : 186.
 Orthoménès, père de Thersilochos : 70.
 Orthosiô (Artémis) : 161.

- Pachys (cap) : 4, 69, 81.
 Palestratos, père de Pythippos : 68.
 Paléologue : voir Démétrios, Manuel II, Michel VIII.
 Pan : 21, 57-58, 155, 169.
 Panaghia : 18, 20, 22, 58, 62, 77, 78, 79, 81.
 Pangée : 3, 4, 8, 10, 13, 176, 187.
 panspermia : 171.
 Pantocrator (couvent) : 16.
 paraskénia (édifice A) : voir édifice en.
 Paros, Paros : 7, 8, 12, 85, 96, 162, 168.
 Parménon : 58.
 Parthénos : 89, 160.
 Pasitélès : 137.
 passage des Théores : 20, 27, 36, 37-39, 42, 47, 90, 96, 99, 104, 105, 106, 108, 146, 166, 171.
 Pataclius (L. Vinulelus) : 15.
 Patarghia : voir nécropole ; (sanctuaire des Dioscures) : 171.
 patrai : 50, 165.
 Patroic (Athéna) : 171, 173.
 Patrool (dieux) : 171.
 Patroos (Zeus) : 171.
 Paul (apôtre) : 15.
 Paxi (cap) : 181.
 Pégase : 72, 99, 100, 103, 108, 117, 118, 122, 160.
 Peisistratos, fils de Mnésistratos : 175.
 Péléides : 165.
 Pella : 101.
 Péloponnèse : 24.
 Perrot : 20.
 Persée : 122.
 Perses : 9 ; 10.
 Pluuos : 3.
 phare d'Akératos : 79.
 Phèdre (stèle dite de) : 69, 70, 130.
 Phéniciens : 1, 7, 70, 168, 175.
 Philémon (acteur) : 133.
 Philippe IV : 187.
 Philippe V : 13, 189.
 Philippes : 13, 14, 15.
 Phyllis : 69, 113.
 Philiscos de Rhodes : 40, 108, 113.
 Phoinix : 1.
 Phrasilérès, père d'Akératos : 8, 79.
 phrouroi : 57.
 Phrygie : 175.
 Phthia : 32.
 Piacenza (Francesco) : 17, 20.
 pinakes : 52.
 pirates : 18, 77, 93.
 pithacné : 181.
 pithoi : 160, 179.
 plateia : 79.
 Platon : 13, 136, 137.
 Pléiades : 4, 5.
 Ploutos : 133.
 Plynlérion : 167, 179.
 Pola, fille d'Héracléides : 8.
 polémarques : 13, 165.
 Polladès : 22, 67.
 Poliouchos (Athéna) : 56, 168, 179.
 Pôlô (Artémis) : 168.
 Polygnote : 168.
 pont : 67.
 Pont-Euxin : 181.
 Porcacchi (Thomaso) : 20.
 port : 4, 22-24.
 porle : (de la déesse au char) : 21, 46-47, 108 ; (d'Héraclès et de Dionysos) : 22, 62-65, 90, 113 ; (d'Hermès et des Charites) : 21, 47, 130 ; (de Parménon) : 21, 58-59 ; (du Silène) : 22, 58, 60-62, 90, 108, 113 ; (de Zeus et d'Héra) : 22, 65-67, 93, 99, 113.
 portique : (I = Nord-Ouest) : 24-25 ; (V) : 27 ; (VIII) : 30 ; (IX) : 30-31 (de Zeus à Athènes) : 25.
 Poséidon : 43, 46, 160, 166, 169 ; (nom de bateau) : 87.
 Posideia : 167.
 Posidelon (mots) : 167 ; (sanctuaire) : 43, 93, 96, 104.
 Posidonlastes : 46.
 Potamia : 77, 78, 81.
 Potos : 19, 82.
 poule : 176.
 Praxias : 108.
 Praxitèle : 137.
 prêtre(s), prêtresse(s) : 165, 166.
 Priamides : 165.
 Prinos : 81.
 Proconèse : 96.
 Prokesch von Osten : 20.
 Propylaea (Athéna) : 39.
 propylées : 25, 30, 40, 54.
 proskénion : 50, 52, 53, 54, 93.
 prothesis : 46, 104.

- proxène : 22.
 Prytanée : 177.
 Psara : 10.
 pseudo-pithos : 181.
 Pyrgos (cap) : 79.
 Pyrrhios : 69.
 Pythagoras de Rhégion : 122.
 Pythie : 32.
 Pythien (ou Pythios, Apollon) : 55, 169, 179.
 Pythion : 54-55, 56, 115.
 Pythion, fils d'Hikésios : 69.
 Pythippos, île de Palestratos : 68, 93, 99.
- quartier d'habitation Nord : voir Dimi-triadis.
 quartier romain : 21, 36.
- Rachoni : 81.
 Raoul : 16.
 rascasse : 176.
 rempart(s) : 9, 13, 21-24, 46, 47, 48, 49, 50, 90, 93, 95.
 réllalres : 54.
 Rhodes, rhodien : 1, 8, 148, 156, 159, 175, 183, 187, 189.
 Rome : 13, 14, 113, 176, 179, 191.
 rouget : 176.
 Russes : 18.
- Saint-Athanassios : 79.
 Saint-Élie : 4, 77.
 Saint-Démétrios : 81.
 Saint-Pantéléïmon : 79.
 Saints-Apôtres : 49.
 Salamine : 10.
 Saliari : 79.
 Salonikios (cup) : 82, 84.
 Salonique : 14, 16, 19, 31, 75.
 Samarie : 162.
 Samothrace : 1, 4, 7, 17, 27, 99, 160, 167, 176.
 sanctuaires : voir Alikî, Arkouda, Artémision, Athéna, Dionysion, Evraïo-castro, Héracleion, Posideion, Pythion, Théogénès, Zeus Agoraios.
 Sarapis : 166, 172 ; (nom de bateau) : 87.
 sarcophage(s) : 22, 67, 69, 81, 81.
- satyre : 8, 137, 140, 169, 186 ; voir aussi Silène.
 Scapté-Hylé : 10.
 Scopas : 113, 127, 130.
 sêkôma : 164, 181.
 Sémélé : 62.
 C. Sentius Saturninus : 190.
 Septime-Sévère : 191.
 Sestos : 10.
 Siana (coupes de) : 158.
 Sicile : 10, 175, 181.
 Silanton : 137.
 Silène : 58, 60, 61, 62, 117, 120, 186, 187.
 sina : 71, 101.
 Sintes : 7.
 Smyrne : 90, 137.
 Socrate : 177.
 Sotas : 95.
 Sôter (Héraclès) : 167, 189, 190.
 Sôtiria : 167.
 Sotiros : 81.
 Sparte, Spartiate : 10, 11, 12, 71, 162, 177.
 stamnos : 181.
 Stéphanos : 113, 137.
 Stoa : voir portique.
 stoichédon : 106.
 Strophion : 188.
 Strymé : 8, 13.
 Strymon : 10.
 Sura (Q. Braetius) : 190.
 Suse : 181.
 L. Sylla : 14, 27.
 synthronon : 35.
- table de mesure : voir sêkôma.
 Tanagra : 155.
 Tchesmé : 18.
 tehorbachi : 18.
 Télésiclès : 7, 169.
 templum : 74, 88.
 Thargelion : 167.
 Thasopoula : 4.
 Théagénès : voir Théogénès.
 théâtre : 15, 21, 36, 50-51, 93, 122.
 thème : 15.
 Théodectès : 27.
 Théogénès (= Théagénès) : 31, 32, 34, 95, 171.
 Théologitia (Auguste) : X, 20.

- Théologo : 17, 18, 20, 79, 81, 82, 84.
 théores : (ambassadeurs religieux) : 167 ;
 (magistrats) : 13, 165, 166 ; voir aussi
 passage des Théores.
 Theos Megas : 175.
 thermes romains : 81.
 Thersilochos, fils d'Orthoménès (et monu-
 ment de) : 22, 70, 93.
 Thesmophories : 167.
 Thrace (et Thraces) : 3, 7, 8, 9, 10, 15,
 19, 74, 77, 146, 172, 175, 181, 186, 191.
 Thrasybule : 12, 187.
 Thymonia : 82, 84.
 timbres amphoriques : 167, 181-183.
 Timocleides, fils de Diphilos : 172.
 Timomachos : 13.
 Timoxénos, père de Théogénès : 32.
 Tragédie : 42, 133.
 tribunaux : 166.
 tribut athénien : 11.
 Tripoli (Léon de) : 15, 75.
 Troie : 7, 155, 156.
 tronc à offrandes : 34.
 Turcs : 16-19, 82.
 Tyché (Agathé) : 43.
 Tyr : 168, 175.

 Vandales : 15.
 Vathy (cap et carrières) : 79.
 velum : 54.
 venationes : 54.

 Venise, Vénitiens : 16-18.
 Vénizélos (Éleuthérios) : 19.
 verger d'Héraclès : 171.
 Vespasien : 15.
 Vienne (collections de) : 106.
 viglaria : 18.
 vin : 3, 8, 176-181.
 vinaigre : 179.
 L. Vinuleius Pataicius : 15.
 voivode : 17.
 vorias : 3.

 Wix de Zsolna : 106.

 Xénophonès, fils de Myllos : 43.
 Xerxès : 10.

 yeux prophylactiques : 58.

 Zaccaria (Tedisio) : 16, 55.
 Zagan Pacha : 17.
 Zéoléens : 186.
 Zendjirli : 162.
 Zeus : 34, 50, 93, 104, 166, 167, 169, 171 ;
 (Agoraios et son sanctuaire) : 13, 34,
 93 ; (Alastoros) : 171 ; (Eubouleus) :
 166 ; (Ktésios) : 171 ; (Petrôos) : 171 ;
 (Thasios) : 13, 34. Voir aussi porte de
 Zeus et d'Héra.

INDEX DES AUTEURS ET DES TEXTES ANTIQUES CITÉS

- ALENIS** : 177.
ANTIDOTOS (= **ATHÉNÉE**, I, 28 c) : 177.
ARCHESTRATOS (= **ATHÉNÉE**, I, 29 c) : 177.
ARCHILOQUE, fragments 7, 17, 97 (Lasserre-Bonnard) : 8.
ARISTOPHANE, *Acharniens* 671 : 176 ; *Assemblée des femmes* 1119 : 176 ; *Lysistrata* 106 : 177 ; *Ploutos* 1021 : 176.
ARISTOTE : *Poétique* 1448 a 12 : 50.
ATHÉNÉE : *Les deipnosophistes* I, 21 c (= **HERMIPPOS**) : 177 ; 28 c (= **ANTIDOTOS**) : 177 ; 29 c (= **ARCHÉSTRATOS**) : 177 ; 31 b (= **THÉOPHRASTE**) : 179 ; 32 a (= **THÉOPHRASTE**) : 177 ; II, 105 d : 176 ; IV, 129 d : 179 ; 164 e : 176 ; VII, 318 b, 321 a, 325 o, 329 b : 176 ; X, 432 c : 177.
CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Pédagogos* II, 2 : 179.
ÉPILYKOS : 177.
EUBOULOS : 177.
GRÉGOIRE DE NAZIANZE, Migne 37, 1089 : 96.
HERMIPPOS (= **ATHÉNÉE** I, 21 c) : 177.
HÉRODOTE, II, 44 : 70, 175 ; VI, 46 et 47 : I, 10, 90 ; VII, 117 : 10.
HIPPOCRATE, éd. Littre II, 599 : 4 ; II, 639 : 5 ; II, 660 : 50 ; II, 666 : 42 ; II, 716 : 169 ; III, 102 : 39.
MÉNANDRE, *L'ivresse*, fragment 264 Koerte : 177.
PAUSANIAS, I, 18 : 176 ; V, II, 2 : 32 ; X, 28, 3 : 168.
PHILISCOS : 176.
PLINE, *Histoire naturelle*, 14, 9 : 179 ; 14, 22 : 179 ; 34, 114 : 179 ; 36, 6, 44 : 176 ; 37, 121 : 176 ; 37, 130 : 176.
PLUTARQUE, *Moralia* 210 D : 171 ; *Caton le Jeune*, II : 176.
POLYEN, *Stratagèmes*, I, 45, 4 : 12, 71.
PROCOPE : 15.
STACE, *Sylves* I, 5, 34 : 176 ; II, 2, 92 : 176.
STRABON, VII, 317 (= **THÉOPOMPE**) : 181.
SÉNÈQUE, *Ep. ad Lucil.* 86 : 176.
THÉOPHRASTE (= **ATHÉNÉE**, I 31 b) : 179 ; (= **ATHÉNÉE**, I 32 a) : 177.
THÉOPOMPE (= **STRABON** VII, 317) : 181.
THUCYDIDE, I, 101, 3 : 11.
VIRGILE, *Géorgiques* II, 91 : 179.
VITRUVÉ, *Sur l'architecture*, 10, 7, 5 : 176.
XÉNOPHON, *Banquet*, 41 : 177.

TEXTES ÉPIGRAPHIQUES CITÉS OU MENTIONNÉS

IG XI, 8, 356 : 62 ; 361 : 34 ; 371 : 53, 54 ; 382 : 74 ; 391 : 95 ; 398 : 69 ; 528 : 172 ; 683 : 79.

IG XI, *Suppl.*, 347, 1 : 179 ; 347, 2 : 181 ; 348 : 22 ; 353 : 171 ; 358 : 37 ; 383 : 40, 108 ; 384 : 40 ; 399 : 50, 53 ; 400 : 133 ; 409 : 46 ; 412 : 8 ; 414 : 171 ; 427 : 137 ; 429 : 57 ; 432 : 43.

ET III et V, 7 : 179 ; 9 : 34 ; 16 : 69 ; 18 : 11-12 ; 21 : 68, 93 ; 22 : 93 ; 141 : 171 ; 174 : 14 ; 178 : 31 ; 181 : 93 ; 186 : 15 ; 192 : 171 ; 361 : 35 ; 362 : 35 ; 363 : 36 ; 376 : 22 ; 381 : 108 ; 394 *bis* : 146.

BCH 1955, p. 76 : 30 ; 1958, p. 193 : 167, 175 ; 1958, p. 315 : 69 ; 1959, p. 363 : 40 ; 1962, p. 606 : 54 ; 1962, p. 609-611 : 87 ; 1964, p. 267 : 77 ; 1965, p. 447 sq. : 165 ; 1965, p. 447 : 171.

TABLE DES FIGURES ET DES PLANCHES*

	<i>Place dans le Guide</i>	<i>Réfé- rences dans le texte</i>
1. Situation de Thasos dans l'Égée du Nord, et sites antiques voisins.	2	1
2. Plat au cavalier, trouvé à l'acropole.....	9	158
3. Inscription funéraire de Glaucos.....	12	30
4. Plan général de la ville antique.....	20-21	21
5. Agora, port fermé et sanctuaires voisins.....	23	22
6. Plan général restitué de l'agora.....	24-25	24
7. Extrémité gauche du portique Nord-Ouest : élévation restituée...	26	21
8. Plan restitué de l'édifice en <i>pi</i>	28	25
9. Élévation restituée de l'édifice en <i>pi</i> (d'après <i>ET</i> VI, K, corrigé)...	29	25
10. Angle Nord de l'agora : plan restitué (1:500°).....	33	25
11. Dionysion et région du passage des Théores (1:500°).....	36-37	37
12. Passage des Théores : relief d'Apollon et des Nymphes.....	38	30
13. Monument chorégique du Dionysion : plan restitué et coupe axiale.	41	42
14. Plan restitué du Poseideion.....	43	43
15. Porte au char : <i>a</i> plan ; <i>b</i> coupe dans l'axe du seuil et élévation du pilier sculpté.....	44-45	46
16. Sanctuaire d'Evraïocastro, basilique et région Nord de l'enceinte de la ville (1:1000°).....	48-49	49
17. Plan du théâtre, état actuel (1:500°).....	51	50
18. Proskénion du théâtre : fragment de frise au Musée d'Istanbul....	52	54
19. Proskénion du théâtre :		
<i>a</i> détail de la partie centrale de la frise avec la dédicace <i>IG</i> XII		
<i>Suppl.</i> , 399 (1 : 10°).....	53	51
<i>b</i> dessin d'élévation restituée ; à gauche, dédicace <i>IG</i> XII, 8, 371.		

* Les dessins au trait, cartes, plans, restitutions sont signalés dans la liste suivante par un numéro en italique. Ils ont été mis au net par Irô Athanassiadou. Les photographies ont été prises pour la plupart au Musée de Thasos par Émile Sèraf pour l'École française d'Athènes. Les images des figures 18, 25 et 50 ont été fournies par le Musée d'Istanbul ; 102 et 104 par le Musée du Louvre.

20. Plan de l'Acropole antique (1 : 1.000°).....	54-55	54
21. Porte de Parménion : plan, état actuel.....	59	58
22. La porte du Silène : <i>a</i> plan ; <i>b</i> élévation.....	60	58
23. Le Silène au canthare.....	61	58
24. Porte d'Héraclès et de Dionysos : élévation côté interne et plan..	63	62
25. Relief d'Héraclès archer au Musée d'Istanbul.....	64	65
26. Relief d'Héra et Iris à la porte de Zeus et d'Héra.....	66	65
27. Porte de Zeus et d'Héra : <i>a</i> plan ; <i>b</i> élévation.....	67	65
28. Plan restitué de l'Héracléion.....	73	70
29. Carte de l'île (1 : 50.000°).....	78	77
30. Carte de la partie Est de Thasos.....	80	79
31. Carte du Sud de Thasos.....	83	82
32. Alikí. Carte de la presqu'île.....	84-85	84
33. Alikí. Plan du sanctuaire.....	86	84
34. Bloc archaïque à palmette.....	91	99
35. Décor ionique : oves et fers de lance.....	92	99
36. Décor ionique : palmettes, volutes et fleurs de lotus.....	92	99
37. Décor ionique : palmettes, volutes et fleurs de lotus.....	92	99
38. Frise de rais-de-cœur.....	94	99
39. Chéneau de l'Héracléion : palmettes et lotus ; nstragale.....	94	99
40. Rinceaux d'acanthes et de liseron (Avlakia).....	97	99
41. Chéneau du portique Nord-Ouest, fragment.....	97	99
42. Chéneau de l'édifice en <i>pi</i>	97	99
43. Fleurs et palmettes : décor d'un monument non identifié de l'agora.	98	99
44. Palmettes et lotus : portique Nord-Ouest, chéneau rampant.....	98	99
45. Antéfixe : Bellérophon sur Pégase.....	100	101
46. Reconstitution du toit d'un édifice de l'Artémision, avec antéfixes à canards héraldiques.....	100	101
47. Antéfixe : la Chimère.....	101	101
48. Sima aux cavaliers en chasse.....	102	101
49. Antéfixe : tête de Gorgone.....	103	101
50. Plaque de chancel du Musée d'Istanbul : Daulel dans la fosse aux lions.....	107	115
51 <i>a</i> et <i>b</i> . Couros porteur de bélier n° 1.....	109	115
52. Le couros porteur de bélier n° 1 : buste de face.....	110	115
53. Le couros porteur de bélier n° 1 : buste de dos.....	111	115
54 <i>a</i> et <i>b</i> . Bassin et jambes du couros n° 2.....	112	117
55. Tête de coré n° 3 : <i>a</i> face ; <i>b</i> détail de la chevelure.....	114	117
57. Statuette archaïque n° 5 : déesse assise.....	116	117
58. Pégase de l'Héracléion n° 8.....	118	117
59. Tête de cheval de l'Héracléion n° 19.....	119	122
60. Fragment de frise de terre cuite : tête de cheval et archer.....	119	101
61. <i>a</i> et <i>b</i> : tête de Silène n° 9 provenant de l'Héracléion.....	121	122
62. Apollon à la biche n° 15 : relief trouvé à Dionysion.....	113	117
63 <i>a</i> et <i>b</i> : tête au cécryphale n° 20.....	124	121
64 <i>a</i> et <i>b</i> : tête barbue archaïsante n° 21.....	125	122
65. Relief au banquet funéraire n° 22.....	126	122
66 <i>a</i> et <i>b</i> . Tête scopasique n° 24.....	127	130
67 <i>a</i> et <i>b</i> . Tête casquée n° 25.....	128	130
68 <i>a</i> et <i>b</i> . Tête juvénile n° 26.....	129	130

69 <i>a</i> et <i>b</i> . Tête de Dionysos n° 29.....	131	130
70 et <i>b</i> . Statue de la Comédie n° 30.....	132	133
71. Muse péplophore n° 32.....	134	133
72. Frise d'un monument funéraire n° 28.....	135	130
73. Divinité féminine chevauchant un dauphin n° 33.....	135	133
74 <i>a</i> et <i>b</i> . Portrait de Platon n° 34.....	136	137
75. Oreste et Électre n° 36.....	138	137
76. Statue de Némésis ailée n° 37.....	139	137
77. Tête de jeune Satyre n° 39.....	140	141
78. Buste de Marsyas supplicié n° 38.....	140	137
79. Plaque sculptée d'un autel de Cybèle n° 40.....	141	137
80. Détail de la frise supérieure et de l'inscription du n° 40.....	141	137
81 <i>a</i> et <i>b</i> . Portrait de Jules César n° 42.....	142	146
82 <i>a</i> et <i>b</i> . Portrait de Lucius (?) César n° 43.....	143	146
83 <i>a</i> et <i>b</i> . Portrait de Claude n° 44.....	144	146
84. Portrait d'Hadrien n° 45.....	145	146
85. Relief au cavalier thrace n° 47.....	147	146
86. Scène de banquet funéraire n° 48.....	147	146
87. Protome de terre cuite à diadème. vi ^e siècle.....	149	155
88. Figurine assise coiffée du polos cylindrique.....	149	148
89. Dame assise à polos.....	150	148
90. Dame drapée serrant son manteau.....	150	155
91 <i>a</i> et <i>b</i> : tête de figurine d'époque pré classique.....	151	155
92. Grande figurine aux bras levés.....	152	155
93. Têtes de figurines hellénistiques.....	153	155
94. Acteur comique.....	153	155
95. Buste d'une figurine hellénistique.....	153	155
96 <i>a</i> et <i>b</i> . Vieille femme.....	154	155
97. Bellérophon sur Pégase.....	157	156
98. Tête féminine sur un plat thasien orientalisant.....	157	158
99. Plat rhodien avec sphinx.....	159	156
100. Lion sur un plat cycladique.....	159	156
101. Disques d'ivoire avec incrustations d'ambre.....	161	162
102. Diadème en or repoussé.....	161	162
103. Lampes de terre cuite d'époques diverses.....	163	164
104 <i>a</i> et <i>b</i> . Reliefs du passage des Théores : Hermès et les Charites... ..	168	37
105. Relief votif à Hermès et aux Charites n° 23.....	169	122
106. Hélène entre les Dioscures.....	170	146
107. Hélène entre les Dioscures : ex-voto n° 41.....	170	146
108. Règlement religieux d'Athéna Patroïé.....	173	171
109. Règlement religieux d'Héracles Thasien.....	173	171
110. Loi sur le vin et le vinaigre <i>boustrophédon</i> ET 111, 7.....	178	179
111. Lois sur le vin IG XII, <i>Suppl.</i> , 347.....	180	179
112. Sceau à l'imbri : Aslycréon, amphore.....	182	181
113. Timbre amphorique : Isodikos, trident.....	182	181
114. Timbre amphorique : Thespon, tête de bélier.....	182	181
115. Timbre amphorique : Cratinos, poisson (rouget ?).....	182	181
116. Timbre sur tuile : Melkos.....	182	181

Planches I à V** : Monnaies thasiennes.

- I : Monnaies thasiennes.
de la deuxième moitié du vi^e s. à la fin du v^e ou au début du iv^e.
- II : Monnaies thasiennes (n^{os} 18-27, 31-33) ; monnaies des « Thasiens
du Continent » (n^{os} 28-30).
iv^e s. (jusqu'en 340 environ).
- III : Monnaies thasiennes.
iv^e s. (jusqu'en 340 environ) : n^{os} 34-39.
iii^e s. : n^{os} 40-47.
Début du ii^e s. : n^o 48.
- IV : Monnaies thasiennes.
ii^e siècle.
- V : Monnaies thasiennes.
ii^e et i^{er} s. : n^{os} 59-68.
Époque impériale : n^{os} 69-73.

** Documents et photographes du Cabinet des Médailles à Paris.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Thasos : présentation</i>	1
Un témoignage : Hippocrate et le climat de Thasos : 4.	
<i>Panorama historique</i>	7
L'archaïsme : 7. Les guerres médiques : 9. Thasos et Athènes de 477 à 463 : 10 ; de 463 à 411 : 11. La fin du v ^e siècle et les révolutions : 11. La reconstruction : 12. Le iv ^e siècle et l'époque hellénistique : 13. Thasos et la République romaine : 13 ; sous l'Empire : 14. Les siècles byzantins : 15. Les Gattilusl et Cyriaque d'Ancône : 16. Thasos et l'Empire ottoman : 17 ; Thasos possession égyptienne : 18 ; sous les Turcs : 19 ; depuis 1912 : 19. Les voyageurs et les fouilles : 20.	
<i>Promenade archéologique dans la cité antique</i>	21
Itinéraire : 21. Le port : 22. L'agora : 24. Le quartier romain : 36. Le passage des Théores : 37. Artémision : 39. Dionysion : 42. Poseideion : 43. Portes de la déesse au char : 46 ; d'Hermès : 47. Quartier d'habitation Nord : 48. Pointe d'Evraïocastro : 49. Théâtre : 50. Acropole, Pythion et château génois : 54. Sanctuaires d'Athéna : 56 ; de Pan : 57. Le rempart et la porte de Parménon : 58. Porte du Silène : 58. Arkouda : 62. Portes d'Héraclès et de Dionysos : 62 ; de Zeus et d'Héra : 65. La nécropole : 68. Le monument de Thersilochos : 70. L'Héracléion : 70. L'Arc de Caracalla : 74. La basilique de la place : 74.	
<i>Excursions dans l'île</i>	77
Région Nord-Est : 79. Région Ouest et Sud-Ouest : 81. Région Sud et Sud-Est : 82. Alikl : 84.	
<i>Architecture et monuments thasiens</i>	89
Historique : 89. Technique et style : 95. Matériaux : 95. Appareil : 96. Scellements : 96. Styles et ordres : 99. Les terres cuites architectoniques : 101. Les plans : 103. Annexe : les autels thasiens : 104.	
<i>Au Musée de Thasos</i>	105
L'épigraphie : 105. La sculpture : Aperçu général : 106. Choix de sculptures : 115. Les figurines de terre cuite : 148. La céramique archaïque : 155. Les petits objets : 162.	